3 1761 05413048 9

2/857
804.

MARGUERITE

PAR

Frédéric Soulié.

TOME PREMIER.

Bruxelles et Leipzig.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE
1842

APR 22 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

I

Il y a quelques années, il existait dans la rue Neuve-des-Mathurins, de vastes demeures qu'on ne pouvait appeler ni hôtels ni maisons. C'étaient cinq ou six corps de logis dont le premier, disposé parallèlement à la rue, était suivi d'un jardin, puis venaient un autre bâtiment et un autre jardin, et ainsi de suite jusqu'à une très-grande profondeur. Une chaussée latérale, praticable aux voitures, desservait tous ces bâtiments, et allait aboutir dans une cour immense et commune, où se trouvaient

les écuries et les remises de toutes ces habitations. Je ne pense pas qu'aucun de ces vastes emplacements ait échappé à la spéculation, et qu'on retrouve encore réunies sous le régime d'un même concierge et dans la même enceinte, une demi-douzaine de ces maisonnettes, ayant seulement un rez-de-chaussée et un premier, et occupées par une seule famille. Les cités nouvelles ne ressemblent en rien à cela, et dans les immenses maisons où s'entassent plus de vingt locataires, ceux-ci sont plus isolés les uns des autres que s'ils demeuraient dans des rues différentes. Il n'en était pas de même dans l'assemblage des maisons de la rue Neuve-des-Mathurins, où se passa l'histoire que nous allons raconter; car il était facile de s'examiner de fenêtre à fenêtre, et le jardin était ouvert à tous les regards curieux qui désiraient voir ce qui s'y passait.

Deux de ces maisons étaient occupées l'une par M. Morency, l'autre par M. Chambel. M. Morency, qui se faisait appeler le comte de Morency, était un homme d'environ soixante ans; il avait ce qu'on pourrait appeler une grande tête sur un petit corps; cette tête, il la portait penchée sur l'épaule droite d'une façon marquée, et probablement pour rétablir la

ligne verticale, il se coiffait d'habitude d'un chapeau de forme très-élevée, penché sur l'oreille gauche; cela lui donnait un peu l'aspect d'un énorme piton fini en crochet. Je ne puis assurer que la noblesse de M. de Morency ne fût pas à l'abri de tout reproche; mais il y avait, dans l'histoire de sa famille, un procès qui pouvait donner des doutes sur la manière dont elle avait été acquise. En effet la famille de M. Morency était originaire d'Auvergne, où elle possédait, à la fin du dix-septième siècle, d'immenses propriétés.

Dans l'une de ses propriétés, il se trouvait une vaste colline appelée le mont Fouque; un des ancêtres de M. de Morency y fit bâtir un petit castel à fossés et à pont-levis, et trouva bon de débaptiser la colline de son nom de Fouque pour lui donner le nom de Morency. Cela devint donc le Mont-Morency. A l'entrée de tous les petits sentiers qui aboutissaient à son manoir, M. le comte de Morency avait fait écrire ces mots : *Chemin du Mont-Morency;* puis, quand l'inscription, qui n'avait été prudemment faite qu'à la colle, eut besoin d'être renouvelée, elle devint *Chemin de Montmorency;* et quinze ans ne s'étaient pas écoulés que l'on n'allait plus AU Mont-Morency, mais

x Montmorency, et qu'on n'était plus invité à dîner chez M. de Morency, mais chez M. de Montmorency. Les choses en étaient là depuis encore une douzaine d'années, lorsqu'un véritable Montmorency ayant passé dans le pays s'étonna de découvrir une branche de sa famille dont il ne soupçonnait pas l'existence; il prit des renseignements, fut informé de la vérité, et intenta un procès au sieur Morency pour qu'il eût à quitter un nom qui n'était pas le sien. Les prétentions de M. de Montmorency n'ayant pas d'autre but, le parlement de Riom ne demanda point à l'usurpateur la preuve de ses droits au titre de comte, et le condamna seulement, par arrêt de janvier 1721, à quitter le nom et les armes de la famille à laquelle il n'appartenait pas.

Cela fit un grand scandale dans le pays, et donna lieu à beaucoup de critiques de rechercher l'origine des Morency. Heureusement pour le gentilhomme contesté qu'il était fort riche et avait une fort belle femme très-hospitalière; tout ce bruit s'apaisa peu à peu, et il garda son titre de comte de Morency. Il transmit ce nom et ce titre à une nombreuse suite de descendants qui ne leur donnèrent jamais assez d'éclat pour qu'on pensât à les leur discuter.

Seulement ils eurent le soin, de père en fils, de dissiper chacun une partie de l'immense fortune de leurs ancêtres; de façon que, lorsque la révolution arriva, le Morency dont nous parlons et dont le père avait émigré, fut dépouillé d'un héritage qui se composait de douze à quinze mille livres de rente et de cinq à six cent mille livres de dettes. Cela n'empêcha pas qu'en 1814 il fût considéré comme une victime de la spoliation révolutionnaire, et qu'à l'époque de l'indemnité il y fût compris pour une somme de près de quatre cent mille francs.

Il faut dire que M. de Morency avait mérité cette distinction libérale par un profond dévouement à la branche aînée des Bourbons. Oubliant l'orgueil nobiliaire de ses ancêtres, il s'était réduit au métier de journaliste et avait écrit, en faveur des mesures les plus extravagantes, des articles tellement extravagants, qu'il avait fait paraître ces mesures presque raisonnables. En entendant demander par un des principaux organes du parti vainqueur la proscription de tous les hommes qui avaient participé à la révolution, la reprise des biens nationaux, la confiscation des propriétés des condamnés politiques, on savait gré au gouvernement d'alors de résister à de pareilles

exigences et on le trouvait sage en présence de pareils fous.

Une croix de Saint-Louis, autorisée jusqu'à un certain point par la présence de M. de Morency dans une patrouille où il avait suivi son père, attaché à l'armée de Condé, avait récompensé les services militaires de cet illustre personnage; une croix d'honneur avait été décernée à sa gloire littéraire, et il devait le jaune et le noir de son large ruban à je ne sais quels services que madame de Morency avait rendus à la Russie et à la Prusse.

En effet, M. le comte était marié; quelle était sa femme et d'où venait-elle? personne ne s'en était enquis. On la disait Allemande, et il ne lui restait de sa famille qu'un neveu qui avait à peu près un an lorsqu'elle épousa M. de Morency. Un des confrères en journalisme de M. le comte remarqua seulement que mademoiselle Catherine Markfief parlait admirablement le français, et l'allemand pas du tout; mais comme la comtesse était une fort belle femme, très-bonne et très-avenante, on ne poussa pas plus loin les recherches sur son ignorance de la langue maternelle.

A l'époque où commence notre histoire, madame de Morency était une femme de trente-

huit ans, ayant ce léger embonpoint qui donne aux femmes de cet âge une fraîcheur que leur jeunesse n'a pas toujours eue. Elle était du reste très-désirable ; jolis pieds, jolies mains, dents blanches, beaux yeux, taille potelée et un art admirable de tirer parti de tous ces avantages. Elle habitait avec son mari et son neveu, qui avait déjà quelque vingt ans, l'une des petites maisons dont nous avons parlé.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, une autre de ces maisons était habitée par un M. Chambel. Ce M. Chambel avait vingt-cinq ans ; il venait de débuter dans la littérature par un recueil de poésies qui avait obtenu quelques succès. De sa personne, ce jeune homme avait ce qu'on appelle de la tournure et une certaine ardeur d'expression dans le visage, qui devait nécessairement le faire remarquer par une femme qui croit se connaître en passions. Quant à ce que pouvait être moralement M. Chambel, peut-être le ferai-je mieux connaître à mes lecteurs en leur donnant une analyse de son livre qu'en essayant de faire son portrait. Ce livre débutait par une imprécation sur les vices du siècle. Le pouvoir abominable qui tue, le peuple monstrueux qui se rue dans la rue, le riche qui boit la sueur

du pauvre dans l'or d'Ophir, le misérable qui hurle contre toute vertu et toute supériorité, l'indifférence de la société pour tout, et son furieux amour de tout, tout ce fatras, tout ce pêle-mêle d'idées incohérentes, sans but, sans principes, et qui est le fond des inspirations de beaucoup de nos jeunes poëtes, avait été mis à contribution dans cette terrible inspiration. Plus loin le doute le plus insolent s'adressait à Dieu sous les formes prétendues byroniennes; plus loin encore la foi la plus vive, l'espérance la plus religieuse chantaient les calmes aspects de la campagne, la cloche qui sonnait l'*Angelus*, les troupeaux rentrant au bercail, et l'universelle prière de la nature au Seigneur. Dans une des pages de ce livre on trouvait une chaste admonestation à une jeune fille, qui lui disait de bien garder sa couronne blanche, de s'agenouiller devant la bénédiction de ses parents, et de demeurer la colombe immaculée qui a toujours le droit de paraître sans crainte devant le regard de l'Éternel; puis, à quelques pages de là, c'était une invocation passionnée à une femme pour lui demander de secouer le joug pesant d'un ménage mal assorti. L'union d'une âme rêveuse avec un esprit grossier, d'un cœur bouillonnant de

passions avec un être froid et égoïste, était, au dire du poëte, une immoralité révoltante qu'il était du devoir de la femme de faire cesser. D'après ce que nous venons de dire, Pierre Chambel était un de ces esprits comme il y en a tant : impressionnable à toutes les idées qui le touchent, sans en avoir aucune à lui, et malheureusement doué du pouvoir de leur donner un accent inspiré et plein de vérité. C'était un écho qui rendait tout bruit qui venait l'atteindre en en décuplant la puissance. C'était un admirable instrument à qui l'on pouvait faire parler toutes les langues et toutes les passions, et sous ce rapport il avait excité l'attention de quelques hommes d'une habileté supérieure, et particulièrement celle de l'abbé Norton, qui était un des commensaux habituels de madame de Morency.

Pierre Chambel était marié, et sa femme était la Muse qui avait inspiré la dernière pièce de vers dont nous avons fait mention. Isaure avait suivi les conseils de la poésie de son amant ; elle avait quitté l'esprit brutal auquel son âme rêveuse était si mal alliée, et avait suivi à Paris son jeune séducteur. Six mois après cette faute, son mari avait été tué à la chasse, et un an après cet accident elle

avait pu épouser Pierre Chambel sans avoir pour ainsi dire le remords d'avoir été la cause de la mort de son premier mari ; mais, quoique tout semblât réparé aux yeux du monde, il n'y en avait pas moins entre Pierre et Isaure une faute qui leur interdisait à tous deux cette noble et pure confiance qui est la base de tout bonheur. D'un autre côté, madame Chambel avait trente-deux ans et son mari vingt-cinq ; elle était d'un caractère fier, altier, résolu, et lui d'une nature incertaine, facile, et peu soigneux de sa dignité ; aussi c'était pour Isaure un mystère inexplicable que cet homme qui disait si puissamment toutes choses et d'une façon si assurée et si péremptoire, et qui, dans les moindres actions de sa vie, demeurait incertain et se laissait ballotter par les influences qui le poussaient d'un côté ou de l'autre. Ce fut deux ou trois mois après la publication de son livre que Chambel vint habiter la rue Neuve-des-Mathurins, et ce fut douze ou quinze jours après son installation qu'eut lieu la scène suivante chez madame de Morency.

Il était huit heures du soir ; autour d'une table, sur laquelle brûlait une lampe, étaient assises trois personnes : madame de Morency, fort occupée à lire un roman ; son neveu, Jules

Markfief, qui enluminait les gravures sur bois d'une des livraisons des Évangiles, et une jeune fille dont nous n'avons pas encore parlé et qu'on nommait seulement Marguerite. Pour n'avoir pas à revenir sur l'histoire passée de nos personnages, nous dirons que Marguerite était tout simplement une orpheline recueillie par l'abbé Norton, qui l'avait fait élever en province dans un couvent de religieuses, et qui l'avait mandée depuis peu de temps à Paris pour la faire entrer, en qualité d'institutrice, dans une riche famille du faubourg Saint-Germain. L'installation de Marguerite ayant éprouvé quelques retards par suite d'événements fort peu importants, l'abbé avait prié madame de Morency de lui donner l'hospitalité, ne voulant pas recevoir chez lui une jeune fille de cet âge et de cette beauté.

L'abbé Norton savait avec quelle légèreté le monde porte les jugements les plus défavorables sur la conduite d'un prêtre, et il ne voulait pas donner prise à ses ennemis ; cependant l'abbé avait tort ; il eût reçu et gardé chez lui cette jeune fille qu'il ne serait venu à l'esprit de qui que ce fût d'en tirer une induction fâcheuse contre la régularité de ses mœurs.

Ce n'est pas de faiblesses de cette sorte qu'on

accusait M. Norton ; on lui savait dans le cœur une ambition trop ardente, une haine trop cruelle et une hypocrisie trop profonde pour qu'il y restât la moindre place pour des tentations plus tendres ; et cependant, à voir M. Norton, on eût difficilement deviné le caractère de cet homme : il était petit, poupard, d'une tournure et d'un visage assez communs, et sa parole lente et calme ne se passionnait presque jamais.

L'abbé Norton avait écrit, et tout ce qui était sorti de sa plume était marqué du sceau de la plus déplorable médiocrité. L'abbé ne s'abusait pas sur son peu de mérite littéraire ; mais, par une vanité qui dépasse de beaucoup celle des écrivains les plus engoués d'eux-mêmes, il ne faisait bon marché de la forme de ses livres que parce qu'il méprisait souverainement le talent littéraire. C'était pour lui une science de manœuvre ; et reprocher à l'abbé Norton de ne pas savoir écrire, c'eût été comme si on avait reproché à Napoléon de ne pas connaître le maniement du fusil. Un grand écrivain n'était pour cet ambitieux qu'un excellent soldat dont il était le général.

Mais reprenons notre récit.

Outre les trois personnes dont nous venons

de parler, il y avait encore dans le salon M. de Morency, à moitié étendu sur un canapé, dormant, ou pensant, ou rêvant, ou ne faisant rien de tout cela, car cet homme avait une faculté singulièrement précieuse, c'était d'avoir dans sa vie des temps d'arrêt qui le faisaient ressembler beaucoup à une locomotive au repos. Rien n'annonçait chez lui la vie et le mouvement; il pouvait demeurer des heures entières blotti dans un fauteuil comme une masse inerte, les yeux ouverts et fixés sur le même objet; puis, à un ordre, à un signe, à un mot, il sortait de cette torpeur et se mettait à fonctionner avec la force et la régularité d'une machine bien réglée.

Ces quatre personnages étaient depuis une demi-heure absorbés chacun dans son occupation, lorsque l'on annonça l'abbé Norton. Il entra comme un habitué de la maison; seulement les deux jeunes gens se levèrent à son arrivée et le saluèrent avec cette expression de crainte que les enfants ont en face d'un maître d'école. L'inclination de madame de Morency n'eut rien de familier, et elle semblait dire : « Je sais que ce n'est pas pour moi que vous venez; adressez-vous à qui vous avez affaire. »

Cela fut compris sans doute ainsi, car, après un signe muet qui permettait aux jeunes gens de reprendre leur place, l'abbé alla s'asseoir à côté de M. de Morency. Celui-ci, sans changer d'une ligne l'attitude qu'il avait conservée pendant une demi-heure, tourna son regard éteint du côté de l'abbé, et parut attendre que celui-ci commençât l'entretien. L'abbé tira un volume in-8° de sa poche, et dit à M. de Morency :

— Avez-vous lu ce livre ?

M. de Morency regarda la couverture et répondit, du fond de son immobilité :

— Non !

— Il nous faut cependant un article pour demain sur ce recueil de poésies.

M. de Morency laissa échapper un petit grognement où il n'y avait ni surprise, ni déplaisir, ni satisfaction, et qui ne signifiait absolument rien, si ce n'est qu'il avait entendu ce que l'abbé venait de lui dire. Celui-ci continua :

— Voici ce que c'est que ce livre.

L'abbé en fit une analyse assez rapide, signalant les passages qu'il était nécessaire de citer et les cornant dans le volume pour que M. de Morency pût les retrouver. Celui-ci écou-

tait sans que rien annonçât sur son visage qu'il comprît ou qu'il entendît ce qu'on lui disait; mais probablement l'abbé était fait à cette manière d'être, car il continua avec chaleur :

— Vous comprenez le but de l'article : il faut que l'auteur se croie obligé à un remercîment; s'il vient chez vous, vous lui direz que je désire le voir; s'il vient chez moi, j'en fais mon affaire. Vous n'oublierez pas de faire remarquer qu'aucun journal de l'opposition libérale ou du ministère n'a mentionné ce livre, et que ce n'est que parmi nous que le vrai mérite est justement apprécié sans coteries et sans esprit de parti.

M. de Morency ne répondit pas un mot; seulement il se remit sur son séant, attira à lui une petite table à roulettes sur laquelle étaient de l'encre, des plumes et du papier; puis, prenant le livre, il lut le titre à haute voix tout en l'écrivant.

— *Les Aurores boréales*, poésies, par Pierre Chambel.

Ceci dit, il se mit à écrire sans relâche et sans hésitation : la machine à vapeur fonctionnait. Madame de Morency n'avait pas fait la moindre attention à ce qui venait de se passer entre son mari et l'abbé Norton, jusqu'au mo-

ment où le nom de Pierre Chambel avait été prononcé; à ce nom elle avait fermé son livre et s'était tournée du côté de l'abbé, en le priant de lui passer le volume de poésies. Comme celui-ci le lui remettait, madame de Moreney lui dit en lui faisant un signe gracieux, de s'asseoir près d'elle.

— Comment avez-vous nommé l'auteur de ce livre?

— Pierre Chambel, dit l'abbé.

— C'est étrange! reprit madame de Morency; je ne sais comment j'ai entendu dire dans la maison que M. Pierre Chambel était la personne qui avait loué le pavillon qui suit le nôtre.

— Est-ce un jeune homme? fit l'abbé.

— Mais il m'a semblé avoir tout au plus vingt-cinq ans.

— Est-il marié, que vous sachiez?

— J'ai aperçu une femme encore assez belle, mais déjà passée, et qui m'a paru beaucoup plus âgée que lui.

— Alors, c'est l'auteur du livre que vous tenez entre vos mains.

Ce petit dialogue, fort indifférent en apparence, avait éveillé l'attention de deux autres personnes. Au moment où on avait dit que

M. Pierre Chambel était le locataire de la maison voisine, Marguerite avait quitté des yeux l'ouvrage de broderie auquel elle travaillait, et, lorsque l'on avait parlé de la beauté un peu passée de madame Chambel, Jules avait fait un énorme pâté sur la figure d'un saint Pierre. Mais ni l'abbé, ni madame de Morency n'avaient pris garde à ces petits mouvements ; les deux jeunes gens avaient repris leur occupation d'une manière en apparence fort attentionnée, et l'abbé ainsi que madame de Morency crurent pouvoir continuer leur entretien comme si personne ne les écoutait, la machine écrivante ne comptant pas pour deux oreilles dans la société.

— Il y a donc un mérite réel dans cet ouvrage? dit madame de Morency en feuilletant le volume du bout du doigt, et en y jetant furtivement les yeux.

L'abbé regardait faire madame de Morency ; mais il baissa les yeux à l'instant où elle le regarda à son tour, et répondit du ton d'un homme qui n'a rien vu et qui n'a rien deviné :

— Oui, madame, il y a un mérite très-grand dans cet ouvrage, et ce serait un véritable désastre que de voir un homme de cette portée tomber entre les mains de gens qui pourraient

le pousser dans des voies où ses magnifiques dispositions ne seraient qu'un instrument de prédications insensées et de principes pervers.

L'abbé parlait comme il écrivait, ou, si l'on veut, il écrivait comme il parlait. Toujours est-il qu'il avait à sa disposition une foule de ces phrases interminables et qui ont l'air d'avoir un sens, comme les nuages ont quelquefois l'air de ressembler à un homme. Madame de Morency ne s'arrêta point à chercher ce que voulait dire l'abbé, et répondit en reportant les yeux sur une page cornée :

— S'il en est ainsi, je le lirai avec plaisir.

— Ce sera une bonne œuvre, dit l'abbé.

Puis, sans autre observation, il dit à M. Morency :

— Vous signerez l'article, n'est-ce pas ? Je veux que M. Chambel sache que c'est à vous qu'il doit les éloges que vous faites de son livre.

Pour la première fois, M. de Morency prêta un peu d'expression à son regard ; il eut l'air fort étonné de ce qu'on lui demandait ; et, s'il avait été homme à se donner la peine de prononcer une parole pour s'informer de quoi que ce soit, probablement il eût dit à l'abbé : « A quoi cela peut-il vous être bon, que je signe cet article ? »

Madame de Morency elle-même, toute femme et toute coquette qu'elle était, ne comprit pas de prime abord quelle était l'intention de l'abbé ; seulement elle se dit en elle-même : « M. Chambel viendra nécessairement remercier mon mari, et je verrai ce beau jeune homme pâle qui a de si beaux yeux noirs, et qui me regarde avec tant de persévérance lorsque je suis assise à côté de ma fenêtre. » Comme on le voit, madame de Morency avait prévu le résultat probable de la signature; mais elle n'avait pas imaginé que c'était pour amener ce résultat que l'abbé l'avait demandée. L'article était fini ; l'abbé le prit, et se contenta de dire à M. de Morency :

— Espérons que Dieu, par quelque moyen que nous ne pouvons prévoir, et que nous ne devons pas juger, car il est le seul maître des voies souvent étranges par lesquelles il ramène les cœurs égarés, espérons, dis-je, que Dieu fera que ce jeune homme deviendra un des soutiens de la bonne cause et de la religion, et que, s'il ne comprend pas l'appel que nous faisons à ses bons sentiments, Dieu encore suscitera sur son passage une influence salutaire qui lui expliquera ce que nous attendons de lui.

M. de Morency s'était de nouveau penché

sur son canapé et avait repris son immobilité ; Marguerite brodait avec une attention si vive que sa respiration en paraissait oppressée ; Jules faisait des visages bleus et des manteaux couleur de chair à ses personnages, et madame de Morency dévorait déjà le volume de poésies sur lequel son mari venait de faire un article si consciencieux. L'abbé Norton quitta le salon qui reprit son silence. Bientôt après arrivèrent quelques visites insignifiantes, si ce n'est celle de M. Milon, dont la personne et la façon d'être contrastaient singulièrement avec celle de l'abbé Norton, quoique on prétendît dans le monde qu'il avait le même but et les mêmes espérances. C'était un homme de cinquante ans à peu près, qui avait encore toute la beauté qu'on peut avoir à cet âge, avec cet air de distinction qui est toujours jeune, et une bonne grâce de manières qui ne vieillit jamais. L'accueil qu'on lui fit était celui que trouve toujours un homme dont chacun sait que la pensée se montre dans ce qu'il dit, et qui, très-facile pour lui-même, n'est pas moins indulgent pour les autres. Du reste, il régnait entre lui et madame de Morency une familiarité qui n'était pas sans retenue, mais qui indiquait suffisamment que ces deux personnages étaient recon-

naissants l'un envers l'autre des bons souvenirs qu'ils avaient gardés l'un de l'autre. La médisance nommait ces souvenirs par leur nom ; mais, à vrai dire, M. Milon était un homme de trop bon goût, et dont les passions avaient trop de savoir-vivre pour que jamais un scandale ou même une imprudence fût venue en témoignage des propos qu'on avait tenus sur son compte et sur celui de madame de Morency. Quoique ce personnage soit destiné à jouer un rôle dans cette histoire, nous n'aurions pas parlé de sa visite, et nous eussions attendu plus tard à le présenter à nos lecteurs, s'il n'avait laissé échapper dans la conversation une supposition à laquelle il n'attachait certainement aucune importance, mais qui donna aux événements qui suivirent une tournure toute particulière. M. Milon était un de ces hommes qui peuvent bien parler sérieusement d'une chose sérieusement posée, mais qui, dans le train de la conversation, s'amusent à débiter les plus extravagantes folies sur toutes les choses dont on parle, et qui, ravis de stupéfier quelquefois la crédulité d'un provincial ou d'un niais, n'imaginent jamais que leurs paroles peuvent aller au delà d'une mystification.

— Que lisez-vous donc là? avait-il dit à madame de Morency. Ah! c'est le livre de M. Pierre Chambel.

— Le connaissez-vous? dit madame de Morency.

— Le livre, non, et l'auteur fort peu.

— J'en ai entendu raconter une histoire très-dramatique, dit une certaine madame Ansier, femme de lettres catholique, en ce sens que sa religion était universelle et sa charité pour les pécheurs inépuisable. Il paraît, dit cette dame, que M. Chambel a enlevé une femme à son mari...

— Il n'est donc pas marié? dit vivement madame de Morency.

Mais avant qu'elle eût le temps de continuer ses questions imprudentes sur la présence d'une femme dans la maison de M. Chambel, madame Ansier, qui avait un petit récit à faire, reprit la parole, et raconta comme quoi le mari abandonné s'était heureusement tué à la chasse; de façon que sa veuve était véritablement madame Chambel.

Il n'est pas bien certain que M. Milon eût très-attentivement écouté le récit de la femme de lettres; mais à peine eut-elle achevé, qu'il se mit à dire d'un air dégagé :

— Comment, ma chère enfant, vous avez encore la candeur primitive des premiers âges! Vous croyez que le mari qui a eu le bonheur de perdre sa femme a la maladresse de se tuer! Non, ma chère amie; on l'a tué.

— Qui cela ?

— Mais probablement la personne avec laquelle il chassait. Est-ce qu'il était seul lorsque ce malheur est arrivé?

— Non, répondit la femme de lettres; il était avec un garde-chasse.

— C'est tout simple; un garde-chasse dévoué à M. Chambel et à la femme de son maître, et qui probablement avait servi d'intermédiaire à leurs amours : c'était un homme qui n'aimait pas à faire les choses à moitié; de son propre mouvement, ou sur une instigation intéressée, il aura débarrassé les deux amants en peine de l'obstacle qui les séparait : les amoureux se sont épousés, et ils ont fait au garde-chasse une petite pension avec laquelle il s'est retiré dans une maison ornée de festons de lierre et ombragée de pampres verts.

— Vous croyez? fit Jules d'une voix altérée.

— Comment donc! dit M. Milon; cela ne se passe jamais autrement; demandez plutôt à

madame Ansier ; elle n'en fait pas d'autres dans ses livres.

Madame de Morency haussa les épaules en souriant ; madame Ansier, occupée à écouter une autre personne, ne répondit pas à ces paroles, auxquelles personne n'avait pensé à prêter un sens sérieux, et qu'on ne jugea pas valoir la peine d'être réfutées. Mais Jules et Marguerite les avaient entendues, et ni l'un ni l'autre n'étaient assez habitués à ce vagabondage de mots et d'idées qu'on jette impunément dans la conversation pour penser qu'un homme comme M. Milon pût dire de pareilles choses sans penser qu'elles reposassent sur un fond de vérité.

II

Le fameux article parut; mais quelques jours se passèrent sans que Chambel l'apprît, quoiqu'il eût assez d'amis pour être informé immédiatement de la plus sotte plaisanterie enfouie dans le journal le plus obscur. C'est surtout en fait de critique littéraire qu'on peut dire : Point de nouvelles, bonnes nouvelles ! les mauvaises trouvant toujours un messager empressé de vous les transmettre. Chambel eût pu cependant apprendre cette bonne fortune par son éditeur ; mais celui-ci, qui allait signer un

nouveau marché avec le poëte, ne jugea pas à propos de l'informer d'un succès qui l'eût autorisé à tenir ferme dans ses prétentions, et ce ne fut que lorsque ce marché fut signé que ledit éditeur demanda à Chambel s'il avait été remercier M. de Morency de l'excellent article qu'il lui avait consacré dans son journal. Chambel s'excusa de cette négligence sur ce qu'il ne connaissait pas l'article, et l'éditeur ne manqua pas de lever les bras au ciel, et de s'écrier que le poëte n'entendait rien à la manière dont on s'assurait la protection et le patronage des journaux. Chambel promit avec un peu de répugnance de faire sa visite le jour même, et il acheta le journal dans un cabinet de lecture, et le rapporta à sa femme, qui le pressa de s'acquitter du devoir que le libraire lui avait imposé. Il fallut beaucoup de sollicitations de la part d'Isaure pour déterminer Chambel à faire cette démarche; il avait lu l'article, et trouvait que la justice qu'on lui avait rendue était assez maigre pour qu'il ne fût pas obligé à une reconnaissance si empressée.

Cette résistance de Pierre étonna sa femme et fut la première révélation d'un caractère dont elle ne s'était pas encore rendu compte. Jusqu'à ce moment, le livre de Chambel n'avait

guère occupé la presse ; quelques journaux seulement l'avaient traité par-dessous jambe dans ces longs articles où l'on entasse pêle-mêle une grosse de volumes de tout genre et de toute valeur, en accolant à chaque titre une demi-douzaine de lignes sèches, doctorales et tranchantes. Isaure s'était indignée avec violence de cette façon de juger et avait admiré de bonne foi la résignation triste et calme avec laquelle Chambel avait accepté ce traitement. Mais lorsqu'il arriva que le livre de Chambel fut le sujet spécial d'un article étendu dans un journal important, et que cet article plaça ce livre aussi haut que possible, plus haut peut-être qu'il ne le méritait, et que Chambel ne fut pas content, Isaure se demanda si ce qu'elle avait cru une noble modestie n'était pas un féroce orgueil. Mais nulle femme ne perd si vite l'illusion qui est la vie de son amour : elle repoussa cette idée comme une calomnie ; et pour se prouver à elle-même qu'elle avait tort, elle pressa son mari moins vivement. Cela suffit pour qu'il prît le parti de faire tout de suite sa visite de remercîment. Isaure ne se douta pas que Pierre, qui semblait si dédaigneux des éloges qu'on avait fait de son livre, avait une soif ardente du reste de louanges que lui promet-

tait sa visite. C'est qu'elle ne savait pas encore assez que la vanité du poëte est comme la passion de l'avare, que des millions ne sauraient satisfaire et qui ramasse des liards.

Du reste la réflexion d'Isaure n'eut pas à s'arrêter longtemps sur ces pensées, et un incident tout simple de la position donna à son esprit une occupation bien autrement agitée. Au moment où Chambel allait partir, sa femme lui demanda s'il ne s'était pas informé de l'adresse de M. de Morency.

— Mais, lui dit Pierre, c'est précisément notre voisin.

Le ton dont cette réponse fut faite voulait dire en propres termes : « Je n'avais pas besoin de m'en informer, je savais déjà où demeurait M. de Morency.

— Comment, notre voisin? dit Isaure.

— Oui, c'est lui qui demeure là à deux pas de l'autre côté du jardin.

— Ah! fit madame Chambel, cette dame que j'ai vue quelquefois à sa fenêtre est donc madame de Morency?

— Oui.

— Et la jeune personne qui se promène dans le jardin est sa fille?

— Je ne crois pas.

— Bien, dit Isaure après un moment de silence, je suis charmée que tu n'aies pas une longue course à faire. Tu pourras donner plus de temps à ta visite et revenir plus vite près de moi.

Pierre sortit, et le premier mot du cœur de sa femme fut :

— D'où sait-il cela? Je ne le sais pas, moi. Il s'en est donc informé? Pourquoi? Dans quel but? dans quel intérêt?

De même qu'elle avait écarté un premier doute sur la franchise du caractère de son mari, Isaure voulut éloigner le vague soupçon qui l'avait inopinément prise au cœur. Mais on ne commande pas à une impression comme à une pensée. On trouve des arguments contre une opinion, mais on ne saurait se prouver qu'on ne souffre pas. Isaure souffrait; elle avait beau se dire que le hasard avait pu apprendre à son mari ce qu'il savait de la demeure de M. de Morency, son cœur ne croyait pas à ce que son bon sens lui disait. Elle avait aperçu dans cette maison une femme encore belle, une jeune fille admirable; ce voisinage l'avait déjà importunée; et voilà que tout à coup son mari se trouve forcé d'aller dans cette maison, sur laquelle il semble avoir pris des informations

précises ; il y avait donc intérêt ; elle ne voulut pas le croire. Mais tout en se sermonnant, en se blâmant, en se trouvant ridicule, et même coupable, elle alla se placer derrière un carreau de la fenêtre, les yeux fixés sur la maison où était son mari, comme si elle eût pu percer le mur de son regard. Elle se le figura entrant, saluant, s'asseyant ; elle calcula le temps nécessaire à chacune de ces actions ; puis elle engagea l'entretien, disant en elle-même tout ce qui peut se dire en pareil cas entre gens qui ne se connaissent pas ; elle y mit même de la complaisance ; enfin elle jugea que la visite était assez longue, que Pierre, qui de sa nature était peu causeur, devait déjà se lever pour se retirer, qu'il sortait, qu'il allait rentrer, et comme il ne rentra pas, Isaure alla regarder à la pendule l'heure qu'il était. Il n'y avait pas encore cinq minutes que Chambel était sorti. Elle le vit ; la pendule lui disait matériellement que ce peu de temps n'avait pu suffire à cette visite, et cependant elle s'écria :

— Que cette visite est longue !

C'est qu'elle mesurait le temps à ce qu'elle éprouvait, c'est que durant ces cinq minutes elle avait souffert l'impatience de plusieurs heures ; c'est qu'elle était jalouse. Pourquoi jalouse.

et de quoi? Ce n'est pas moi qui me chargerai de répondre à ces deux questions. Le sens, la prescience qui dit au cœur : Il y a là un malheur pour toi, existe-t-il? ou peut-être ne serait-il pas plus vrai de dire que les jaloux ayant soupçon de tout, il leur arrive nécessairement de ne pas se tromper lorsque leurs craintes sont véritables, comme un homme qui prendrait tous les numéros d'une loterie serait sûr de trouver le bon? Mais la jalousie de madame Chambel, comme caractère général, étant admise, il est possible d'expliquer comment cette jalousie pouvait être plus aisément excitée que celle d'une autre.

La position d'Isaure, quoique régularisée, ne partait pas moins d'une faute grave, volontaire. Si l'on analysait sincèrement les sentiments, il serait aisé de prouver que la femme qui se perd montre plus d'amour et de dévouement que celle qui, en pareille occasion, se renferme dans le rigoureux accomplissement de ses devoirs; et cependant c'est à la femme qui ne lui a fait aucun sacrifice que l'homme garde toujours sa confiance : il a beau avoir été l'objet pour lequel des liens sacrés ont été brisés, il n'en doute pas moins d'une force qu'il fait succomber.

Voilà pourquoi madame Chambel ne se sentait pas placée dans l'amour de Pierre à la hauteur inexpugnable d'une épouse sans reproches ; elle comprenait d'instinct qu'il s'armerait un jour de la faute qu'elle avait commise pour lui pour excuser les fautes qu'il pourrait commettre contre elle. D'un autre côté, Isaure était beaucoup plus âgée que son mari ; elle était assez belle pour que cette différence d'âge ne l'alarmât pas ; mais elle savait qu'il y a des femmes qui font aux hommes un ridicule de cette circonstance. Ce qui enfin devait exciter au plus haut degré les alarmes d'Isaure, c'est que, lorsqu'elle avait rencontré Chambel, c'était un pauvre jeune homme très-amoureux de poésie, mais très-incertain de ce qu'il valait, et fort peu encouragé par les gens qui l'entouraient à se croire quelque chose. Or, depuis qu'il avait publié son livre, tout en gardant pour Isaure la reconnaissance qu'il devait à celle qui l'avait compris la première, on sentait que Chambel, sans le dire, trouvait qu'Isaure n'avait fait pour lui que ce qu'il méritait. Huit mois avant ce jour, Chambel était le faible à qui une femme avait tendu la main pour l'arracher à la misère et à la pauvreté. Aujourd'hui il marchait son égal, et il ne lui fallait pas un succès de plus

pour être le lendemain le maître et le protecteur.

Or Isaure avait ce caractère particulier à beaucoup de femmes : c'est ce que je pourrais appeler un admirable bon sens de sensation. Elle ne ressemblait en rien à ces esprits calmes et prudents qui observent, discutent et se tracent une règle de conduite ; elle éprouvait la vérité comme on éprouve une douleur ou un plaisir ; et comme cette vérité lui arrivait soudainement et sans être amenée par la réflexion, elle prenait presque toujours son cœur à l'improviste, et déterminait de même des actions que la raison n'avait pas discutées. La suite de ce récit montrera à nos lecteurs si nous avons bien compris cet étrange caractère.

Cependant Chambel s'était fait annoncer chez M. de Morency où il avait été reçu avec un empressement qui put également flatter sa vanité d'homme de lettres ou sa fatuité de beau garçon. M. de Morency l'avait étourdi des louanges les plus exagérées, et madame de Morency l'avait charmé de ses plus doux regards. Cependant il semblait que cette visite ne devait pas avoir d'autre résultat, lorsque M. de Morency, se rappelant la recommandation de l'abbé Norton, annonça à Chambel que cet homme éminent

désirait le connaître, et que l'un de ces jours, si M. Chambel le voulait bien, ils iraient ensemble lui faire une visite.

Chambel, tout flatté qu'il était de la proposition, savait que l'abbé Norton était un homme fort compromettant, et il hésitait à répondre, lorsque madame de Morency dit avec une grâce charmante :

— Peut-être que M. Chambel préférerait rencontrer M. Norton sans faire vis-à-vis de lui une démarche aussi significative ; c'est aujourd'hui notre jour de réception ; M. Norton viendra, et si M. Chambel, qui est notre voisin, voulait se déranger une demi-heure, ces messieurs pourraient se rencontrer ici comme par hasard.

M. de Morency, qui jusque-là avait parlé comme il écrivait, c'est-à-dire avec cette immobilité de physionomie qui lui donnait, comme nous l'avons dit, l'aspect d'une machine bien organisée, M. de Morency parut tout à coup se réveiller ; il jeta, de sa femme à M. Chambel et de M. Chambel à sa femme, un regard où il y avait une appréciation exacte des deux individus, et tout aussitôt, et avec une dextérité dont on ne l'eût pas cru capable, il essaya de parer le coup qui venait de lui être porté:

— Comment donc ! fit-il, nous serons trop

heureux si M. Chambel veut bien nous faire l'honneur d'accepter votre invitation, et il nous rendra cette faveur encore plus précieuse s'il veut bien nous amener madame Chambel.

Ce fut le tour de madame de Morency d'ouvrir de grands yeux ; mais elle ne put faire autrement que d'insister sur l'invitation de M. de Morency, et il fut convenu que le soir même Chambel et sa femme viendraient passer la soirée chez leurs voisins. Pierre rentra chez lui radieux ; la franchise de sa joie rassura Isaure ; sa vanité littéraire s'attribuait trop naïvement le bon accueil qu'il venait de recevoir, et son cœur était trop plein de son succès pour qu'il y eût place à un autre sentiment.

Ce fut là du moins la première impression qu'Isaure éprouva ; elle accepta sans hésiter l'invitation de madame de Morency, et si, plus tard, il lui revint quelques soupçons, elle remit au soir même à les éclaircir. Elle se sentait à peu près assurée de démêler les intentions d'une femme, si secrètes qu'elles pussent être; et probablement elle y serait arrivée si madame de Morency avait été abandonnée à sa propre force et à sa seule adresse. Mais celle-ci trouva dans l'abbé Norton un auxiliaire qui eut le talent de la servir, tout en ayant le soin

de ne pas être son complice. En effet, voici ce qui s'était dit entre l'abbé et madame de Morency une heure à peu près avant l'arrivée de Chambel et de sa femme. L'abbé Norton, averti de l'entrevue qu'on lui avait ménagée, était arrivé de fort bonne heure et avait pris à part madame de Morency.

Il y avait entre ces deux personnages une antipathie profonde, fondée sur ce qu'ils sentaient l'un et l'autre qu'ils se connaissaient parfaitement bien. Le ton sec de l'abbé Norton avait suffisamment dit à madame de Morency qu'il savait toutes ses galanteries, et celle-ci lui avait souvent montré, par un sourire ou un regard, qu'elle n'était pas la dupe de ses profondes hypocrisies. Aussi, sans s'être jamais expliqués, et en gardant toujours vis-à-vis l'un de l'autre les façons les plus cérémonieuses, ils s'entendaient à merveille. Un service réclamé était presque aussitôt rendu, sans qu'il fût pour cela nécessaire d'en régler ostensiblement les conditions. Il n'y avait dans cette complicité muette ni menaces ni concessions, et ces deux personnes auraient pu se dire effrontément l'une à l'autre que jamais elles n'avaient agi en vertu d'un intérêt commun. Voici les manières de procéder de l'abbé Norton :

— Je vous demande pardon, madame, de vous occuper d'une chose qui vous paraîtra probablement fort ennuyeuse, et je ne vous prierai de vous en charger que si elle n'a rien qui vous déplaise.

— De quoi s'agit-il ?

— Si vous vous rappelez ce que j'ai dit hier à M. de Morency relativement à M. Chambel, vous avez dû comprendre que je désirais appeler ce jeune homme à nous. Je sais à peu près ce qu'il est, ce qu'il a été ; mais j'ignore parfaitement quelles sont ses tendances, ses opinions, et surtout le fond qu'on peut faire sur les engagements qu'il contracterait avec nous.

Madame de Morency fit une légère inclination annonçant qu'elle approuvait la façon de penser de M. l'abbé ; il continua donc :

— On ne peut guère interroger un homme sur ses dispositions intérieures : outre que cette inquisition serait déplacée, il se pourrait que sa vanité l'empêchât de répondre franchement.

Nouvelle inclination approbative de madame de Morency.

— J'aurais un ami près de M. Chambel, que je ne le chargerais pas de cette mission délicate, s'il devait s'adresser à M. Chambel lui-même ;

on n'apprend bien les hommes que par ceux qui les entourent, et particulièrement par ceux qui les aiment.

Madame de Morency regarda l'abbé, mais le signe d'adhésion ne vint pas, car elle sentit que l'instant critique arrivait, et elle ne voulut pas s'engager avant d'avoir bien pesé ce qu'on allait lui demander.

— Si je n'étais fort gauche dans de pareils entretiens, reprit l'abbé, je vous avoue que je n'aurais pas hésité à parler directement à madame Chambel; je ne sais ce qu'elle est, mais, d'après ce qu'elle a fait, elle doit aimer son mari, et cet amour doit lui tenir lieu de sagesse pour savoir ce qui lui convient et ce dont il est capable. Ce que j'aurais à lui proposer est assez honorable, assez loyal pour que je ne craignisse pas de le dire de la façon la plus ouverte : voilà ce que je veux faire pour M. Chambel. Ses antécédents, ses opinions ou ses projets y font-ils obstacle? S'il en est ainsi, je me retire, et c'est une parole morte entre nous; s'il en est autrement, mes intentions vous semblent-elles convenables? et si elles vous paraissent telles pour lui, dois-je espérer que vous n'y ferez aucune opposition? C'est ce que je ne craindrais pas de dire à madame Chambel si je n'é-

prouvais à parler à une femme peut-être légère et moqueuse, un embarras qu'il me serait impossible de vaincre ; c'est cependant ce que je désirerais qu'elle sût, parce que je ne crains pas d'avouer l'estime que je fais de son mari, et que je ne voudrais pas, pour mes amis encore plus que pour moi, qu'elle pût donner un autre motif à notre empressement.

Madame de Morency avait écouté attentivement, et comme, au contraire de M. l'abbé de Norton, elle aimait assez à poser les choses d'une manière nette, voici comment elle traduisit cette longue série de phrases tortueuses : « Avant de faire une démarche décisive vis-à-vis de M. Chambel, je veux savoir ce que c'est que cet homme ; vous vous en informerez près de sa femme, et vous me le direz : voilà pour moi. Cette manière d'expliquer l'accueil empressé que vous faites à M. Chambel préviendra les soupçons jaloux que pourrait avoir sa femme : voilà pour vous. » Le marché parut bon à madame de Morency et elle répliqua à l'abbé Norton :

— En ce cas, il faudrait que j'eusse le temps de voir madame Chambel avant que son mari vous fût présenté.

— J'ai une visite à faire, dit l'abbé, et je reviendrai vers dix heures.

Lorsque l'abbé fut parti, madame de Morency tomba en admiration devant l'expédient de l'abbé ; elle le trouva si sublime, qu'elle se résolut à l'employer sans y mêler la moindre finesse ni la moindre précaution. Comme nous l'avons dit, madame de Morency était belle, mais d'une beauté accorte, réjouie, et pour ainsi dire bonne femme. Ce fut donc en vertu de l'air de franchise dont la nature l'avait douée qu'elle attaqua directement madame Chambel. Après les premières salutations cérémonieuses d'une présentation, madame de Morency alla s'asseoir à côté de madame Chambel, et voici de quelle façon elle remplit l'ambassade de M. l'abbé :

— En vérité, madame, M. Chambel a disposé bien légèrement de vous, en acceptant l'invitation que mon mari vous a faite.

C'était une façon de dire que l'invitation ne partait pas d'elle, madame de Morency. Isaure prit un air sérieux qui avertit sa rivale que c'était une femme à comprendre toutes choses à demi-mot, et alors elle continua d'autant plus ouvertement :

— On vous a amenée, madame, vous qui

êtes jeune et belle, dans une maison où vous n'entendrez parler que d'intérêts politiques et de toutes les discussions ennuyeuses qui s'y rattachent.

— Je tâcherai de me rendre digne de les comprendre, répondit sèchement madame Chambel.

— S'il en est ainsi, madame, dit madame de Morency d'un air de bonne humeur, vous me mettez tout à fait à mon aise; car je ne vous cache pas que j'ai une sorte de mission politique à remplir près de vous.

— Près de moi? fit Isaure d'un air étonné.

— Près de vous, oui, madame, et de la part d'un homme dont la haute perspicacité a dû choisir sans doute la bonne voie, ce dont, du reste, vous allez décider. M. l'abbé Norton, que vous connaissez, du moins de nom, désire attacher votre mari à la rédaction de son journal; l'éminent talent de M. Chambel lui fait beaucoup désirer que sa proposition puisse être acceptée; mais il est des choses sur lesquelles les hommes répugnent à s'expliquer entre eux : peut-être les opinions de M. Chambel, peut-être des engagements pris ailleurs lui feront une loi de refuser la proposition de M. Norton : voilà ce qu'on m'a chargée de savoir adroitement de

vous, madame, et voilà ce que je vous demande franchement.

Isaure, qui s'attendait à tout autre chose, fut assez désorientée par ces questions pour hésiter à répondre sur-le-champ, et pour donner à madame de Morency l'avantage de prendre une position encore plus désintéressée.

— Si M. Norton, dit madame de Morency, m'entendait vous faire cette question d'une manière si directe, il m'en voudrait probablement de ma maladresse ; mais je vous avoue que j'ai vainement cherché une ruse pour arriver à obtenir de vous de pareils renseignements. Une femme ne se laisse pas interroger si aisément que les hommes le croient, et vous m'auriez probablement devinée à ma première question. Maintenant vous savez ce qu'on l'on m'a chargée d'apprendre, et dans quel but... Pouvez-vous et voulez-vous me répondre ?

— Je n'ai pas le droit, madame, de disposer des secrets de mon mari ; mais je ne crois pas qu'il ait été élevé dans les opinions que professe M. Norton ; et quoique je ne lui connaisse aucun engagement, je ne puis dire s'il acceptera.

— Oh ! fit madame de Morency, ceci est une affaire entre ces messieurs ; vous comprenez

que M. Norton, qui probablement sera aussi explicite vis-à-vis de M. Chambel que je viens de l'être envers vous, ne veut autre chose que d'être sûr de ne pas faire à M. Chambel une proposition qui pourrait le blesser; et s'il faut tout vous dire, madame, M. Norton pense que du moment que vous jugerez la proposition acceptable, vous voudrez bien user de votre influence pour la faire agréer.

— Moi, madame! fit Isaure d'un air encore plus surpris.

— Puisque je me suis chargée de l'ambassade, il faut que je m'en acquitte, bien ou mal. Eh bien! si vous n'étiez pas madame Chambel, je vous dirais, en confidence, que M. Norton s'est engoué de votre mari, et quand M. Norton prend un homme en passion, c'est pour lui un besoin de le faire arriver à tout. Mais j'ai l'air de faire de la prédication, tandis que je ne dois vous demander qu'un simple renseignement. Que dois-je dire à M. Norton ?

Madame Chambel hésitait, lorsqu'une pensée soudaine lui vint, c'est que la meilleure garantie qu'elle pût avoir contre la jeunesse de son mari, c'était de le voir associé aux projets d'un homme ambitieux qui lui mettrait au cœur cette passion qui absorbe toutes les au-

tres. Poussée par cette idée, elle témoigna à madame de Morency sa reconnaissance pour M. Norton, et lui dit nettement que son mari était à prendre pour qui saurait s'en emparer. En ce moment elle était à mille lieues de toute idée de jalousie. Lorsque M. Norton arriva, madame de Morency lui dit le succès de sa démarche, et celui-ci répondit d'un ton si gravement cagot, que tout autre que madame de Morency n'eût pas compris l'épigramme :

— En ce cas, vous pouvez être sûre que nous aurons M. Chambel.

En effet, deux jours après Pierre était le pensionnaire littéraire de l'abbé et madame de Morency se liait d'amitié avec madame Chambel. Nous allons dire ce qui était arrivé de tout cela deux mois après cette consciencieuse alliance.

III

C'était chez l'abbé Norton, dans un vaste cabinet tendu de drap vert ; un tableau d'une assez grande valeur, représentant une descente de croix, en occupait le panneau principal. Tout le reste était couvert d'assez mauvaises gravures mal encadrées : c'étaient des portraits de saints ou des sujets de piété ; mais par une singularité qui ne pouvait venir du hasard, il n'y avait pas une seule femme dans toute cette collection, et l'image de la Vierge ne s'y trouvait pas. L'abbé Norton assis devant un vaste bureau encombré de journaux et de livres, cor-

rigeait les épreuves d'un article, lorsqu'on lui annonça la visite d'un ecclésiastique qui désirait le voir, mais qui n'avait pas l'honneur d'être connu de lui. Le prosélytisme de M. Norton s'était imposé comme un devoir de ne refuser aucune de ces visites fort ennuyeuses que le premier venu se croit autorisé à faire à un homme politique, parce qu'il a à lui dire :

« Monsieur, je partage entièrement vos opinions ; je suis ravi de la manière dont vous servez notre cause ; je n'ai pas voulu quitter Paris sans vous voir et sans apporter mon tribut d'estime et d'admiration. »

Dans cette circonstance, la qualité de prêtre était une recommandation particulière pour l'abbé Norton. Ce n'était pas le frère, le collègue, mais l'homme qui a une nécessaire influence sur un certain nombre d'individus que l'abbé Norton voulait accueillir et affermir dans les bonnes dispositions qui sans doute l'amenaient. Il donna donc l'ordre de le faire entrer et le domestique annonça M. l'abbé Fortin. L'abbé était un homme d'une taille élevée, d'un visage admirable, couronné de cheveux blancs, d'une corpulence robuste, et qui, malgré sa grosse redingote violette et ses souliers ferrés, avait un air de distinction et une

allure imposante. L'abbé Norton attacha sur lui un regard vif et perçant, et le sourire gracieux préparé sur ses lèvres disparut tout à coup pour faire place à une expression froide et presque impertinente. C'était le résultat instinctif de la conscience qu'éprouva l'abbé Norton, d'être en face d'un homme fort et supérieur, et surtout d'un homme dont le regard droit et le visage sévère l'avertissaient qu'il ne devait pas sympathiser avec les moyens tortueux par lesquels l'abbé Norton était arrivé. Si ce n'eût été l'âge de M. Fortin, l'abbé Norton ne lui eût peut-être pas offert de s'asseoir et il l'eût reçu debout, comme on fait aux gens dont on veut se débarrasser ; mais la manière roide dont il accomplit cette simple politesse montrait que, sans motif apparent, M. Norton était fort contrarié de cette visite.

—A qui ai-je l'honneur de parler, dit l'abbé Norton, et quel est le sujet qui m'a valu l'honneur de votre visite ?

— Je suis curé de la petite ville de L...., dit M. Fortin ; en cette qualité j'ai été le confesseur et l'ami d'une jeune fille élevée par vos soins au couvent de cet endroit, et c'est de Marguerite que je viens vous parler.

— Est-ce de la part de mademoiselle Margue-

rite? dit l'abbé Norton en appuyant sur le mot mademoiselle.

— C'est de sa part que je viens, monsieur; mais ce que j'ai à vous dire à son sujet, et pour vous décider à satisfaire à son désir, est assurément bien loin de la pensée de cette enfant.

— Je pensais avoir assez de droits à la confiance de mademoiselle Marguerite pour qu'elle ne prit pas d'intermédiaire entre elle et moi, et pour qu'elle me demandât directement ce qu'elle désire obtenir.

— Elle vous l'a déjà demandé, monsieur, dit l'abbé Fortin, sans paraître s'apercevoir du ton piqué de son interlocuteur; et soit qu'au milieu de vos diverses occupations vous l'ayez oublié, soit que vous n'ayez pas compris, ou qu'elle n'ait pas osé vous faire comprendre l'importance de sa demande, vous n'y avez pas répondu.

— Quelle est donc cette demande si difficile à comprendre qu'il faille un ambassadeur pour me l'expliquer? fit l'abbé Norton avec un accent d'humilité qui contrastait d'une façon odieuse avec l'intention réelle de ses paroles.

— Cette demande, c'est de quitter la maison de madame de Morency.

— J'ai répondu à mademoiselle Marguerite qu'elle ne pouvait encore être admise dans la famille qui a bien voulu lui donner un asile à ma recommandation, et qu'elle devait encore attendre.

— Il serait peut-être bon, dit M. Fortin, qu'elle attendît ailleurs que chez madame de Morency.

— La maison de madame de Morency est celle d'une femme honorée et honorable, monsieur.

L'abbé Fortin attacha à son tour un regard perçant sur M. Norton ; mais ce visage semblait pénétré de la parfaite conviction de ce qu'il disait. M. Fortin garda un moment le silence ; puis il reprit, en cherchant à donner à ses paroles un air de courtoisie que le ton démentait. C'était celui d'un homme qui, bien convaincu qu'il parlait à un fourbe, n'avait cependant vis-à-vis de lui-même aucun droit de le traiter comme tel, et qui se défendait de cette conviction sans pouvoir la faire taire :

— Il serait très-étonnant, dit-il enfin, qu'un pauvre curé de village eût mieux compris qu'un des esprits les plus habiles de notre époque des choses qui tiennent aux intrigues du monde, s'il n'était possible de concevoir qu'on s'isole

encore plus de la vie mondaine dans les hautes spéculations de la politique que dans la retraite d'une bourgade ; ce sera donc moi, prêtre de campagne, qui éclairerai votre religion sur ce que vos yeux attachés trop haut, ne peuvent pas apercevoir, et je vous dirai franchement : Non, la maison de madame de Morency n'est pas convenable pour Marguerite.

La figure de l'abbé Norton, lorsqu'il était armé pour le combat, était impénétrable comme une cuirasse de triple acier ; la déclaration de M. Fortin n'y amena ni la moindre surprise ni le moindre mécontentement, et il repartit :

— Mademoiselle Marguerite y aurait-elle vu quelque chose qui ne soit pas convenable?

— Elle n'y a rien vu, la pauvre enfant, dit l'abbé Fortin ; les yeux de l'innocence couvrent pour ainsi dire de leur pur rayon tout ce qu'ils regardent ; mais c'est pour qu'elle ne voie pas qu'il est temps qu'elle en sorte. Jusqu'à présent elle n'a fait que souffrir.

— Et de quelle douleur, je vous prie, monsieur?

— D'une douleur qu'elle ne comprend pas encore, dont le vrai sens lui échappe ; mais à laquelle la moindre circonstance peut donner

son nom, et qui est à la merci d'une passion violente.

— Permettez-moi de vous dire que je ne vous comprends pas, monsieur. Si cette douleur n'a pas de nom pour mademoiselle Marguerite, elle en a un pour vous et pour moi ; veuillez me le dire, ainsi que la passion violente à la merci de laquelle cette douleur se trouve.

L'abbé Fortin prit un air sévère ; tant d'ignorance lui parut trop d'hypocrisie et il répondit d'une voix forte :

—Cette douleur, monsieur, c'est l'amour que Marguerite éprouve pour M. Chambel; cette passion violente, c'est la jalousie de madame Chambel.

La déclaration était trop précise pour que l'abbé Norton prolongeât plus longtemps son système de candeur aveugle ; mais en bon jésuite qu'il était, il passa lestement à côté de la proposition pour en établir une autre.

— Si ce que vous dites est vrai, monsieur, ce n'est pas ma faute si la maison de madame de Morency n'est plus convenable pour mademoiselle Marguerite.

Cette attention à se défendre quand on ne l'accusait pas, ce soin de rejeter sa faute sur

une pauvre fille sans défiance indignèrent M. Fortin, et il répondit d'un ton encore plus sévère :

— Dans aucun cas la maison de madame de Morency n'était convenable pour Marguerite.

— Vous m'apprenez là d'étranges choses, fit M. Norton en reprenant sa niaiserie cafarde, et si ce n'était le caractère sacré dont vous êtes revêtu, je craindrais que des propos calomnieux n'eussent été trop légèrement accueillis par vous. Dans aucun cas, dites-vous, la maison de madame de Morency n'était un asile convenable. J'ai l'honneur de connaître madame de Morency depuis de longues années et jamais je n'ai vu...

— Laissons le passé de madame de Morency à ceux qu'il regarde, monsieur ; le présent est assez flagrant pour dessiller les yeux de ceux qui veulent voir.

A ce moment M. Norton se servit d'une ruse qui manque rarement son effet pour mesurer la force de l'homme avec lequel il luttait ; il appela sur un autre que lui la rude franchise de son adversaire pour voir jusqu'où elle pourrait aller, et il lui dit :

— Rendriez-vous madame de Morency responsable de cet amour coupable, et croyez-

vous que des conseils plus coupables encore...?

— Madame de Morency est assez belle pour ne vouloir pervertir personne ; mais elle est assez prudente pour se faire un bouclier même d'un enfant.

— Permettez-moi de vous dire encore, monsieur, que je ne vous comprends pas.

La patience de l'abbé Fortin, qui ne semblait pas être la vertu prédominante d'une nature forte comme la sienne, ne tint pas contre cette nouvelle preuve de cafarderie, et il lui dit d'une voix haute :

— Eh bien ! monsieur, madame de Morency est la maîtresse de M. Chambel, et c'est Marguerite qu'on a su rendre l'objet de la jalousie de madame Chambel.

— Monsieur ! monsieur !... s'écria l'abbé Norton en se signant ; monsieur ! monsieur !... répéta-t-il, comme si les mots lui eussent manqué pour qualifier l'audace incongrue de ces paroles.

L'abbé Fortin baissa la tête d'un air humble, comme s'il avait compris trop tard que la liberté des termes qu'il avait employés ne convenait pas à son âge et à son habit, et il dit doucement.

— J'ai mal parlé, monsieur, mais j'ai dit la vérité.

L'abbé Norton crut d'abord, à l'air confus de M. Fortin, qu'il avait affaire à un homme emporté qui reculerait devant ses assertions comme devant ses expressions; mais les derniers mots lui montrèrent que si le vieux prêtre s'excusait des termes qu'il avait employés, il n'abandonnait pas de même ses pensées. Un moment de silence s'établit, pendant lequel l'abbé Norton chercha par quelle ruse il pourrait échapper à la netteté d'une explication qui n'admettait plus d'équivoque. Alors, à l'exemple de Cromwell, à l'exemple de M. de Villèle, à l'exemple de M. Thiers, à l'exemple de tous les hommes de très-grande ou de très-petite capacité, qui cachent sous des phrases abominablement longues et filandreuses la pensée qu'ils ont, ou qui font croire qu'ils en ont une, l'abbé Norton commença un sermon sur la calomnie qui flétrissait les plus pures vertus, et en même temps sur la démoralisation du siècle qui atteignait les plus jeunes cœurs. Il n'est pas bien sûr que l'abbé Norton voulût faire dire quelque chose de positif à son sermon; mais l'abbé Fortin crut y comprendre que madame de Morency y était attaquée aux dépens de Marguerite. Il reprit son air sévère et il repartit assez sèchement :

— J'apprécie, monsieur, tout ce que vous venez de me dire sur le danger des suppositions malveillantes; je ne discuterai donc pas sur ce qui peut vous paraître douteux dans la position de certaines personnes; mais ce qui est incontestable, ce qui est clair comme le jour, c'est la folle passion de Marguerite pour M. Chambel, et par conséquent la nécessité de l'éloigner d'une maison très-convenable sans doute pour d'autres que pour elle, mais où elle voit chaque jour M. Chambel.

— Mais, monsieur, s'il plaît à mademoiselle Marguerite de se prendre de passion pour le premier venu qu'elle rencontrera (et d'après vos propres accusations, ce ne sont pas les attentions de M. Chambel qui ont excité son amour), si, dis-je, et lorsque la qualité d'homme marié n'a pas retenu son cœur, elle s'éprend si aisément, quelle maison sera pour elle un asile convenable? Il y a partout des hommes jeunes, beaux, spirituels...

L'abbé Fortin interrompit M. Norton et lui dit :

— Le seul asile convenable pour Marguerite, c'est la maison où elle a été élevée, et je viens vous demander la permission de l'y ramener.

— Je sais, dit l'abbé en baissant la tête, que la charité n'a point de droits; mais je me croyais, plus que personne, celui de diriger l'avenir de mademoiselle Marguerite.

— Monsieur Norton, je ne suis pas un grand casuiste, mais je trouve que la charité a des droits. Moi, pauvre prêtre de village, je ne ferais pas à un mendiant l'aumône d'un liard pour qu'il allât le dépenser au cabaret; vous n'avez pas nourri et élevé Marguerite pour qu'elle fasse mauvais usage de l'éducation que vous lui avez donnée. Là où je vous propose de la conduire, elle trouverait le seul bonheur qu'elle puisse espérer, le repos et l'obscurité; mais la démarche que je fais vous prouve que, loin de nier ce droit, nous l'invoquons comme une dernière protection.

— Eh bien! monsieur, repartit l'abbé Norton, je verrai, je réfléchirai... J'interrogerai moi-même mademoiselle Marguerite.

— Elle marche sur un terrain brûlant, monsieur, reprit l'abbé Fortin; ne tardez pas, je vous en supplie; demain je viendrai savoir votre réponse.

— Ne vous donnez pas cette peine, dit M. Norton; mademoiselle Marguerite vous la transmettra.

Les deux abbés se séparèrent fort mécontents l'un de l'autre. M. Norton demeura fort préoccupé d'une chose qui, pour un homme comme lui, semblait ne pas mériter une minute de réflexion. Renvoyer Marguerite à son couvent, était la mesure la plus simple et la plus aisée; mais les projets ultérieurs de l'abbé Norton ne lui permettaient pas de s'arrêter à cette détermination. Marguerite était destinée à entrer dans une famille puissante et immensément riche. Quelque dévouée qu'elle fût à la cause que défendait l'abbé Norton, elle l'admettait comme un excellent auxiliaire, mais non comme un frère d'armes, et il y avait dans cette famille des résolutions secrètes, des conciliabules auxquels l'abbé Norton n'était pas de hauteur à être admis. On avait accepté, sur la recommandation du prêtre sévère, une gouvernante comme on eût accepté un cocher sur un certificat d'un membre du jockey-club, sans y attacher la moindre importance; mais l'abbé Norton avait introduit Marguerite chez ses puissants amis dans un tout autre but : c'était un espion qui devait être d'autant plus utile, qu'il ferait son métier sans s'en douter. Faut-il le dire? l'admirable beauté de Marguerite donnait même à l'abbé Norton l'espoir qu'elle pour-

rait pénétrer plus avant qu'une simple gouvernante dans les confidences du père de ses élèves ; car on ne le disait pas d'une fidélité à toute épreuve pour sa femme, qui, du reste, se mourait de langueur, ou plutôt, comme le prétendait une de ses amies, d'ennui d'elle-même.

Cette espérance, l'abbé Norton la regardait en face, et telle était la perversité sincère de cet esprit ambitieux, qu'il la regardait sans rougir. «Dieu, se disait il, a mis l'homme à portée du mal et du bien, et lui a laissé la liberté de la volonté pour choisir entre eux. Marguerite sera comme toutes les créatures humaines ; jamais je ne lui dirai une parole pour la pousser hors de son devoir ; mais si elle y manque volontairement, ce ne sera pas ma faute ; et si plus tard je profite d'une influence illégitime que je n'aurais pas créée, ce sera dans un but dont la sainteté absoudra les moyens. » Il fut donc résolu que Marguerite ne retournerait pas à son couvent ; mais comme un esclandre où elle eût été nommée, sans même y être compromise, eût pu effaroucher la susceptibilité de la famille où il voulait la placer, il pensa à aviser aux moyens de l'éloigner de chez madame de Morency, et il remit au soir même à faire cette démarche

d'une façon qui ne fût blessante pour personne.

Pendant ce temps, l'abbé Fortin était allé, selon sa promesse, dire à Marguerite le résultat de sa visite. Lorsqu'il arriva, on lui dit que Marguerite était sortie, et comme toute phrase qui peut renfermer un sens malveillant est bonne à dire, la domestique qui répondait à M. Fortin lui dit :

— Si vous désirez voir mademoiselle Marguerite, ne venez jamais de trois à cinq heures ; c'est le moment où elle sort tous les jours.

— Madame de Morency est-elle visible? dit l'abbé.

— Non, monsieur, madame est également sortie.

—Avec mademoiselle Marguerite, fit l'abbé ; c'est bien.

—Non, monsieur, reprit la domestique avec un désir manifeste de ne pas laisser passer cette supposition sans la détruire, mademoiselle Marguerite n'est sortie qu'un grand quart d'heure après madame.

M. Fortin ne put cacher l'étonnement que lui causa cette circonstance ; mais il ne voulut pas montrer de quelle importance elle pouvait être en continuant les questions auxquelles

sans doute on ne demandait pas mieux que de répondre et il se retira en annonçant qu'il reviendrait le soir même. Il était alors quatre heures.

En sortant de la porte cochère, l'abbé Fortin remarqua une voiture, à la portière de laquelle il avait vu en entrant une tête de femme qui s'était retirée quand il avait passé ; et comme il sortait, le même mouvement avait eu lieu. Il ne douta pas que ce ne fût quelqu'un qui épiât les personnes qui entraient dans la maison et qui en sortaient et l'idée que ce pouvait être madame Chambel lui parut assez probable. Ce qu'on lui avait dit de la sortie de Marguerite l'avait fort surpris. Sans vouloir s'arrêter à un soupçon sur elle, il cherchait vainement à expliquer cette habitude de sortir seule ; il se résolut à attendre et il se cacha à son tour au fond d'une voiture. Il y était à peine que madame de Morency rentra accompagnée de madame Ansier. Plus d'une heure se passa, et il était près de cinq heures et demie lorsque Marguerite parut, marchand rapidement et la tête basse, et, un moment après, Chambel.

A peine le temps nécessaire pour que chacune de ces personnes fût rentrée chez elle fut-il écoulé, que la portière de la première

voiture s'ouvrit et qu'une femme en descendit précipitamment. Le cocher s'était endormi, et il fallut éveiller le cocher, il fallut le payer, et quoiqu'il eût reçu deux fois plus qu'on ne lui devait, il fallut qu'il vérifiat à sa grosse montre d'argent perdue dans un gousset rebelle qui ne voulait pas la laisser sortir, si on ne lui faisait pas tort d'une minute. Tout cela fut assez long pour que M. Fortin reconnût madame Chambel; elle entra dans la maison; mais elle paraissait dans un tel état d'agitation, que l'abbé craignit que, sous l'impression d'un premier transport, elle ne fît une scène scandaleuse et dont Marguerite pouvait être l'objet. Dans cette crainte, et tout désorienté lui-même de ce qu'il venait de voir, il ne voulut pas cependant laisser Marguerite sans défense contre une accusation qui pouvait être portée à l'instant même devant madame de Morency. Il marcha vivement sur les pas de madame Chambel, mais elle entra chez elle.

Chambel, devenu un homme important, avait très-vite contracté l'habitude de ne pouvoir s'astreindre à aucune des gênes de la vie matérielle. L'heure de ses repas ne pouvait être réglée; elle dépendait des dispositions de son esprit. Il ne savait plus prendre une bûche

pour la mettre dans le feu ; il n'eût pas ouvert une armoire pour y prendre le moindre objet de toilette, et il en était arrivé à ce degré de dire un jour à sa femme :

— Tu as oublié hier de m'avertir que je n'avais pas fait ma barbe : tu me négliges.

Sans doute ce jour-là M. Chambel était rentré avec un fort bon appétit, car en rentrant il dit à son domestique :

— Faites-nous servir.

— Madame n'est pas encore rentrée, lui répondit-on.

Cette réponse contraria sans doute l'estomac de M. Chambel ; il devint d'assez mauvaise humeur, et lorsque Isaure rentra, pâle, agitée, tremblante, il lui dit d'un ton de reproche aigre-doux.

— Vous rentrez bien tard, Isaure !

— Deux minutes après vous, lui dit madame Chambel, en fermant vivement la porte du salon.

— Il y a plus d'une demi-heure que je suis ici.

— Il y a, lui dit Isaure, le temps que j'ai mis à descendre de la voiture qui stationnait à la porte de la maison, et de laquelle je vous ai vu rentrer, à la suite de la misérable femme...

— Qu'est-ce à dire? s'écria Chambel, qui alors seulement regarda plus attentivement le visage bouleversé de sa femme, sa pâleur et le tremblement convulsif qui l'agitait; qu'avez-vous? que voulez-vous dire? que signifie cette colère?

— Que vous êtes un lâche! un misérable!...

Une suffocation violente arrêta les paroles de madame Chambel; elle tomba sur un divan, et y demeura un instant les yeux fixes, haletante, et serrant avec force son front dans ses mains comme pour empêcher qu'il n'éclatât.

— Mais, qu'avez-vous? lui dit son mari.

Elle se releva sans lui répondre, et passa vivement dans sa chambre, où il la suivit, prit une carafe, se versa un verre d'eau qu'elle but lentement, tandis que le cristal grinçait sur ses dents; puis, pendant que Chambel la regardait d'un air ébahi, elle alla devant son miroir rajuster ses cheveux qu'elle avait froissés, et sonna vivement.

— Qu'on serve! dit-elle d'un ton impérieux.

— Ah çà, fit Chambel, m'expliquerez-vous ce que cela signifie?

— Quoi? lui dit madame Chambel d'un air froid et surpris.

— Mais ce que vous venez de dire.

— Ah ! reprit-elle comme quelqu'un qui s'éveille d'une profonde préoccupation, j'ai dit quelque chose ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Comment ! ce que vous avez dit ? mais là, tout à l'heure, dans le salon, ces mots de misérable, de lâche...

— Ah ! j'ai dit cela, fit Isaure d'un air de stupéfaction railleuse, j'ai dit cela...? C'est possible... Je ne m'en souviens pas.

Chambel regardait Isaure comme s'il pensait qu'elle devenait folle ; elle lui rit au nez, haussa les épaules et lui dit :

— Venez dîner, monsieur, je ne veux pas vous faire attendre plus longtemps.

— Mais je n'irai pas dîner sans savoir ce que signifiaient votre agitation, vos paroles.

— Quand cela ?

— Mais, tout à l'heure, là, à l'instant même, dit Chambel avec colère.

— Vous y pensez encore ? je vous ai déjà dit que je l'avais oublié. Voulez-vous venir dîner ?

— Non ! s'écria Chambel.

— Comme il vous plaira, dit froidement Isaure.

Elle s'assit avec la précaution d'une femme qui prend place dans un bal, rangeant sa robe

avec soin ; elle lissa gracieusement ses noirs sourcils du bout de ses doigts en se donnant de petits airs de tête, et, prenant un volum e,elle se mit à lire tranquillement. Chambel la regardait d'un air stupéfait : ou tout ce qu'il voyait était folie, ou c'était la plus insultante moquerie du monde. Pierre fit quelques tours dans sa chambre, furieux en lui-même, mais ne sachant véritablement que penser de ce qu'il voyait. Les premières paroles de sa femme avaient formulé l'accusation de manière à ce qu'il ne pût pas douter de ce qu'elle voulait dire ; et puis tout à coup, après ce soulèvement furieux, après ce jet de flamme de volcan, tout avait disparu, tout s'était refermé. Il demeura quelques minutes dans une cruelle et comique incertitude, s'arrêtant devant sa femme et la regardant fixement comme pour découvrir sur son visage une trace de ce qui venait de se passer. Mais elle lisait avec une extrême attention, souriant de ce qu'elle lisait.

Chambel était dans le plus étrange état, tenté d'éclater tant il était irrité, et craignant de faire une sottise et de donner des armes contre lui. Supposez un homme au bord d'un fossé assez large et qu'il veut franchir : il le mesure

de l'œil, le considère, et se met en posture de prendre son élan ; il se baisse pour s'élancer ; mais une réflexion l'arrête, il a peur de tomber au milieu, et ce commencement d'un grand effort finit par un homme qui se relève doucement et qui tend de nouveau le cou pour regarder la largeur du fossé, et qui, après bien des hésitations, se retourne et ne saute pas. Chambel en fit autant, il finit par dire :

— Vous plaît-il de venir dîner?

— Avec plaisir, dit madame Chambel, en se montrant très-empressée.

A la grâce de cette réponse, Chambel, crut tout à coup qu'il pourrait obtenir une explication en la demandant avec douceur, et, au moment où sa femme passait devant lui pour quitter la chambre, il lui prit doucement la main. A ce contact, madame Chambel retira vivement sa main ; son visage se contracta de nouveau.

—Mais, qu'avez-vous donc? s'écria vivement Chambel.

Mais un moment avait suffi à madame Chambel pour se remettre, et elle répondit avec cette atroce douceur qui exaspérait Chambel :

—Je vais dîner : ne m'avez-vous pas dit que nous allions dîner ?

— Mais pourquoi retirer si brusquement votre main ?

Isaure sourit d'un petit air supérieur et répondit :

— Nous n'avons pas l'habitude d'aller dîner en nous tenant la main comme des enfants qui reviennent de l'école.

Et comme elle sentait que le frein qu'elle s'imposait ne la retiendrait pas longtemps, elle passa vivement dans la salle à manger, où la présence d'un domestique deviendrait une nécessité pour se maintenir l'un et l'autre. Chambel la suivit, furieux en lui-même et dans ces dispositions où on prendrait volontiers un marteau pour briser tous les meubles d'un appartement, afin de donner une issue à la colère qui bouillonnait en lui. A défaut de ce moyen de se décharger un peu de sa fureur, Chambel trouva tout mauvais. Je ne puis dire qu'il espérât une contradiction de sa femme pour amener une petite discussion qui deviendrait une grosse querelle ; mais il rencontra une condescendance étudiée qui ne fit que l'irriter davantage.

— Ce potage est détestable ! disait Chambel.

— François, reprenait madame Chambel en s'adressant au domestique, vous direz à la cuisinière que ce potage est détestable !

— Cette volaille n'est pas cuite, disait Chambel.

— François, reprenait Isaure, vous direz à la cuisinière que la volaille n'était pas cuite.

Et ainsi de suite à chaque plat.

D'abord Chambel n'y fit pas attention ; mais à la troisième ou à la quatrième il regarda sa femme d'un air qui voulait dire :

— Ah çà, vous moquez-vous de moi?

Mais madame Chambel reçut ce regard foudroyant par un sourire plein d'aménité et repartit :

— C'est un peu ma faute si tu dînes mal, cher ami ; je t'ai fait attendre si longtemps !

Chambel bondit en lui-même et se jura bien d'avoir après dîner une explication à tout prix. On eût dit qu'Isaure avait deviné la pensée de son mari ; car elle dit aussitôt, de ce même ton si insolemment calme en présence de l'agitation furibonde de Chambel :

— François, vous direz à Mathilde (c'était la femme de chambre) de préparer tout ce qu'il me faut pour m'habiller ; je sortirai immédiatement après dîner.

— Où comptez-vous donc aller? lui dit Chambel d'un ton rogue.

— J'irai faire une visite à madame Ansier.

—Madame Ansier ne dîne pas chez elle, elle dîne chez madame de Morency.

— Vous en êtes sûr?

— Très-sûr.

— Qui vous l'a dit?

Chambel se mordit les lèvres et repartit :

— M. de Morency.

— Ah! M. de Morency s'occupe de cela, et vous en prévient.

— Eh! mon Dieu! il l'a dit devant moi aujourd'hui au journal, en causant.

—N'importe; je m'habillerai de bonne heure, j'irai chez madame de Morency plus tôt qu'à l'ordinaire.

— Vous comptez donc y aller?

— Est-ce qu'elle ne reçoit pas ce soir?

— Pourquoi ne recevrait-elle pas?

— Pourquoi n'irais-je pas?

— C'est que je ne peux pas y aller.

— Je ne veux pas vous empêcher de faire vos affaires; j'irai seule.

— Je n'ai pas d'affaires. Je voudrais rester ici, et je vous serais obligé de me tenir compagnie.

— Un éclair de colère brilla dans les yeux d'Isaure, mais elle répondit aussitôt :

— Je resterai.

Le dîner s'acheva dans un profond silence. Madame Chambel s'assombrissait, et son mari voyait avec une sorte de joie que l'orage ne manquerait pas d'éclater. A tout risque, il voulait savoir à quoi s'en tenir, et si dans ce moment il avait un peu aiguillonné le dépit qu'éprouvait Isaure, certes, il l'aurait arrachée à sa froideur calculée ; mais il ne sut pas profiter de la circonstance, et lorsqu'ils quittèrent la table, elle avait repris son insultante sérénité. Ils passèrent ensemble dans le salon ; Isaure se mit à écrire d'un air admirable de sang-froid ; le pauvre Chambel, qui voulait en venir à une querelle, lui dit sottement :

— Qu'écrivez-vous là ?

— J'écris à madame de Morency pour nous excuser de ce que nous n'irons pas ce soir. Je prends pour prétexte que vous êtes fort malade.

Il est très-inutile d'écrire pour si peu, et surtout d'écrire une chose qui n'est pas vraie.

— Je dirai, si vous voulez, que c'est parce que cela vous ennuie.

— Eh ! mon Dieu ! n'écrivez rien ; ce sera mieux de toute façon.

Isaure prit sa lettre et la jeta au feu, se plaça à côté de la cheminée, et se mit à ramas-

ser un à un tous les petits morceaux de braise répandus dans le foyer, et cela avec une patience et une attention infinies. Chambel avait recommencé sa promenade dans le salon. A son tour il voulut faire de l'indifférence, et il se mit à dire :

— Avez-vous lu le journal?

— J'ai lu le journal.

— L'avez-vous trouvé amusant?

— Je l'ai trouvé amusant.

Ces deux répliques suffirent pour arrêter la verve de Chambel, qui dit avec humeur :

— C'est comme cela que vous voulez bien me tenir compagnie ?

— Comment faut-il faire ?

— Mais quand je vous parle, il faut me répondre.

— Mais je vous réponds.

Chambel prit un air digne et supérieur, et se posa dans le style des grands comédiens intimes :

— Quand cette comédie finira-t-elle?

— Quand vous voudrez.

— Eh bien ! alors expliquez-vous.

— Moi ?

— Vous.

— Sur quoi ?

— Ah ! c'est toujours la même chose !

— A ce qu'il paraît.

— Je vous souhaite le bonsoir.

— Bonsoir.

Chambel s'enferma dans sa chambre, et, madame Chambel sonna tout aussitôt pour se faire habiller. Chambel était dans un état de fureur, d'incertitude, qui le rendaient à moitié fou. Isaure savait quelque chose ; mais que savait-elle, et quel était son projet ? Il chercha, il se consulta, il fit mille suppositions, mille projets, et finit par sortir de sa chambre dans la même incertitude et avec le seul espoir de trouver sa femme dans une disposition de douceur réelle ou de colère mal contenue qui la pousserait à parler. Quand il entra chez sa femme, la chambrière, qui remettait tout en ordre, lui remit un petit billet : « Comme vous travaillez sans doute, et que ma présence vous est inutile, je vais un moment chez madame de Morency ; je vous excuserai. »

Elle était partie, partie sans sa permission ! Tant d'audace révolta d'abord Chambel ; mais mille craintes remplacèrent bien vite cette indignation. Isaure était chez madame de Morency ; Isaure, violente, emportée, dont la passion n'avait pas redouté une publique sé-

paration, qu'allait-elle faire, dire?... Il voulut d'abord lui écrire de revenir; mais elle pouvait ne pas obéir. Il croyait voir déjà un esclandre, un scandale, une horrible explication en présence de M. de Morency, de dix personnes... Il perdit la tête, il s'habilla, et courut chez madame de Morency.

IV

Lorsque Chambel arriva, il était tremblant, et, à quelques pas de la porte du salon un bruit de voix animées étant arrivé jusqu'à lui, il crut que la scène scandaleuse qu'il redoutait était engagée, et il hésita un moment à entrer. Mais bientôt il reconnut que des rires éclatants étaient seuls la cause de ce tumulte ; et comme M. Chambel, tout plein qu'il était de lui-même, ne pouvait s'imaginer qu'on s'occupât d'autre chose que de lui, il s'imagina qu'on le livrait au ridicule, et sa frayeur se changea en colère. Il entra sans que sa présence fit le moin-

dre effet. Les habitués ordinaires de madame de Morency étaient réunis, et Chambel remarqua seulement Jules causant avec l'abbé Fortin, qui venait assidûment depuis quelques jours. M. Milon tenait la parole et achevait le récit d'une anecdote à ce qu'il paraît fort plaisante. Chambel n'en entendit que les derniers mots, qui lui eussent été fort indifférents, si M. Milon n'avait ajouté en forme de *cauda* à son récit l'apostrophe suivante :

— Je vous jure, mon cher ami, que vous avez manqué une des scènes les plus originales du monde en ne venant pas aujourd'hui au journal.

En de pareils moments, quel délicieux coup de poing on donnerait au butor qui vous interpelle ainsi sans vous crier gare ! Comme on le trouve bête, mal appris ! Est-ce qu'on parle jamais de lui, pourquoi parle-t-il de vous, l'imbécile ! Comme on le hait, surtout quand un regard railleur vient vous jeter en face le souvenir du gros mensonge que vous avez fait une heure avant. Chambel ne répondit point ; il alla s'asseoir d'un air de mauvaise humeur à côté de M. de Morency, qui le regarda de travers et qui souffla un peu plus bruyamment dans son immobilité. Ce signe d'intelligente

antiphatie s'étant calmé, M. de Morency se tint coi et la conversation continua :

— Eh bien ! s'écria M. Milon, ma chère madame Ansier, quand nous donnerez-vous votre nouveau roman, *l'Époux vertueux ?*

— C'est mon éditeur qui en retarde la publication, car le livre est achevé depuis plus d'un mois.

L'abbé Norton, qui s'était retiré dans un coin du salon pendant le récit de M. Milon, attendu qu'il n'eût pas été de sa dignité de rire de quoi que ce soit au monde, l'abbé Norton, dis-je, se leva et vint s'appuyer le dos à la cheminée.

— Il serait temps que ce livre parût, dit-il ; il serait temps qu'une œuvre chaste et pure vînt reposer le monde de toutes ces productions immorales qui pervertissent la société.

— Je ne sais si j'atteindrai le but que je me suis proposé, dit madame Ansier d'un air modeste ; mais si mon livre a quelque influence sur les esprits, il arrêtera peut-être quelques hommes faibles plutôt que coupables au moment où ils vont se laisser entraîner par des passions qui peuvent perdre à jamais l'honneur et le repos de leurs ménages.

Madame Ansier, comme on le voit, était de

l'école de l'abbé Norton, et filait la plus pure morale en phrases horriblement filandreuses.

— Eh ! madame, dit madame Chambel, ce sera une bien bonne action que vous aurez faite, si votre livre peut avoir le résultat que vous en attendez.

Madame Chambel envoyait ce souhait à l'adresse de son mari, sans se préoccuper assez de l'idée que le plus léger doute sur la puissance de l'œuvre d'un bas bleu est une insulte qu'il ne pardonne pas. Madame Ansier le lui apprit en lui répondant aigrement :

— Je ne vois pas pourquoi un livre dont les principes sont purs n'aurait pas de bons effets, lorsqu'on voit tant de mauvaises actions résulter de la lecture de mauvais livres !

Personne au monde ne pouvait mieux que madame Chambel s'appliquer cette phrase. Elle sentit l'épigramme ; mais, en femme d'esprit, elle ne parut pas la comprendre, et repartit d'un ton naturel :

— Si j'ai douté, madame, de la puissance de votre livre, tout plein qu'il peut être des plus purs principes, c'est que je ne crois pas au pouvoir que l'on attribue à ce que vous appelez de mauvais livres.

— Comment, s'écria l'abbé Norton, vous ne

pensez pas que ces tableaux du vice, sans cesse mis sous les yeux de la jeunesse, l'excitent à mal faire ?

Madame Chambel, dont on avait pour ainsi dire réveillé le remords permanent, fit comme tous les cœurs blessés, et se défendit en attaquant.

— La jeunesse, dit-elle, je le crois, du moins, monsieur, la jeunesse a des passions qui échappent à la plus sévère surveillance sans qu'on puisse dire qu'aucune lecture les ait éveillées, et l'on pourrait citer au besoin des jeunes filles qui, sans jamais avoir lu autre chose que des livres de piété, ont oublié tous leurs devoirs et dépassé de bien loin en effronterie les femmes qui ne craignent pas de s'amuser à ces lectures pernicieuses.

A ces paroles, l'abbé Fortin se leva et s'avança au milieu du salon, comme prêt à défendre celle à qui s'adressait cette accusation ; mais l'abbé Norton se hâta de répondre :

— Si cette jeune fille existait, ce serait un monstre ; mais je suis assuré qu'elle n'existe pas, madame, et vous pouvez en croire mon expérience ; c'est la perversité des tableaux exposés aux regards du monde qui amène la perversité de ses actions.

La manière dont M. Norton avait prononcé le commencement de sa phrase, avait suffisamment averti madame Chambel que son accusation était comprise ; et, comme tous les esprits prévenus, elle se dit aussitôt que puisqu'on défendait Marguerite, Marguerite était coupable. Les regards échangés entre madame de Morency et madame Ansier, l'air sérieux de M. Milon, le mouvement de l'abbé Fortin furent autant d'indices accusateurs. Tout le monde savait donc cette intrigue, puisqu'à la première parole chacun semblait épouvanté. Madame Chambel, malgré la violence de la scène qu'elle avait faite à son mari, avait gardé un doute dans son âme ; ce doute, elle était venue l'éclaircir, et il semblait résolu dans le sens de sa jalousie. Elle pâlit soudainement ; un premier sentiment de douleur sembla l'anéantir, mais presque aussitôt elle se releva l'œil brillant de colère. M. Milon, qui savait beaucoup mieux le monde parce qu'il savait beaucoup mieux le cœur que l'abbé Norton, voulut donner à madame Chambel le temps de se maîtriser, et, avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire, il dit rapidement à l'abbé Norton :

— Je vous demande pardon, mon cher abbé,

mais ce thème que vous avez mis en avant me semble complétement manquer de justesse.

L'abbé regarda l'homme assez hardi pour lui dire en face qu'il pouvait se tromper, et il répondit aigrement à M. Milon :

— Jusqu'à un certain point, monsieur, madame Chambel a raison : il y a des hommes que la littérature moderne n'a pas eu besoin de pervertir.

— Sans doute, repartit M. Milon d'un ton railleur, il y a les hommes et les femmes d'un certain âge qui étaient déjà pervertis avant que la littérature moderne existât ; par conséquent, si elle n'a pas fait le mal passé, pourquoi ferait-elle le mal présent ?

Madame de Morency et madame Ansier se regardèrent d'un air stupéfait, comme ces braves gens qui, assistant à un procès du fond de l'auditoire, se voient tout à coup appelés en témoignage. Chambel garda l'air idiot qu'il avait pris dès son entrée, et M. de Morency parut souffler plus douloureusement en signe qu'il avait compris. L'abbé Norton aussi avait compris ; il avait deviné que M. Milon, en avertissant ceux qui l'écoutaient de ce qu'ils avaient à se reprocher, faisait pour ainsi dire un appel à la loyauté de leurs fautes pour les engager à

défendre la pauvre fille qu'on accusait si injustement. La réponse était difficile ; approuver ce que venait de dire M. Milon, c'était faire à madame de Morency une injure pour le pardon de laquelle l'abbé Norton n'avait pas les anciens droits de M. Milon. Il laissa donc de côté cet argument, et rétablit la question au point où il l'avait toujours posée pour pouvoir y triompher.

— Quoi ! reprit-il avec vivacité, vous ne pensez pas qu'en montrant sans cesse le monde perverti, le vice triomphant, la vertu méconnue et persécutée, on inspire à tous les esprits incertains le doute du bien, et qu'à moins d'une grande puissance de vertu, chacun doit finir par se dire : « Puisque le monde est aussi mauvais que cela, ce n'est pas la peine de devenir meilleur que le monde. » Je vous répète que montrer incessamment le triomphe du vice c'est inspirer le mépris de la vertu.

A cette déclamation, prononcée d'un ton de conviction profonde, M. Milon repartit du ton le plus comiquement étonné :

— Mais alors, mon cher abbé, pourquoi est-ce que nous faisons un journal ?

— Comment ! pourquoi nous faisons un journal ? répliqua M. Norton qui ne comprit pas du

tout la portée de cette malencontreuse question ; nous faisons un journal pour faire triompher le principe légitime et éternellement vrai sans lequel la société ne saurait marcher que dans les ténèbres.

— Mais par quels moyens, dit M. Milon, voulons-nous faire triompher ce principe auquel je crois? Est-ce seulement en l'exaltant sans cesse? vous savez bien que non. Le plus souvent c'est en montrant le mal qui ronge la constitution sociale.

— C'est bien différent, fit l'abbé Norton, et dans de pareilles questions...

— C'est absolument la même chose, dit M. Milon. Lorsque nous disons que la religion est persécutée et l'athéisme en honneur ; lorsque nous disons que les hommes qui ont le pouvoir sont des lâches, des concussionnaires ou des ambitieux, tandis que les hommes probes, vertueux et amis de leur pays sont repoussés ; lorsque nous disons que toutes les faveurs s'accordent à la vénalité et rien à l'indépendance ; lorsque nous disons que les magistrats ne parviennent que parce qu'ils sont corruptibles ; lorsque nous disons que l'hypocrisie politique est la première recommandation pour arriver ; lorsque nous disons que l'éducation

est confiée à des maîtres corrupteurs, nous démoralisons nécessairement la société, car nous lui montrons le vice triomphant et la vertu méprisée, et nous jetons dans les esprits incertains ce doute qui tire de ces exemples la conséquence que vous venez d'en tirer tout à l'heure : Si on arrive par de tels moyens, pourquoi me charger d'une vertu inutile?

— Mais, à ce compte, s'écria l'abbé Norton, poussé hors de lui-même par cette argumentation *ad hominem*, à ce compte, il faudrait donc laisser le vice suivre sa marche triomphale sans essayer de l'arrêter? ce serait un crime!

— Sans doute, fit M. Milon, ce serait un crime; mais pour le combattre, il faut montrer qu'il existe, et alors vous ne pouvez sortir de ce dilemme : Si peindre le mal c'est le propager, c'est un crime, et il faut se taire; si se taire c'est lui laisser la liberté de suivre sa course triomphale, c'est un crime, et il faut parler.

— Et que prétendez-vous conclure de tout cela, monsieur? dit madame Ansier d'un ton aigre-doux.

— J'en conclus, dit M. Milon d'un ton gai et comme un homme qui est pressé de se débarrasser d'une discussion lourde et ennuyeuse;

j'en conclus que le monde est à peu près aussi bon et aussi mauvais qu'il l'a toujours été ; que le bien et le mal y sont à peu près à la même dose qu'autrefois, mais sous des formes peut-être différentes...

A ce moment, M. Milon s'approcha de madame Chambel qui regardait Marguerite avec une fixité de regard qui semblait fasciner la jeune fille tremblante et éperdue, et lui dit en souriant :

— J'en conclus que l'on voit souvent la cause du mal où elle n'est pas, et qu'on accuse les innocents, qu'ils fassent des livres ou qu'ils ne fassent rien.

Isaure ne put se tromper à l'intention de M. Milon, et elle en éprouva une nouvelle colère. Elle avait donc donné sa jalousie en spectacle d'une manière si manifeste, que tout le monde l'avait pu voir ; elle s'était donc montrée ridicule. C'était un nouveau tort que madame Chambel ne pouvait pas pardonner à Marguerite ; mais, comme M. Milon l'avait prévu, elle avait eu le temps de se remettre, et elle lui répondit en souriant :

— Certainement, on accuse souvent les innocents et...

— Et ces accusations, même lorsqu'elles sont

démontrées fausses, n'en sont pas moins une mauvaise action, dit l'abbé Fortin en interrompant madame Chambel, dont le sourire était encore menaçant; car si elles demeurent sans effet vis-à-vis du monde, elles n'en altèrent pas moins la pureté de l'innocence à qui elles apprennent que le mal existe; car l'innocence est une fleur modeste et faible qui se flétrit au moindre souffle impur.

La comparaison réussit mal à l'abbé Fortin.

— Ah! monsieur l'abbé, s'écria madame Chambel d'un air ravi, que vous avez raison et que je partage bien votre respect pour les belles fleurs modestes et faibles! Aussi ai-je toujours considéré comme une profanation ce jeu de niais qui consiste à demander des oracles d'amour à une pauvre Marguerite.

Cette conclusion fut d'un effet étourdissant.

Cette femme est enragée, pensa M. Milon. Chambel ouvrit de grands yeux; il venait seulement de comprendre l'erreur de sa femme; M. de Morency souffla comme un homme en travail de combiner ensemble ce qu'il croit avec résignation et ce qu'il entend avec surprise; l'abbé Norton baissa les yeux devant le regard indigné de l'abbé Fortin, et mesdames Ansier et de Morency restèrent impassibles

comme de bonnes et honnêtes femmes qui font semblant de ne pas comprendre une accusation dont elles ne veulent pas faire rougir celle qui en est l'objet.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Isaure laissa planer pour ainsi dire son regard triomphant sur tout ce monde, pour l'arrêter ensuite d'une façon foudroyante sur la jeune fille qui tenait ses yeux fixés sur elle dans une sorte d'étonnement stupide. Marguerite baissa les yeux devant le regard éclatant de madame Chambel; à son tour elle pâlit, et madame de Morency elle-même fut si épouvantée de son trouble, qu'elle lui demanda un service qui lui permît de quitter le salon. Marguerite sortit en chancelant. L'abbé Fortin voulut la suivre; mais il en fut empêché par M. Norton, qui l'arrêta en lui disant tout bas qu'avoir l'air de comprendre le trouble de Marguerite serait donner une sanction à l'accusation. Enfin il lui promit de satisfaire à la demande qu'il lui avait faite d'éloigner Marguerite de cette maison.

Tout cela s'était passé dans le commencement de la soirée, et il fallut l'arrivée d'un assez grand nombre de personnes pour rompre la gêne qu'avait jetée parmi ceux qui y

étaient intéressés, cette scène dont personne ne voulait paraître avoir soupçonné l'existence. Pierre s'approcha de sa femme et lui demanda bien bas s'il lui convenait de rentrer; à quoi elle répondit tout haut que jamais elle n'avait éprouvé tant de plaisir dans le monde charmant où il l'avait amenée; et pour parfaire sa vengeance, elle trouva moyen d'attirer à ses côtés Jules, le candide neveu de madame de Morency, et de l'y retenir deux heures entières. Le pauvre garçon était pris d'un bonheur si étonné que madame Chambel ne pouvait s'empêcher d'en rire, tandis que madame de Morency tournait autour d'Isaure avec une véritable crainte. Madame Chambel lui faisait peur; et quoique à sa place elle eût assurément trouvé que la peine du talion était la meilleure punition à infliger à une infidèle, elle n'osait pas espérer que madame Chambel lui donnât cette garantie de tranquillité.

Il y avait dans le visage d'Isaure un dédain admirable pour le pauvre jeune homme avec lequel elle jouait, et il fallait toute la sotte vanité de Chambel pour en être irrité. Un plus adroit, en abandonnant sa femme à un manége inutile, l'en eût bientôt fatiguée. Mais il en montra de l'humeur, et elle y persévéra. Tout

cela était très-bien joué par tout le monde : madame de Morency avait fort bien réussi à diriger les soupçons jaloux de madame Chambel sur une autre que sur elle-même ; madame Chambel réussissait à merveille à rendre son mari furieux ; mais qu'avaient à faire dans tout cela Marguerite et Jules ; Marguerite, indignement compromise par madame de Morency ; Jules, dont madame Chambel égarait la passion jusque-là muette ? Ils étaient tout simplement les victimes d'une mauvaise conduite et d'une mauvaise passion ; et s'il leur arrivait de comprendre le rôle qu'on leur faisait jouer, et de vouloir rendre aux autres le mal qu'on leur avait fait, l'abbé Norton était là pour dire que la littérature moderne les avait démoralisés. Mais les commentaires ne doivent pas précéder les faits, et je reviens à mon récit.

La jalousie est une fièvre qui a ses intermittences, ses paroxysmes et ses heures de lassitude ; nul malade ne supporterait très-longtemps la violence des frissons qui le saisissent, le glacent et l'agitent d'un tremblement universel ; nul cœur n'est assez fort pour soutenir la tension de la colère qui avait animé Isaure depuis quelques heures, et lorsqu'elle rentra

chez elle, elle était brisée. A cette lassitude qui de l'âme avait gagné le corps, s'était joint le doute. Le doute, cet amer censeur, pareil au goujat qui suivait le char triomphal des Romains pour prévenir ou dissiper l'ivresse du triomphateur, le doute qui glissait sa voix aigre dans les triomphes d'Isaure. « Tu as insulté une jeune fille, tu as bravé ton mari, lui disait cette voix ; avais-tu assez de certitude de leur faute pour les punir si cruellement? Et alors même que tu aurais eu cette certitude, était-ce à toi à te montrer si implacable? » Cela n'était pas nettement formulé à sa conscience, comme je vous le dis ; mais parmi les tumultes de sa passion satisfaite, elle entendait quelque chose de discordant comme le *cave ne cadas* que hurlait le goujat romain quand l'*imperator* se pavanait trop fièrement devant les acclamations de la multitude. Aussi, lorsqu'il lui fallut penser qu'elle allait se trouver seule avec son mari, elle se sentit inquiète et presque faible. Chambel comprit cet état et voulut en profiter ; mais il le voulut à la manière des cœurs sans courage : parce qu'il vit sa femme affaiblie il voulut recommencer la lutte ; il voulut avoir son triomphe. D'ailleurs il croyait avoir à ce moment un immense avantage : Isaure était ja-

louse de Marguerite ; Isaure se trompait ; elle s'abandonnait sans réflexion à une passion aveugle, il avait donc le droit de l'en punir ; il avait celui de protester hautement contre l'accusation dont il était l'objet. Je ne dirai pas que c'est à l'école de l'abbé Norton que Chambel avait appris cette escobarderie ; elle est assez naturelle à tous ceux qui sont accusés d'une autre faute que celle qu'ils ont commise.

Ainsi, quand Isaure et son mari furent rentrés chez eux, celui-ci attendit patiemment le moment où ils se trouveraient seuls pour commencer l'explication. Isaure prolongea autant qu'elle le put les petits soins qu'elle avait à réclamer de sa femme de chambre ; mais Chambel n'en demeurait pas moins dans un coin de sa cheminée, cloué dans un fauteuil, patient parce qu'il était fort. Plusieurs fois, pendant cette attente, Isaure voulut retrouver l'énergie qui l'avait soutenue quelques heures avant ; mais presque aussitôt elle retombait sur elle-même sans avoir pour ainsi dire la puissance de s'irriter. Enfin, lorsqu'ils furent seuls elle dit à son mari :

— Je vois quel est votre projet, monsieur ; eh bien ! si vous voulez être généreux, nous

remettrons cette explication à demain. Je souffre beaucoup, et il y aurait pitié à me laisser un peu de repos.

— Vraiment, dit Chambel d'un ton qui sentait le seigneur et maître, vraiment il vous aura plu de m'injurier par vos paroles, de m'insulter par votre silence, de me braver par votre sortie, de m'humilier par vos emportements publics, et enfin de me tourner en ridicule, et, après tout cela, il vous suffira de dire : « Je souffre, je suis malade, laissez-moi tranquille, » et je devrai me taire ! Non, madame, non, il n'en sera pas ainsi.

— Comme il vous plaira, monsieur, dit Isaure d'un air de soumission dédaigneuse ; je vous aurais entendu demain comme aujourd'hui, mais il vous convient que cela soit tout de suite, parlez, monsieur.

Chambel fit un tour dans sa chambre, comme pour assurer l'improvisation à laquelle il allait se livrer, et puis, se plaçant en face de sa femme, il lui dit :

— Écoutez-moi bien, Isaure, et que mes paroles vous servent pour toujours de règle de conduite. Vous êtes bonne, vous êtes dévouée, et je sais qu'il n'est aucun sacrifice que vous ne puissiez accomplir pour ceux que vous aimez.

— Vous savez cela ? dit Isaure amèrement.

— Oui, je le sais, madame, reprit Chambel d'un ton de conviction déclamatoire ; mais je sais aussi que lorsqu'une pensée, quelle qu'elle soit, s'empare de votre esprit, vous l'acceptez sans discussion, vous la tenez pour certaine, et vous agissez en vertu de cette idée, sans respect ni pour les autres ni pour vous-même.

Le regard douloureux que madame Chambel attacha sur son mari était plein de larmes, et elle lui répondit d'une voix sourde et brisée :

— Vous savez cela, n'est-ce pas, monsieur ? vous en avez eu la première et la plus éclatante preuve !

Chambel laissa échapper un mouvement d'impatience ; mais Isaure reprit d'un ton triste et digne :

— Continuez, monsieur, vous avez remué dans mon cœur un souvenir fatal ; ce n'était pas votre intention, je le crois, et je ne vous en veux pas... Continuez.

Chambel garda un moment de silence. Il venait de définir maladroitement ce caractère auquel il devait l'amour et le dévouement d'Isaure, et il ne semblait pas juste qu'il condamnât sans pitié ce dont il avait profité. Il se promenait donc avec impatience, tandis

qu'Isaure, silencieusement repliée sur elle-même, faisait peut-être un retour vers son passé, et sentait, malgré tous ses efforts, des larmes de regret couler de ses yeux. Un remords se glissa aussi dans le cœur de Pierre, il fut honteux d'avoir trompé celle qui s'était perdue pour lui, et, dans un premier mouvement qui eût été excellent s'il avait pu aller jusqu'à la vérité tout entière, qui eût tout réparé s'il avait pu aller jusqu'à un aveu; il tendit la main à Isaure, et lui dit d'un ton quasi sincère :

— Je vous le jure sur l'honneur, Isaure, vous vous êtes trompée.

Isaure se leva tout à coup pour prendre la main de Pierre; mais, avant qu'elle l'eût saisie, son regard se fixa sur le sien; elle s'arrêta et retomba doucement sur son fauteuil en lui disant d'une voix triste, mais calme :

— Je ne vous crois pas.

Toute la fureur de Chambel se ralluma à ce mot.

— Ainsi donc, s'écria-t-il, quand je vous donne ma parole d'honneur, quand je vous jure que vous vous trompez, vous ne trouvez dans votre cœur qu'un démenti pour ce que je vous dis.

— Vous vous trompez, Pierre, lui dit doucement Isaure ; je ne vous ai point donné de démenti, je vous ai dit que je ne vous croyais pas; c'est peut-être une faute, mais c'est la vérité. Il y a quelque chose en moi qui me dit que vous me trompez ; ce n'est pas d'aujourd'hui que j'éprouve ce soupçon qui me dévore.

— Et sur un vague soupçon, s'écria vivement Chambel, vous avez accusé une pauvre enfant innocente et pure, et qui n'a dû rien comprendre à la grossièreté de vos invectives !

A ce mot, madame Chambel se redressa aussi forte, aussi animée qu'elle l'avait jamais été.

— La grossièreté de mes invectives ! reprit-elle. A qui croyez-vous donc parler, monsieur ?

— A celle qui m'a traité de lâche et de misérable, repartit Chambel, que l'air menaçant de sa femme avait exaspéré à son tour.

Isaure, nous l'avons dit, avait repris toute sa force ; en effet, elle se contint, et répondit avec une froideur railleuse :

— J'ai eu tort, monsieur, j'ai eu tort, et je vous en demande sincèrement pardon. Je demanderais pardon aussi à l'innocente et pure jeune fille que j'ai insultée par la grossièreté

de mes invectives ; mais elle est si innocente et si pure qu'elle n'a pas dû les comprendre, et ce serait encore l'insulter que de lui offrir cette réparation.

— Oui, madame, dit Chambel, assez pure et assez innocente pour que vous ne puissiez la comprendre.

— Assez, monsieur, assez ! s'écria madame Chambel ; il y aurait au moins de la politesse à prendre une autre que moi pour confidente de vos admirations amoureuses.

— Mais vous osez donc croire encore à cette indigne supposition ?

— J'y crois, dit sèchement madame Chambel.

— Mais c'est de la fureur ou de la folie ! dit Chambel avec emportement.

— Fureur ou folie, repartit Isaure, j'y crois ; je crois à votre trahison : j'en ai la preuve.

— Vous en avez la preuve ? reprit Pierre en mesurant sa femme d'un œil de mépris.

La passion avait emporté madame Chambel jusqu'à dire un mensonge, et son orgueil, aussi bien que la conviction profonde qu'elle avait de la perfidie de son mari, le lui fit soutenir.

— Oui, répéta-t-elle, j'en ai la preuve.

— Eh bien ! dit Chambel, je vous la demande.

L'air de triomphe de Pierre irrita Isaure ; elle crut y voir le défi de l'homme qui a si bien pris ses précautions, qu'il est sûr de ne pouvoir être convaincu, et elle lui répondit :

— Eh bien, monsieur, je vous la donnerai.

— Vous me la donnerez, entendez-vous bien, madame ! repartit Chambel ; vous me la donnerez, ou vous vous tiendrez pour dit que je ne veux plus de ces emportements ridicules, de ces jalousies imaginaires ou imaginées dont vous vous armez pour troubler mon repos, et, ce qui est encore plus odieux, pour insulter une femme que vous devriez respecter.

Chambel quitta la chambre de sa femme ; il triomphait, il l'avait mise dans l'alternative de reconnaître ses torts ou de produire la preuve d'une chose qui n'existait pas ; et, à son compte, il venait de remporter une immense victoire, non-seulement pour le présent, mais encore pour l'avenir. Le pauvre garçon ne savait pas quel feu il venait d'attiser.

V

De tous les éléments dont se compose la jalousie, certes l'un des plus actifs et des plus irritants est la colère qu'on éprouve à être pris pour dupe. Le désespoir de l'amour trompé se traduit par les larmes et les résolutions dont on se fait la victime ; mais l'idée d'être joué s'attaque aux trompeurs, et c'est elle qui inspire les projets de vengeance. Ces projets mêmes sont en raison de l'impudence qu'on suppose à la tromperie. Ainsi Chambel, conduisant secrètement une intrigue soigneusement cachée, paraissait bien coupable aux yeux d'I-

saure; mais il y avait encore du pardon au milieu de la colère qu'elle éprouvait ; il n'en était plus ainsi à l'heure où, sûr de son impunité, il l'avait bravée au point de la défier de lui donner la preuve de cette intrigue.

Elle était un peu dans la position du juge à qui un adroit escroc répondait insolemment : « Il ne s'agit pas de savoir si j'ai volé, mais de me prouver que j'ai volé, et je vous défie de le faire. » Il ne faut pas oublier que, dans l'esprit d'Isaure, Chambel était coupable ; et, pour ne pas laisser croire à nos lecteurs qu'une femme comme elle se fût laissé persuader par la seule apparence de l'absence commune de Marguerite et de Pierre à la même heure, nous devons dire qu'Isaure avait raison lorsqu'elle lui avait dit que ce n'était pas de ce jour qu'elle ressentait le cruel soupçon dont elle était dévorée.

En effet, il y a dans la conduite d'un homme dont un nouvel amour occupe le cœur, quelque chose qui en avertit à chaque instant celle qu'il trahit. Dans la manière dont il lui parle, dans la manière dont il l'écoute, elle comprend aisément que sa pensée est ailleurs. Alors même qu'il ne se plaint pas, à l'indifférence qu'il a de tout ce qui se passe chez lui, elle

sent que son bonheur n'est plus dans sa maison, elle sent qu'elle n'est plus la femme qui fait son orgueil, lorsqu'au moment de sortir ensemble il n'examine plus avec détail si sa parure lui donne toute la beauté qu'elle peut avoir. Quelques hommes savent que les femmes épient ce manque de soins pour y découvrir les premières traces de l'abandon, et ceux qui se croient bien habiles n'ont jamais été si empressés pour leurs femmes qu'à partir du jour où ils commencent à les tromper. Ce sont alors des présents continuels, des bouquets, des bijoux, des surprises charmantes qui arrivent chaque jour ; mais il y a aussi beaucoup de femmes qui devinent aisément ce petit manége, et qui s'irritent d'être traitées comme des enfants dont on amuse la frivolité pour les empêcher de crier.

C'est ce qu'avait voulu faire Chambel, et c'est ce qui avait surtout éveillé l'attention d'Isaure. Lorsque son mari rattachait lui-même une épingle qu'une femme de chambre avait mise de travers, il s'occupait bien plus d'elle que lorsqu'il lui avait apporté le matin une parure qu'il ne regardait pas le soir. Indépendamment de tout cela, il y avait dans la façon d'être de Chambel une assurance de lui-même, une sa-

tisfaction de tout ce qu'il disait et de tout ce qu'il faisait qui montrait clairement à sa femme, habituée à le voir inquiet de son opinion sur tout ce qu'il produisait, qu'il cherchait et trouvait ailleurs l'approbation qui le rendait si fier. Ce n'était pas non plus la première fois qu'elle avait épié et constaté la concordance des sorties de Marguerite et de son mari, et elle n'était pas femme à ne pas avoir deviné ce qui avait été si aisément découvert par l'abbé Fortin, c'est-à-dire la passion de Marguerite pour Chambel. Dans tout ce que nous venons de dire, il y en avait plus qu'il n'en fallait pour persuader une femme naturellement jalouse, et une fois que ce sentiment avait éclaté, il était tout simple qu'il persévérât, et que, se croyant juste et raisonnable, il voulût avoir raison.

Comme nous l'avons dit, la scène de la veille, si claire et si manifeste pour tout le monde, pouvait cependant être niée par tout le monde. Quelques généralités que chacun était le maître de ne point s'appliquer, et un calembour qui n'avait pas voulu en être un, en avaient fait tous les frais. On pouvait donc se retrouver et se revoir sans le moindre embarras, et c'est ce que madame Chambel eut la prétention

de vouloir faire comprendre le lendemain à son mari.

— Vous avez parfaitement bien défini mon caractère, lui disait-elle ; c'est vrai, je ne saurais résister à l'entraînement d'un premier mouvement, bon ou mauvais ; et je cherche vainement, aujourd'hui que je suis plus calme, à me rendre raison de la folie qui m'a emportée hier. Comme le disait l'abbé Norton, cette jeune fille serait un monstre, ce serait la dépravation la plus inimaginable, si elle était capable du crime dont je l'ai accusée en mon cœur.

Isaure avait bien regardé son mari pendant qu'elle parlait ainsi de Marguerite ; mais il était resté impassible, et Isaure, toujours convaincue de la réalité de son crime, s'était dit en elle-même : « Il est encore plus faux que je ne le pensais, car il peut entendre sans pâlir traiter avec mépris la femme qu'il aime ! »

Chambel, sans accepter comme sincère le repentir de sa femme, en avait pris occasion de lui faire les remontrances les plus sages et les plus paternelles, et elle les accepta avec une soumission qui eût alarmé un homme moins sûr de lui-même et plus expert en pareille matière. Il était une heure lorsque Cham-

bel sortit de chez lui, sans se douter que la veille madame Chambel avait demandé à madame de Morency la permission de venir travailler et causer avec elle pendant la matinée. Celle-ci n'avait pas osé refuser Isaure, et elle avait fait ses dispositions pour la recevoir, lorsque Pierre entra dans son salon où elle était avec M. Jules, son beau neveu. Madame de Morency parut très-contrariée de l'arrivée de Chambel, et, lorsqu'il eut été s'asseoir à côté d'elle, elle lui dit à voix basse :

— Pourquoi êtes-vous venu ce matin ?

— Pour connaître vos dispositions pour ce soir.

— Je ne sortirai pas aujourd'hui ; je ne sortirai pas de huit jours ; il nous faut être plus prudents que jamais.

— Il me semble, dit Chambel, que les soupçons qu'on a montrés hier sont notre meilleure garantie.

— Sans doute, si Marguerite était encore ici ; mais l'abbé Norton est venu la chercher ce matin, et vous comprenez qu'il nous faudra prendre à l'avenir d'autres mesures ; car désormais ses absences ne pourront plus couvrir les miennes.

— Ses absences ? répéta Chambel d'un air

étonné; elle sortait donc souvent aux mêmes heures que vous, et vous le saviez?

Madame de Morency parut fort embarrassée de ces questions, et répondit en baissant tout à fait la tête sur son métier à broder :

— J'ai appris cela ce matin ; le hasard nous a servis. Mais partez, je vous en supplie ; votre femme peut arriver d'un instant à l'autre.

Elle lui expliqua la proposition qu'Isaure lui avait faite la veille, et finit en lui disant :

— Qui sait ce qu'elle pourrait penser, si elle vous surprenait ici !

— Probablement elle penserait que j'y suis venu pour voir Marguerite, répondit Chambel.

— Après ce qui s'est passé hier, jamais elle ne vous croira capable d'une pareille gaucherie, et c'en serait assez peut-être pour l'avertir qu'elle s'est trompée.

Chambel fut assez surpris de voir juger si lestement la manière dont il envisageait le résultat probable de sa visite, et il reprit d'un ton assez alarmé :

— Mais que comptez-vous donc faire? Que lui direz-vous?

— Cela dépendra de ce qu'elle fera elle-même et de ce qu'elle me demandera ; mais partez, partez vite ; je trouverai le moyen de

vous avertir de ce qui se sera passé. Je tâcherai de la retenir à dîner, et, pendant la soirée, nous trouverons bien un moment pour causer.

Chambel obéit avec regret, et madame de Morency se trouva fort heureuse d'être débarrassée de ce maladroit auxiliaire dans la scène qui allait se jouer. Quelques moments après madame Chambel arriva, et, dès son entrée, madame de Morency jugea que la contre-mine qu'elle avait préparée aurait tout l'effet qu'elle pourrait en attendre. Madame Chambel était entrée le sourire sur les lèvres, ce qui ne prouvait rien ; mais elle avait répondu au salut tremblant de Jules par un de ses regards bienveillants qui semblaient dire : « Je me souviens avec plaisir de notre charmante conversation d'hier. » Madame de Morency tâta le terrain dès les premiers mots, et, tout en demandant à Isaure des nouvelles de sa santé, elle lui dit doucereusement :

— J'ai craint hier que vous ne fussiez un peu souffrante.

— Moi ! point du tout, dit Isaure ; est-ce que j'avais l'air malade, M. Jules ?

— Au contraire, repartit Jules tout fier d'être interpellé sur un pareil sujet, et jamais je ne vous avais vue si...

Le mot manqua au pauvre garçon, ou plutôt il n'osa pas dire que jamais, à son gré, il n'avait vu madame Chambel si séduisante et si jolie. Madame de Morency, qui avait trouvé que le commencement de la phrase de Jules promettait quelque chose d'aimable, fut très contrariée de le voir s'arrêter en si bon chemin, et lui dit d'un air d'impatience encourageante :

— Si... si quoi ?

Jules rougit, balbutia, s'embarrassa ; et madame Chambel ajouta en riant :

— Si bien portante, sans doute.

Madame de Morency voulut réhabiliter la galanterie de son neveu et repartit :

— Ce n'est pas cela qu'il voulait dire, j'en suis sûre.

— C'est pourtant ce que M. Jules pouvait me dire de plus aimable, fit madame Chambel, car on est rarement jolie quand on est malade.

Cette façon d'extraire un compliment d'une parole qui n'avait pas même été dite par Jules, parut à madame de Morency un indice significatif des projets de madame Chambel. Ces projets allaient-ils jusqu'à une vengeance réelle, ou bien s'agissait-il seulement d'alarmer M. Chambel ? C'est ce que madame de Mo-

rency ne put juger ; mais il y allait de son intérêt de seconder ces projets, et elle le fit à sa manière.

Madame de Morency, belle, élégante et très-soignée de sa personne, ne comprenait rien aux passions que pouvait exciter la pâleur mélancolique et rêveuse d'une jeune femme, et le front chauve, mais intelligent d'un homme. La beauté et toutes ses beautés lui semblaient la première et la plus réelle des séductions, et elle agit en conséquence.

Les premières phrases que nous avons dites plus haut s'étaient rapidement échangées tandis que madame Chambel s'asseyait et s'établissait près du métier de madame de Morency.

— Jules, dit celle-ci, donnez donc un coussin à madame Chambel.

Isaure y posa ses pieds en remerciant Jules comme s'il avait eu cette attention de lui-même, et la vaillante madame de Morency se prit à dire :

— Ah ! quelle jolie couleur de brodequins ; vous êtes admirablement chaussée.

— Vous trouvez, dit madame Chambel en riant et en minaudant du pied sous le regard de Jules qui admirait ; puis elle ajouta en continuant à rire gaiement :

— Eh bien ! M. Jules ?

— Madame ? fit Jules d'un air surpris.

— Eh bien ! reprit madame Chambel avec une gracieuse gaieté, la phrase est toute faite ; voyons.

— Quelle phrase ? fit Jules qui n'eût pas été plus sérieux s'il eût été interrogé devant la Cour des Pairs.

— Ah ! fit madame Chambel toujours riant, je n'ai pas le droit de dire ces choses-là, mais je m'y attendais.

— Je ne vous comprends pas, madame, fit Jules d'un ton alarmé et triste.

— Ce n'est rien, dit Isaure, et vous avez échappé au piége avec adresse.

— A quel piége ? fit Jules, à qui l'on parlait une langue dont il ne savait pas le premier mot.

— Eh ! mon Dieu, dit Isaure, en reprenant sa gaieté, tout autre à votre place se serait immédiatement écrié : « On est toujours bien chaussé quand on a de si jolis pieds. »

— C'est vrai, fit Jules d'un air confus, j'aurais dû le dire.

Cette fois madame Chambel et madame de Moreney, malgré les projets qu'elles avaient dans le cœur, partirent d'un franc éclat de rire, tant

il y avait de comique désespoir chez Jules, d'avoir manqué cette occasion de faire un compliment. Et ce rire redoubla lorsque Jules s'écria d'un ton convaincu :

— Mais je le pensais !

— Eh bien ! lui dit madame Chambel d'un air railleur, et quand cet excès de gaieté fut un peu calmé, lorsque vous penserez ces choses-là d'une autre que de moi, dites-les-lui ; c'est très-banal, très-insignifiant, mais ça fait toujours plaisir à la femme à qui on le dit. Demandez plutôt à votre tante.

Cette interpellation surprit madame de Morency. Était-ce une épigramme, et par conséquent une impertinence, et madame Chambel lui donnait-elle avis qu'elle n'était nullement disposée à servir de point de mire aux admirations qu'on voulait exciter chez le candide Jules ? Cette crainte s'effaça complétement devant le regard soumis et furtif qu'Isaure adressa à madame de Morency et reporta malicieusement sur Jules ; ce regard signifiait : « Permettez-moi, je vous en prie, de jouer avec la naïveté de votre beau neveu. » Madame de Morency répondit par un sourire de condescendance et d'acquiescement, tout en se disant mentalement : « Oui, on veut avoir l'air de

jouer, jusqu'à ce que cela devienne sérieux. C'est assez adroit, mais comme cela me sert, je veux bien avoir l'air d'en paraître dupe. » madame de Morency se tint pour avertie, et laissa à madame Chambel toute la liberté possible d'être coquette vis-à-vis de son neveu. Madame de Morency trouvait bien quelque imprudence à madame Chambel à laisser voir ainsi ses projets ; mais la scène de la veille lui avait prouvé qu'Isaure était une femme qui ne savait point se contraindre, et qui marchait sans précaution au but qu'elle voulait atteindre. Elle craignit même qu'un moment de réflexion n'arrêtât Isaure dans sa marche, et pour lui laisser le champ libre, elle sortit du salon sous un prétexte assez léger. Si madame de Morency eût écouté à la porte, ce qu'elle n'osa pas faire, elle eût été encore plus assurée qu'elle avait deviné juste ; car à peine fut-elle partie, qu'Isaure, abandonnant tout à coup le sujet dont elle s'entretenait avec madame de Morency, dit à Jules avec un accent presque confidentiel :

— Eh bien ! M. Jules, avez-vous réfléchi à ce que nous avons dit hier soir ?

Madame Chambel était assise et gracieusement renversée dans un fauteuil bas, les pieds

étendus sur le coussin que Jules lui avait donné ; elle brodait avec attention, ce qui l'obligeait à parler sans regarder, et ce qui lui donnait en même temps le droit d'envoyer à Jules de ces regards à la dérobée qu'on laisse surprendre et dont on a l'air si confuse.

A la question de madame Chambel, Jules devint tout tremblant et répondit avec un effort douloureux :

— Oh ! oui, madame, j'y ai pensé.

— Et qu'avez-vous découvert ? dit madame Chambel en baissant beaucoup la tête, comme si elle redoutait la réponse qu'elle allait recevoir.

— Ne me le demandez pas, madame, dit Jules, je ne puis pas, je ne dois pas vous le dire, et vous ne voudriez pas l'entendre.

— Oh ! dit madame Chambel en souriant de son sourire le plus frais et le plus jeune, je suis assez vieille pour ne pas m'alarmer de la confidence d'un cœur malheureux.

— Bien malheureux ! répéta Jules avec une véritable expression de désespoir.

— C'est un peu votre faute, monsieur ; quand on souffre, il faut parler ; quelquefois on réussit à se faire plaindre.

— De la pitié ! dit Jules amèrement, de la pitié ! je n'en veux pas.

— Et que vous faut-il donc ?

— Ce qu'il me faut ! dit Jules avec vivacité. Oh ! madame, supposez que vous aimez, que vous aimez avec passion, avec respect, avec adoration, supposez que cet amour soit votre seule pensée, qu'il occupe toute votre existence, qu'il en soit à la fois le malheur et la force ; oh ! vous préféreriez le garder muet et intact dans votre cœur que de l'exposer à une pitié peut-être railleuse.

Madame Chambel semblait fort émue et se cachait le plus qu'elle pouvait aux regards ardents de Jules. Elle garda un moment le silence, et reprit alors d'une voix à laquelle elle sut donner cet admirable accent qui joue l'indifférence et qui trahit si bien l'émotion :

— Je suis femme, M. Jules, et je crois pouvoir vous dire qu'une passion réelle et sincère n'excite pas la raillerie, et que si vous en faisiez l'aveu à la personne que vous aimez...

— Lui faire cet aveu à elle, madame, à une femme dont la voix me trouble, dont le regard m'éblouit ! Je n'oserais pas...

— Il s'arrêta et reprit avec la résolution d'un poltron qui se décide à être brave :

— Et cependant, madame, si j'osais croire que son âme ne s'indignât pas de cet amour...

— Pourquoi voulez-vous que mademoiselle Marguerite s'indigne de ce que vous l'aimez? dit madame Chambel, qui interrompit Jules juste au moment où il lui convenait sans doute d'arrêter court le pauvre garçon qu'elle avait si vivement éperonné.

Jules resta atterré et garda le silence pendant que madame Chambel l'examinait avec attention ; il la regarda, elle baissa les yeux, et il repartit avec un mouvement de désespoir :

— Marguerite ! vous croyez donc que c'est elle que j'aime ?

— Elle est assez belle pour cela, et l'habitude de la voir tous les jours...

— Vous vous trompez, madame, dit Jules avec effort ; j'ai aimé celle que j'aime du premier moment que je l'ai vue ; et si la faveur de la voir souvent m'a été accordée, elle n'a fait que me montrer combien ma passion était insensée.

Malgré toute la niaiserie de Jules, il ne put s'empêcher de croire qu'un sentiment de jalousie dictait à madame Chambel les paroles suivantes :

— Eh bien, monsieur, mademoiselle Mar-

guerite vous guérira de cette passion insensée ; je crois qu'elle en sera heureuse...

— Marguerite ! madame, dit Jules, elle n'est plus ici.

— Elle n'est plus ici ! s'écria madame Chambel avec un accent d'étonnement et d'anxiété qui cette fois n'était pas joué.

— Non, madame, l'abbé Norton l'a fait avertir ce matin qu'elle se préparât à partir, et quelques heures après il est venu la chercher lui-même.

— Pour la conduire où vous saurez bien la retrouver ?

— J'ignore où il l'a conduite, madame, et je le saurais, que je n'aurais aucun souci d'aller troubler sa retraite. Je dois même penser qu'elle a quitté Paris ; car, en partant, elle m'a chargé d'une lettre pour quelqu'un à qui sans doute elle n'eût pas eu besoin d'écrire si elle fût demeurée à Paris, car il eût été sûrement la voir.

Le départ de Marguerite avait changé tout à fait les dispositions d'Isaure ; elle n'avait plus besoin de faire de Jules un espion à ses ordres, et probablement c'est là qu'eût fini le roman de la passion de Jules, s'il n'eût parlé de cette lettre. Une lettre remise à Jules ! Qu'est-ce que

cela signifiait ? A qui était adressée cette lettre ? A son mari peut-être... Cela n'était pas probable, mais à quelqu'un chargé de la remettre à son mari. Ce n'était pas douteux... Cette lettre, c'était la preuve que madame Chambel cherchait, et qui se présentait au premier pas. Il fallait l'obtenir de Jules ; mais comment ? par quel moyen ? Isaure, agitée, tremblante, cherchait une ruse, lorsqu'elle entendit une toux assez impertinente. C'était madame de Morency qui annonçait son approche de manière à ne surprendre personne. Madame Chambel y prit garde pour se servir de l'avertissement comme s'il était nécessaire, et elle passa un doigt sur ses lèvres en regardant Jules, comme pour lui dire : Silence sur ce qui vient de se passer entre nous ! Jules ne répondit pas ; mais il se demanda si, sans s'en douter, il n'avait pas été plus loin qu'il ne le croyait, s'il n'avait pas été mieux compris qu'il ne le pensait, puisqu'on lui recommandait le silence.

Sur cette pensée il prit un peu d'assurance, et il éprouva une joie dont Isaure se promit bien de tirer parti.

Madame de Morency crut devoir donner une excuse à la longueur de son absence, et elle dit en entrant :

— Je vous croyais dans le jardin avec M. de Morency, sans cela...

— Non, dit Isaure d'un ton câlin, nous causions, nous faisions de grandes théories sur l'amour.

— Des théories? dit madame de Morency d'un ton railleur.

— Oh! tout à fait, lui répondit Isaure avec un petit mouvement de tête impertinent qui fit sourire madame de Morency.

Elle regarda Jules d'un air de pitié, et dit presque à l'oreille de madame Chambel :

— J'en suis malheureusement sûre.

Puis elle reprit en s'asseyant devant son métier :

— Eh bien! Jules, que disaient ces théories?

— Rien, ma tante ; madame Chambel se moque de moi.

— Non, M. Jules, pas le moins du monde Vous me disiez, je crois, qu'un véritable amour ne craint pas de se dévouer sans réserve à la personne qui l'inspire.

Jules n'avait pas dit un mot de tout cela, et il allait répondre quelque gaucherie, lorsque madame Chambel reprit en se tournant vers madame de Morency :

— N'est-ce pas que c'est fort juste?

— Très-juste et très-vrai, dit madame de Morency, qui voulut se mettre de la partie. L'amour qui n'est pas assez fort pour faire oublier tout pour celle qu'on aime, n'est pas de l'amour.

— Vous l'entendez, M. Jules, dit madame Chambel, l'amour est exclusif, il n'admet pas le moindre partage dans les affections, et je connais des femmes assez exigeantes pour ne pas permettre à celui qui veut leur persuader qu'il les aime, d'avoir au monde un autre intérêt que le leur.

— D'autres intérêts de cœur, dit madame de Morency, qui réservait les droits de tante.

— C'est ainsi que je l'entends, dit Isaure en souriant en dessous à madame de Morency, et c'est dans ce sens que je dis que, pour prouver à une femme qu'on l'aime, il faut surtout lui prouver qu'elle seule occupe votre pensée, votre esprit, votre amour...

« Elle est jalouse de Marguerite, pensa Jules, » en considérant le regard que lui lança madame Chambel. Il cherchait un mot pour protester contre cette idée, lorsque madame Chambel qui, décidée à tout obtenir, ne reculait pas devant les agaceries les plus manifes-

tes, bien sûre d'arrêter cette comédie à l'heure qu'elle le voudrait, reprit en pesant ses paroles :

— Quant à moi, il me semble que je ne croirais pas à l'amour d'un homme qui ne serait pas prêt à faire pour moi tout ce que je lui demanderais.

— Tout ! dit madame de Morency qui s'alarma de l'étendue d'un mot qui embrassait assez de choses pour qu'elle y pût être comprise.

— Tout ce qui est raisonnable, ou plutôt, dit madame Chambel en riant, tout ce qui est déraisonnable. J'ai peut-être de fausses idées là-dessus, mais je trouve que la femme qui jetait son gant dans le cirque où étaient les lions, et qui disait à son amant d'aller l'y chercher, éprouvait plutôt son courage et sa vanité que son amour. Nul homme, en présence d'une cour aussi galante et aussi brave que celle de François Ier, n'eût reculé devant une telle proposition ; mais si elle lui eût demandé une chose sans danger, inutile et déraisonnable, peut-être eût-il louvoyé, reculé...

Madame Chambel se prit à rire et ajouta :

— Peut-être si elle lui avait dit d'aller savoir chez elle l'heure qu'il était, peut-être n'y

serait-il pas allé de si bonne grâce qu'il sauta dans le cirque au péril de sa vie.

— C'est probable, dit madame de Morency en riant de la supposition, tandis que madame Chambel disait des yeux : « Vous entendez, M. Jules. »

Le pauvre garçon s'approcha d'elle, et madame de Morency, qui vit combien il venait de prendre courage, aperçut adroitement M. de Morency dans le jardin, et s'écria :

— Ah ! j'avais oublié de dire à M. de Morency qu'on était venu ce matin...

Elle acheva sa phrase en quittant le salon, et Jules put dire à madame Chambel, du ton le plus humble et le plus exalté :

— N'aurez-vous rien à m'ordonner, madame ?

— Donnez-moi la lettre de mademoiselle Marguerite...

— La lettre de mademoiselle Marguerite? dit Jules d'un air étonné ; mais, madame...

— Ah ! fit Isaure, déjà !

Jules la tira de sa poche ; Isaure la prit, et en lut la suscription : « A M. l'abbé Fortin. » Ce nom était peut-être le seul qui pût détruire l'espoir qu'avait madame Chambel que cette adresse en pût cacher une autre ; elle allait

rendre la lettre à Jules, mais la pensée que cette lettre, si elle n'était pas destinée à Chambel, pourrait cependant l'éclairer, la lui fit retenir. Jules avait tendu la main pour la reprendre, madame Chambel lui présenta la lettre en souriant d'un air piqué :

— Votre confiance n'est pas longue.

— Ah ! madame, fit doucement Jules, vous vous moquez trop de moi !

— Non, monsieur, vous dis-je ; car je suis sûre que vous ne me laisseriez pas cette lettre.

— Tant qu'il vous plaira, madame, dit Jules.

— Eh bien ! je la garde, monsieur, fit madame Chambel en se levant. Mais...

. Elle passa de nouveau son doigt sur ses lèvres, et alla rejoindre madame de Morency.

Que diable peut-elle vouloir faire de cette lettre ? se dit Jules sans penser un moment qu'elle pût avoir envie de la lire. C'est un caprice ; je l'ai satisfait et elle a dû me comprendre. Et il se mit à rêver à son amour ; déjà madame Chambel ne pensait plus qu'à la lettre.

Selon ce qu'elle avait promis à Chambel, madame de Morency engagea madame Chambel à dîner. Elle accepta pour ne pas engager une discussion, et demanda la permission d'aller faire quelques changements à sa toilette.

— Ah ! lui dit madame de Morency en souriant, c'est trop !

Isaure ne répondit pas, elle avait hâte d'être seule ; elle rentra, s'enferma, et, sans hésitation, sans scrupule, elle brisa le cachet et lut la lettre suivante :

VI

MARGUERITE A L'ABBÉ FORTIN.

Mon vénérable ami,

Ce matin, M. Norton, mon noble bienfaiteur, est venu me dire que je quitterais aujourd'hui même la maison de madame de Morency. J'ai reçu cette nouvelle avec joie, et je lui ai demandé s'il me serait permis de recevoir vos dignes conseils dans la famille où j'allais entrer ; M. Norton m'a répondu que je demeurerais encore pendant quelques jours dans la maison des dames de..., et qu'il était assuré

que madame la supérieure ne mettrait aucun obstacle à ce désir bien naturel. Je me suis sentie bien heureuse et bien reconnaissante de cette permission ; car je ne puis dire pourquoi j'avais craint qu'on ne me la refusât. J'ai remercié bien vivement M. Norton de cette nouvelle marque de bonté ; mais j'ai sans doute mal exprimé ma reconnaissance, car il m'a dit avec cette bonté que vous lui connaissez sans doute :

« Vos expressions partent d'un sentiment louable, mais elles sont beaucoup trop exaltées pour une chose si simple. Je crains, mon enfant, que vous n'ayez pas imposé à vos idées et à vos espérances la modération et l'humilité que la religion commande et que votre position vous impose ; réfléchissez-y bien, il en est encore temps, armez-vous contre le serpent qui flatte les passions pour perdre les âmes, et n'oubliez pas que celui qui écoute avec complaisance sa parole empoisonnée est déjà sorti du chemin du devoir et de la chasteté. »

A cette pieuse et sage admonestation, je me suis sentie rougir comme si j'avais été coupable; et sans doute je le suis, puisque mon âme a été troublée et que j'ai éprouvé un vif repentir. L'abbé Norton m'a quittée, et dans un mou-

vement de désespoir et de honte je suis tombée à genoux en demandant à Dieu le pardon de ma faute.

Vous le dirai-je, mon père?... permettez-moi de vous parler ainsi, comme si j'étais à genoux devant vous, au saint tribunal de la pénitence; vous le dirai-je? cette prière, toujours si puissante, ne m'a pas consolée; je ne me suis pas sentie calme et confiante, malgré ce que vous me disiez il y a quelque jours: « Humiliez-vous et vous vous relèverez forte! » Je me suis humiliée, mon père, et je me suis relevée désespérée. Alors je me suis dit que vous viendriez à mon aide, et que lorsque vous auriez reçu ma confession, vous me rendriez l'espérance comme vous me l'avez toujours rendue, et j'ai préparée religieusement cette confession de ma faute.

O mon père, je marche dans les ténèbres; l'esprit du mal m'a sans doute frappée d'aveuglement, car je cherche ma faute et je ne la trouve pas. Et cependant ce n'est point l'orgueil qui m'égare; jamais je n'ai plus douté de moi qu'à ce moment; je me repens et je souffre; je suis donc coupable. Vous m'éclairerez, mon père; vous m'arracherez à cette pente du mal qui m'entraîne sans que je sache de quel

côté ; vous me sauverez de cette nuit où je me perds. Hélas ! elle est si profonde que je ne m'y vois pas moi-même, et que s'il me fallait vous dire de vive voix le désordre de mon âme, le tumulte de mes idées, je sens que je ne trouverais pas de paroles.

C'est pour cela que je vous écris ; c'est ainsi que vous nous appreniez à faire autrefois, lorsque vous demandiez à vos enfants pénitentes le sévère examen de leur conscience. Oh ! que cette tâche était facile alors ! Dans cette vie sainte, calme et unie où nous marchions si sûrement, guidées par vous, la moindre parole, la moindre pensée qui sortait de la règle de nos devoirs nous apparaissait au premier regard, comme dans les allées de notre jardin, si précieusement confié à nos soins, la moindre herbe parasite que nous avions laissée derrière nous. Pardonnez-moi cette comparaison, mon père, est-ce le faux esprit du monde qui me la dicte ? Ai-je déjà appris à déguiser ma pensée sous des formes vaines ? Je ne sais ; mais l'esprit de lumière qui m'apprenait si bien à dire tout ce que j'éprouvais n'est plus avec moi ; je ne vois mon âme qu'à travers mille images confuses. Ainsi je ne saurais mieux vous expliquer la difficulté que j'éprouve à commencer cet exa-

men de ma conscience, qu'en vous disant que je suis aujourd'hui en présence de moi-même comme au milieu d'un sentier hérissé de ronces et de plantes malfaisantes qu'il me faudrait nombrer une à une et dont je ne sais pas le nom.

Cependant, mon père, si la force me manque, la volonté du bien me reste encore; et c'est dans vos sages conseils que je trouverai encore un guide à cette volonté. « Prenez vos semaines jour par jour du premier jusqu'au dernier, prenez vos journées heure par heure depuis la première jusqu'à la dernière; examinez-les avec soin, et vous trouverez aisément le moment où vous avez failli, la minute où vous avez péché. » Voilà ce que vous me recommandiez; voilà ce que nous faisions, voilà ce que je n'ai pas fait et ce que je vais faire. Peut-être découvrirai-je ainsi l'endroit où mon âme a dévié du devoir, et si mon esprit restait aveugle, le vôtre y verrait clair pour moi et me montrerait comment je me suis égarée. Eh! voyez, mon père, comme Dieu vient en aide à ceux qui travaillent avec ardeur à leur salut: déjà cette résolution m'a rendue plus calme, déjà la bonne volonté de me réformer m'a été comptée comme un effort, et déjà je sens que

j'aurai le courage d'accomplir une tâche qui tout à l'heure me semblait impossible.

Vous savez à quelle époque j'ai quitté L... et pourquoi je l'ai quitté. Lorsque j'arrivai à Paris, M. Norton me fit conduire chez madame de Morency qui m'accueillit avec une touchante bonté. Les premiers jours que je passai chez elle furent occupés de soins bien nouveaux pour moi et que je remplis avec l'obéissance que je devais aux ordres de M. Norton, mais sans en ressentir la joie que l'on me disait que je devais y trouver. J'étais venue avec le costume et le trousseau du couvent, et ce costume il fallait le remplacer par des habits nouveaux et analogues à ma nouvelle position. Madame de Morency se chargea de ce soin, et sa bienveillance, animée sans doute par des sentiments que le monde autorise, n'était satisfaite que lorsqu'elle m'avait fait, selon son expression, aussi belle que j'étais. La beauté est un don du ciel et non pas un mérite, et quoique chaque jour on me répétât, à propos de tout ce qu'on m'essayait : « Mademoiselle est charmante avec cette robe ; mademoiselle est admirablement belle avec cette coiffure, » jamais, je vous le jure, mon père, aucun mouvement de vanité coupable ne s'éleva dans

mon cœur : je rougissais de ces éloges et je les oubliais.

Destinée, au sortir du couvent, à vivre dans une famille riche et puissante, M. Norton me dit que je devais descendre quelquefois dans le salon de madame de Morency pour apprendre la règle habituelle de cette nouvelle vie. Je comprenais très-bien cela, et, sans jamais être entrée dans un salon, je savais bien que je ne pouvais aborder la maîtresse de la maison comme j'abordais notre sainte supérieure, quand elle m'appelait dans sa chambre, en me mettant à genoux devant elle et en lui demandant sa bénédiction. A l'heure des repas, nous nous rendions processionnellement au réfectoire, et il n'en pouvait être ainsi dans une famille ; je regardai comment faisaient les autres, et je m'instruisis à leur exemple. En peu de jours, tous les usages de cette vie me furent familiers, et je les accomplissais avec régularité. Je savais déjà comment je devais me présenter et me retirer ; je ne me trompais déjà plus sur la toilette convenable pour la matinée, et sur la parure qu'il me fallait mettre le soir. Madame de Morency m'avait chargée de préparer le thé et de l'offrir, et je m'acquittais sans peine de ce devoir. Pauvre pensionnaire d'un

pauvre couvent, j'avais si bien étudié ce que je devais être à l'avenir, que madame de Morency disait toujours à M. Norton que l'on serait fort content de moi.

Mais en même temps que j'apprenais si bien tous les détails matériels de ma nouvelle vie, il était une chose qui pour moi restait comme une enceinte close et inaccessible ; c'était la conversation que j'entendais. J'y prêtais toute mon attention, mais elle ne pouvait suffire à la diversité des sujets dont on s'entretenait devant moi. Quand M. Norton était présent, on s'occupait beaucoup de politique, et, tout ignorante que je suis, je saisissais encore le sens de ses raisonnements ; mais, le plus souvent, l'entretien courait avec tant de rapidité que moi, qui m'arrêtais à chercher la signification d'un mot que je n'avais pas compris, je trouvais la conversation bien loin quand je me remettais à l'écouter. On parlait souvent de théâtre, d'opéra, de belles danseuses, d'admirables cantatrices, puis de grands seigneurs qui les aimaient. Je ne sais. Celui-ci avait perdu deux mille louis au Jockey-Club, celui-là deux cent mille francs à la bourse, et cela donnait des chances à un autre près d'une dame dont le nom était dit à voix basse ; une autre fois

c'était un mariage qu'on annonçait, et, dans les mille considérations qui avaient déterminé ce mariage, on parlait de choses bien étranges, c'était une mère qui s'ennuyait de la beauté de sa fille, un homme qui se mariait pour avoir une charge, un père qui avait donné un consentement dont on s'était passé...

Les idées et les mots me restaient également incompréhensibles, et le plus souvent, dans ces conversations mystérieuses, les phrases se finissaient par un mot, par un signe, qui les expliquait à tout le monde, excepté à moi.

C'est à partir du jour où j'essayai de m'initier au langage du monde et à ses sujets d'entretien, comme je l'avais fait à ses usages, que le travail de mes idées devint pénible et confus. Je rappelais tous mes souvenirs d'une soirée, je les rapprochais, je les combinais ensemble; mais il n'en résultait qu'un chaos qui me demeurait toujours inintelligible; comme si j'avais voulu reconstruire un vase avec les débris de dix vases différents, rien ne s'ajustait ensemble. Je n'osais cependant prier madame de Morency de m'éclairer, et j'étais honteuse de mon peu d'intelligence, lorsqu'un jour que j'étais rêveusement assise à la fenêtre de ma chambre, près de laquelle était la fenêtre de

madame de Morency, je vis dans le jardin qui séparait notre maison de la maison voisine, un jeune homme dont le visage était tourné de mon côté. Je remarquai ce jeune homme, tant sa figure avait d'expression, et j'allais me retirer lorsque je m'aperçus que ses regards n'étaient point dirigés de mon côté, mais vers la fenêtre de la chambre de madame de Morency. Il ne la quittait pas des yeux, et cette persévérance m'étonna au point que je supposai que ce jeune homme attendait sans doute madame de Morency pour la saluer ou lui parler. Je passai dans la chambre de madame de Morency et je la trouvai assise près de sa croisée. Comme elle me reçut avec impatience, j'allais lui dire pourquoi j'étais venue, lorsque le jeune homme, qui sans doute m'avait aperçue, s'éloigna dès que je m'approchai d'elle. Je compris que j'avais dû faire une indiscrétion, et je quittai la chambre, après avoir donné un prétexte faux à ma venue, pour descendre au salon où madame de Morency me pria d'aller faire quelques points à sa tapisserie.

Devais-je dire à madame de Morency la vérité, et ma première faute a-t-elle été le petit mensonge que j'ai fait pour cacher mon indiscrétion et ma maladresse? Cela doit être, mon

père ; et maintenant je me le rappelle mieux : je n'aurais pas voulu être obligée de rester au salon, et tout le temps que j'y fus, je ne pus échapper au souvenir de ce jeune homme. Je voyais son regard brillant attaché comme par un pouvoir invincible à cette croisée où était madame de Morency, et je me faisais cette question : pourquoi la regardait-il ainsi ? Je voulus éloigner cette préoccupation à laquelle je ne pouvais donner aucune réponse satisfaisante ; mais ce regard me passait sans cesse devant les yeux comme un éclair, et il me semblait qu'il avait fallu avoir une grande force pour le supporter ; il me semblait que, s'il s'était ainsi fixé sur moi, il m'eût fait mal.

Cependant j'eus besoin de remonter dans ma chambre ; malgré moi je regardai à la croisée, et je revis le jeune homme assis sur un banc, et ses yeux rayonnant pour ainsi dire encore vers madame de Morency. Elle absorbait tellement son attention qu'il ne me vit pas. Tout à coup j'entendis madame de Morency reculer vivement sa chaise, et j'aperçus une femme qui arrivait et qui s'arrêta avec étonnement ; elle porta ses yeux vers notre maison, les reporta vers le jeune homme, et finit par les attacher sur moi avec une expression de hauteur

et de menace qui me fit peur. Je me retirai précipitamment, et, sans autre raison que ce que je viens de vous dire, je me sentis alarmée et troublée. Ce trouble fut si profond qu'il me poursuivit le reste de la journée, et que dans mon sommeil je revis ce jeune homme; mais alors c'est moi qu'il contemplait avec cette attention qui m'avait surprise; et ce regard, au lieu de me blesser comme je me l'étais imaginé, me réchauffait doucement le cœur, et je me sentais aise comme on l'est sans raison, aux premiers beaux jours du printemps, quand on s'assied au premier soleil pur de cette belle saison.

J'avais dormi d'un sommeil heureux, et cependant je m'éveillai triste et brisée. Je quittai ma chambre sans oser regarder dans le jardin, et je voulus demeurer dans le salon; mais madame de Morency me fit dire qu'elle me priait de venir travailler près d'elle, et je la trouvai établie près de sa croisée. Ce jeune homme était encore dans le jardin. Comme la première fois, il s'éloigna à mon arrivée, et je crus comprendre que madame de Morency avait trouvé ce moyen d'éviter cette importunité; mais ce jeune homme revint bientôt, puis après lui la dame dont je vous ai parlé; et, par un singu-

lier hasard, j'étais encore seule près de la fenêtre quand elle put l'apercevoir, et je reçus encore une fois ce regard fixe et menaçant qui m'avait fait frissonner la veille.

Ce jour-là, mon père, d'étranges sentiments se glissèrent dans mon cœur : j'avais remarqué que madame de Morency jetait souvent les yeux sur cet inconnu ; et toutes les fois que cela arrivait, il m'avait semblé que le visage de ce jeune homme prenait une expression de bonheur. Un regard, me dis-je, peut donc rendre heureux ? Et je me rappelai alors la joie inconnue que j'avais éprouvée quand j'avais rêvé que c'était moi qu'il avait regardée. Je considérai à ce moment madame de Morency, et pour la première fois je remarquai combien elle était belle. Jusque-là je l'avais vue sans m'en apercevoir. Ce jour-là aussi je pensai à cette beauté que Dieu m'a donnée et pour laquelle j'avais été jusque-là si indifférente, et je trouvai que j'étais heureuse de pouvoir un jour attirer sur moi de pareils regards et de pouvoir les rendre en bonheur.

O mon père ! voilà ma première faute, et si je l'ai oubliée dans le tumulte d'émotions et de douleurs qui depuis se sont succédé dans mon âme, je la compris à ce moment, car je priai

Dieu d'éloigner de moi cette coupable espérance, et savez-vous pourquoi je la trouvais coupable? parce que, de tous les regards que je pourrais obtenir, je ne désirais que les siens, et que je voyais bien qu'ils ne m'appartenaient pas. Sans doute je priai avec un cœur distrait et peu fervent, car la pensée de ce jeune homme me poursuivait même au milieu de mes prières.

Plusieurs jours se passèrent ainsi, pendant lesquels les idées les plus déraisonnables m'assiégeaient malgré moi. Que dis-je ? Ce n'étaient point des idées; non, je ne pensais point ce que je vais vous dire. Je le sentais malgré moi, comme on sent une odeur qui vous blesse et qui vous irrite; la présence de madame de Morency me faisait mal. Pourquoi? je l'ignorais, encore, car je ne puis croire ce que j'ai supposé un moment, une minute. O mon Dieu ! c'est donc ainsi que sont faits les cœurs qui se détournent de vous, qu'ils inventent des crimes aux autres pour excuser leurs coupables ressentiments ! J'avais toujours peur de cette femme que je voyais près de lui. Mais la menace que je croyais lire dans ses regards m'épouvantait sans me sembler injuste; j'étais plus irritée contre madame de Morency

que contre elle ; car j'étais irritée, je le vois maintenant que je regarde de loin dans mes sentiments ; à mesure que j'avance, je reconnais mieux par où j'ai passé ; mais alors c'était un vague étourdissement, une douleur confuse.

J'avais souffert ainsi à l'époque où je fis cette longue et cruelle maladie qui faillit me tuer. Alors ma force m'abandonnait et avec elle la douceur de mon caractère ; je devenais impatiente, le moindre bruit me faisait tressaillir, et je m'irritais de la plus légère contradiction ; je me crus menacée d'une nouvelle maladie, j'en pris prétexte pour rester dans ma chambre où je gardai le lit. Mais cette lassitude qui m'accablait jadis m'agitait maintenant ; ce repos immobile auquel je n'eusse pu m'arracher me fatiguait et m'était odieux, et quand vint l'heure où j'avais coutume de le voir, je me levai, et, à l'abri de mes rideaux, je regardai dans le jardin ; il n'y était pas. O mon père ! A chaque pas que je fais, mes souvenirs m'épouvantent ! En ne le voyant pas, je me souviens que je me sentis soulagée d'une cruelle anxiété ; mais un moment après, lorsque j'entendis madame de Morency remonter dans sa chambre, je me pris à pleurer en me disant :

Il n'y était pas, parce qu'elle n'y était pas...

Me suis-je trompée alors, ou me trompé-je maintenant?... Ai-je pensé cela? Je ne sais plus. Je ne me souviens pas bien. Seulement je me rappelle que je pleurai pendant plusieurs heures... Mon cœur m'étouffait, et une pensée qui eût dû me venir plus tôt, et qui m'arriva comme si je m'éveillais dans ma vie, s'empara tout à coup de mon cœur.

Je regardai autour de moi; j'étais seule, seule dans une maison où j'étais étrangère et où j'attendais... une maison dans laquelle je le serais encore plus... Et c'est alors que je me demandai quelle était la demeure où je ne le serais pas... Pour la première fois je me donnai ce nom d'orpheline qui me semblait autrefois appeler sur ma tête une pitié dont je n'avais pas besoin. N'étais-je donc plus sous la protection de Dieu, que je sentais mon abandon? M'avait-il repoussée, ou m'étais-je éloignée de lui? Voilà ce que je me demande aujourd'hui. Mais alors je ne faisais que souffrir, et il me semblait entendre une voix qui me criait sans cesse: Tu n'as pas de mère pour te consoler. Vous le dirai-je, mon père? cette tristesse fut la bienvenue; je l'accueillis avec une sorte de joie désespérée; je m'animais à

penser à mon abandon, à ma solitude, à ma dépendance ; j'oubliais alors et cet homme, et cette femme, et madame de Morency ; je me prouvais que je n'avais nul bonheur à attendre sur la terre ; je me trouvais bien malheureuse, mais je souffrais bien moins.

J'étais demeurée quelques jours sans descendre au salon ; mais madame de Morency avait prétendu que la compagnie me distrairait. J'y étais avec elle lorsque M. Norton lui apporta un livre écrit par un jeune homme dont il fit le plus grand éloge ; ce jeune homme était celui que je voyais tous les jours, cette femme était sa femme ; il s'appelait Chambel. On posa le livre sur la table qui était près de moi, on eût dit que ce livre me fascinait. J'eusse voulu le lire, et pour cela je ne sais ce que j'aurais fait ; mais M. Millon vint, il raconta l'histoire de M. Chambel, histoire horrible ! Cet homme avait enlevé une femme à son mari, et, pour qu'elle devînt la sienne, ce mari avait été assassiné. M. Milon l'a dit, je l'ai entendu, il en a appelé au témoignage de madame Ansier. Ce récit me glaça de terreur, et je le crus. Non, je ne le crus pas, car le lendemain j'en demandai la confirmation à madame de Morency, et elle se mit à rire aux éclats, en

me disant que j'étais de l'autre monde, et en m'annonçant que je verrais le soir même ce terrible assassin qui me faisait tant de peur. Elle avait raison, j'avais peur, non pas du crime dont on l'avait accusé, mais de l'idée d'être dans le même air que lui. J'en fus si troublée, que madame de Morency me conseilla en riant de ne pas braver ce terrible danger. Ce conseil était sage, je le sentais, mais venu de madame de Morency il m'irrita. J'eusse été mourante que je fusse descendue.

Je passai tout ce jour plus tranquillement que je ne l'avais espéré ; je pressentais qu'il devait apporter un grand changement à ma vie. La vie, mon père, n'est donc pas l'accomplissement régulier des devoirs de chaque jour? Je faisais chaque matin et chaque soir ce que j'avais fait la veille, et cependant je souffrais horriblement. Le lendemain je devais reprendre les mêmes occupations, et il me sembla que je souffrirais moins. Non, la vie n'est pas cela : la vie est dans l'âme, et je le compris alors par mes souvenirs et par mes regrets ; je me rappelai toutes mes jeunes années passées dans la quiétude de notre pauvre couvent ; je me souvins de ces beaux dimanches où nous chantions en chœur les louanges de

Dieu ; je me souvins de la pieuse joie avec laquelle j'écoutais les chants de l'orgue qui nous répondaient majestueusement ; je me rappelai les douces contemplations qui me retenaient assise des heures entières sur le banc de la grande allée de notre jardin, et d'où je regardais le soleil descendre derrière les cimes dentelées du mont chenu ; que de fois alors mes sœurs m'ont dit que je dormais les yeux ouverts, et que de fois on m'a grondée de cette paresse indolente qui s'emparait de moi ! Je m'accusais alors, mon père, et véritablement je croyais dormir. Je me trompais cruellement ; c'est alors, alors seulement que je vivais de cette vie de l'âme jadis si douce, maintenant si cruelle. Que de bonheur j'ai senti sans le goûter, et que je l'apprécie maintenant que je l'ai perdu !

Voilà comment je pensai que ma vie allait changer ; car la venue de M. Chambel chez Mme de Moreney ne devait en rien influer sur ma manière de vivre. Mais j'éprouvai une espérance semblable à celle d'un enfant qui a peur d'un fantôme, et à qui on dit qu'on va lui montrer que ce n'est qu'un fantôme. Un reste de crainte le retient encore, mais la douleur qu'il en éprouve lui donne du courage pour

essayer de s'en débarrasser. Le soir venu, M. Chambel arriva. Je ne m'étais pas trompée, mon père, du moment qu'il fut entré dans le salon, le poids d'anxiété qui oppressait mon cœur disparut complétement. Ce ne fut qu'une personne de plus auprès de moi, et je me demandai presque avec étonnement pourquoi l'aspect, les regards, la pensée de cet homme m'avaient si souvent poursuivie; je me dis que j'avais été malade, et que son image était restée dans les rêves de ma fièvre, comme y fût restée l'image de toute autre chose qui m'eût fortement préoccupée. Vous ne sauriez croire, mon père, combien je fus calme, et avec quelle sorte de raison tranquille je discutai en moi-même ce que j'avais éprouvé. Je retrouvai dans mon souvenir qu'ayant une fois rencontré sur la route un criminel qu'on menait au supplice, je fus pendant plus d'un mois accompagnée par son effrayante image. Je n'avais donc pas à m'alarmer du trouble qui me tenait depuis quelques jours, et je me dis que cette image s'effacerait comme l'autre s'était effacée.

N'est-ce pas une chose étrange, mon père, que l'esprit puisse raisonner ainsi? Je trouvais dans cette comparaison un motif de sécurité, et ce n'est qu'aujourd'hui que je sens combien

elle eût dû m'épouvanter. Oui, l'image de ce criminel m'avait poursuivie longtemps ; pourquoi donc ? Parce que son aspect m'avait causé une terreur, une pitié, une curiosité indicibles ; parce que sa rencontre m'avait bouleversée au point de me faire pâlir et trembler ; si donc l'image de M. Chambel m'avait poursuivie avec la même persévérance, c'est que son aspect, sa rencontre, m'avaient également frappée. Mais ce que je savais du condamné expliquait mon épouvante et ses douloureux résultats ; tandis que la première fois que je vis M. Chambel je ne savais rien de lui qui pût m'alarmer. Il m'était apparu dans des circonstances qui n'avaient rien d'extraordinaire. Il y avait donc une cause aux émotions profondes qui me brisaient le cœur. Cette cause n'était pas en lui, elle était donc en moi.

Cette conséquence si simple de ma comparaison se présente seulement aujourd'hui à mon esprit : ce jour-là, il me semble que je n'eus pas besoin d'y arriver : j'étais calme ; il me semble même que j'étais heureuse, et je me dis, comme l'enfant, que j'avais eu peur d'un fantôme. Cette sécurité est bien étrange, n'est-ce pas, mon père ? Peut-être est-ce du bonheur que j'ai éprouvé ? car, pour la première fois

de ma vie, je passai une longue nuit sans sommeil, et cependant sans douleur. Je recommençai pour ainsi dire en moi-même cette longue soirée que j'avais tant redoutée, et, pour la première fois, je m'aperçus que je n'étais pas restée en dehors de ce qui avait été dit. Il avait parlé de poésie, il avait parlé de ce noble instinct de l'homme qui le porte à chanter les merveilles de la nature, la grandeur de Dieu, les mystères infinis de l'âme, et je l'avais compris. Sa voix douce et sonore résonnait sans cesse à mon oreille, et je me rappelais sans cesse ce regard à la fois fixe et perdu qui semblait lire dans un livre invisible ouvert devant lui dans l'espace. Je comprenais que si cet homme m'eût interrogée sur ce que j'éprouvais, j'aurais trouvé, pour le lui dire, les mots qui me manquent pour me l'expliquer à moi. Mon âme était comme un écho qui eût parlé au bruit de sa voix, et que nul autre n'eût pu faire résonner... Qu'est-ce-là, mon père, qu'est-ce-là? Pourquoi ma force, ma volonté, ma pensée dépendaient-elles ainsi d'une force et d'une pensée étrangères? Comment se nomment cette soumission et cet esclavage de mon âme à une autre? Est-ce de l'amour? Non, mon père, ce ne peut être de l'amour; car je connais ce sen-

timent, je l'ai vu, je l'ai suivi des yeux, et il n'avait rien de semblable à ce que j'éprouvais.

Madame de Morency aimait M. Chambel, je le sais, j'en suis sûre ; je le lui ai entendu dire à elle-même, un soir qu'elle confiait ses inquiétudes à madame Ansier sur je ne sais quelles paroles qui étaient échappées à madame Chambel. Elle l'aimait ; j'ai entendu madame Ansier raconter à M. Milon toute la force irrésistible de cet amour ; elle l'aimait, et, lorsqu'il arrivait chez elle, c'est à peine si elle daignait s'en apercevoir. Je l'ai cent fois observée, jamais son visage n'a changé d'expression, jamais elle n'a rougi ou pâli lorsqu'il s'approchait d'elle, comme je me sentais pâlir et rougir lorsqu'il s'approchait de moi. Je l'ai vue causer ailleurs, tandis qu'il parlait, et, lorsqu'il avait cessé de parler, il ne semblait pas que quelque chose lui manquât, tandis que lorsqu'il se taisait ou qu'il ne restait plus là, l'air et l'espace me semblaient vides.

Non, je ne l'aimais pas, car elle qui l'aimait, l'amenait souvent à mes côtés et le laissait près de moi ; elle qui l'aimait, elle me disait de l'écouter avec attention ; elle paraissait contente quand je restais suspendue à sa parole ; elle venait presque me remercier quand je l'avais

retenu loin d'elle, et elle l'aimait! Moi, au contraire, je souffrais de le voir près d'une autre ; j'aurais voulu l'en arracher, je ne savais écouter que lui. Madame de Morency, qui l'aimait, m'accablait de caresses ainsi que madame Chambel ; moi je haïssais madame Chambel et madame de Morency : je ne l'aimais donc pas, lui, je le haïssais peut-être aussi. Oh ! oui, je devais le haïr, il n'y a qu'un sentiment aussi funeste que celui de la haine qui puisse troubler à ce point le repos d'un cœur et lui donner toutes les tortures et toutes les colères qui m'agitaient.

La vie que je menais était certes beaucoup plus occupée que la vie que j'avais menée jusque-là, et cependant jamais elle ne m'avait paru si déserte. Rien ne me plaisait plus, ni travail utile, ni lecture pieuse, ni soins des fleurs ; j'avais peur de la prière, et je ne vivais véritablement qu'à l'heure où il était là. Je vivais de douleur, c'est vrai, mais je vivais. C'était toujours comme à l'époque où je fus malade, toute la journée c'était un long anéantissement où je n'avais pas la conscience de mon être ; chaque soir venu, la fièvre me prenait, et je me sentais renaître dans une sorte de délire, étrange à la vérité, mais qui n'était pas la torpeur douloureuse qui pesait sur toutes mes au-

tres heures. Quelquefois, il est vrai, je luttais pour essayer de vivre de moi-même, et, lorsqu'à force d'efforts j'étais parvenue à animer ma pensée, ce n'était que pour souffrir davantage. pour accuser ma destinée, pour ressentir ma solitude, pour haïr tout ce qui m'entourait et lui par-dessus tout.

Ce désordre de mon cœur influa sur ma santé ; j'avais des désirs bizarres, des réflexions singulières. Moi, pauvre fille accoutumée à la nourriture modeste de mon couvent, je m'asseyais avec dégoût à la table opulente de madame de Morency. Si j'avais pu sortir, j'eusse acheté un morceau de pain noir pour manger en secret, et bien des fois, dans un mouvement plus fort que moi, j'ai arraché dans le jardin des fleurs par cela seul qu'elles étaient belles et qu'elles semblaient sourire avec bonheur aux doux rayons du soleil.

C'était folie, n'est-ce pas, mon père? Dieu frappe quelquefois la raison humaine, et sans doute il avait jeté le désordre et le désespoir dans la mienne. Ce fut alors, ce fut il y a un mois à peu près, que madame de Morency, dont la bonté était inépuisable et infatigable, essaya d'apporter à ce mal étrange un remède qui ne fut pas sans effet.

« Il vous reste encore, me dit-elle, il vous reste encore quelques mois à attendre avant d'entrer dans la famille où vous êtes admise ; vous y serez d'autant mieux posée que vous remplirez mieux toutes les fonctions de surveillance qui vous seront confiées. Parmi ces fonctions, la plus importante est de suivre avec soin les études de vos jeunes élèves ; mais les études de jeunes personnes destinées à briller dans le monde n'embrassent pas seulement les connaissances sérieuses qui vous ont occupée jusqu'ici ; elles apprendront, sans doute sous les maîtres les plus célèbres, les arts d'agrément qui rendent une femme accomplie. Vous savez quelques principes de musique, vous avez même étudié dans votre couvent les premières difficultés du piano, eh bien ! ma chère enfant, quelques mois d'un travail assidu sur cet instrument vous mettraient à même de diriger les premières études de vos jeunes élèves ; ce serait une bonne surprise pour la famille qui vous attend, et qui ne vous croit pas ce talent ; ce serait mieux, ce serait donner à M. Norton un témoignage de votre reconnaissance en vous montrant plus digne qu'il ne l'espère lui-même de son intérêt et de ses recommandations. Vous ferez cela pour lui, reprit madame

de Morency toujours bonne, et comme vous m'avez conté que vous le faisiez au couvent, quand vous travailliez en secret pour pouvoir offrir à votre bonne supérieure un présent ignoré et inattendu, vous prendrez de même vos leçons à l'insu de tout le monde, et puis un jour nous surprendrons M. Norton d'une façon qui, je vous le jure, lui sera bien douce. »

Vous devez imaginer avec quelle reconnaissance j'acceptai ce véritable bienfait. Dès le lendemain, madame de Morency me conduisit chez une maîtresse de musique, et depuis lors j'y allai régulièrement tous les jours, depuis trois heures jusqu'à cinq, sans que personne se doutât du motif qui me faisait sortir. Cette occupation, à laquelle je me livrai d'abord comme un devoir, me plut bientôt, car elle me donna une espérance. Je dois vous l'avouer, mon père, ce n'était pas celle que j'eusse dû éprouver ; il y avait de l'ingratitude dans le vœu que je formais, car je ne pensais qu'à moi. Ce n'était pas la surprise de la famille qui m'attendait, ce n'était pas la satisfaction que mon talent donnerait à M. Norton qui me faisait travailler avec ardeur, c'était l'idée que j'aurais aussi un de ces talents qui font ce qu'on appelle une femme accomplie, c'était un vague

espoir de prendre un jour ma place dans ce monde où l'on semblait si dédaigneusement m'oublier. Du reste, l'état de souffrance de mon âme restait à peu près le même ; mais je sentais ma force s'affaiblir chaque jour : tout devenait en moi doute et confusion ; je ne haïssais plus tant ni madame de Morency ni madame Chambel. Quand il venait ou qu'il partait, je n'éprouvais plus la révolution complète dont je vous parlais tout à l'heure, et, dans la continuelle douleur que j'éprouvais, les souffrances plus vives ne se détachaient déjà plus de manière à ce que je pusse les compter et les reconnaître. C'est alors que vous êtes arrivé à Paris, c'est alors que je vous ai dit comment je souffrais, autant que je pouvais le comprendre moi-même ; c'est alors que je vous ai prié de demander à M. Norton de me faire quitter la maison de madame de Morency.

En effet, depuis quelques jours, une terreur nouvelle s'était emparée de moi, je ne sais pourquoi il me semblait que madame Chambel devenait plus menaçante à mon égard : ses yeux, animés d'une expression méchante, ne me quittaient plus ; je croyais entendre dans ses moindres paroles d'insultantes et cruelles railleries contre moi ; je pressentais un malheur,

et ce malheur je l'ai ressenti sans être bien sûre qu'il soit arrivé. Que voulait-elle dire hier soir en parlant de jeunes filles qui, sans avoir lu autre chose que des livres de piété, peuvent manquer à leurs devoirs? C'était donc moi qu'elle accusait, car j'ai compris que vous vous étiez levé pour me défendre. Enfin elle a parlé de la Marguerite à qui l'on demande imprudemment des oracles d'amour... Des oracles d'amour à moi! Que signifient ces paroles? que signifie ce regard insultant qu'elle m'a jeté? Pourquoi tout le monde est-il resté stupéfait? pourquoi ce silence, et pourquoi madame de Morency est-elle venue à mon aide en me faisant quitter le salon, au moment où je sentais que la force allait m'abandonner? Et pourquoi aussi, mon Dieu, cette faiblesse? pourquoi ce trouble, ce remords que j'ai éprouvé? Qu'ai-je fait dont on puisse m'accuser? qu'ai-je fait dont je doive m'accuser moi-même? mes actions sont-elles répréhensibles? cela ne se peut pas, cela n'est pas. C'est donc ma pensée qui est coupable... Voici où je me perds, voici où je m'égare. Serait-ce vrai que je l'aime, serait-ce vrai que tout ce que je souffre vient de ce qu'il ne m'aime pas; serait-ce vrai que ma haine pour madame de Morency et pour madame

Chambel fût une basse jalousie? Je ne puis le croire; je ne le crois pas. Tout ce que j'éprouve est sans doute le résultat d'un changement d'existence aussi soudain que celui auquel j'ai été soumise. Jetée de la paisible retraite d'un couvent dans le mouvement turbulent d'un salon, j'ai été prise sans doute de ce vertige qui saisirait un homme qui aurait toujours vécu dans un désert, et qu'on mettrait au milieu d'une multitude qui parle, qui court, qui crie, qui tourbillonne, et dont les regards se troubleraient, dont la marche n'aurait plus de direction certaine, et qui se heurterait à tous les indifférents qui passent, sans que personne daignât s'apercevoir ni de son trouble ni du mal qu'on lui fait. S'il en est ainsi, et il doit en être ainsi, je vous remercie, mon père, de m'avoir arrachée, par votre bienfaisante intercession, à cette position funeste; car c'est vous seul qui m'avez comprise, et c'est en vain que j'avais déjà prié M. Norton de venir à mon aide...

. . . . . .

Tout à l'heure j'ai entendu M. Norton monter dans ma chambre. Par un mouvement de honte plus fort que moi, j'ai caché cette lettre que je vous écris avec confiance, et que j'aurais trem-

blé de lui voir lire. Est-ce une inspiration du ciel, est-ce une nouvelle faute ? je ne sais ; mais voici ce que m'a dit M. Norton :

« Par des raisons particulières, il est nécessaire que l'on ne sache pas pendant quelque temps votre séjour au couvent des dames de... Quand il sera possible que l'abbé Fortin aille vous y rendre ses bons conseils, je lui apprendrai moi-même où vous êtes. Jusque-là, il doit l'ignorer comme tout le monde. »

Mon père, j'ai peur de tout ; j'ai peur de M. Norton. Malgré ses ordres, malgré le respect et la confiance que je lui dois, je ne veux pas rester seule encore dans ce monde, sans un ami pour m'éclairer ; car vous seul êtes mon ami, je le sens ; M. Norton n'est que mon bienfaiteur. C'est une ingratitude ; c'est un blasphème que j'écris là, sans doute ; c'est une action coupable que celle que je fais en désobéissant à M. Norton et en vous envoyant cette lettre ; mais j'ai peur : venez à mon aide, je vous attends.

MARGUERITE.

Nous avons donné cette lettre sans l'interrompre, mais on doit penser que madame Chambel ne la lut pas ainsi, et que bien sou-

vent de sourdes exclamations de colère, de vifs mouvements de surprise lui échappèrent en découvrant la vérité qu'elle n'avait pas soupçonnée. Une doute lui restait encore, cependant : le hasard avait-il servi madame de Morency, ou bien son habileté avait elle préparé et amené l'erreur d'Isaure? Celle-ci, qui n'avait pas craint d'accuser de la plus honteuse faute une jeune fille que devait protéger sa candide vertu, recula devant l'idée d'admettre qu'il y eût assez de duplicité dans le cœur humain pour préparer froidement toutes les circonstances qui devaient faire accuser une innocente. En présence de ce doute et de l'habileté de cette intrigue, madame Chambel comprit qu'il lui fallait aussi beaucoup de calme et de froideur pour ne pas être de nouveau la dupe des premières résolutions de son caractère emporté. Aussi, lorsque l'heure fut arrivée de retourner chez madame de Morency, elle y reparut plus gracieuse, plus empressée, plus bienveillante que jamais; seulement, quand Jules lui redemanda la lettre de Marguerite, elle lui répondit d'un air très-indifférent : « Mon Dieu, je l'ai étourdiment oubliée chez moi; je vous la renverrai demain matin. »

Chambel arriva bientôt après, et, à l'air tran-

quille avec lequel sa femme le reçut, il s'imagina qu'elle était complétement rassurée par le départ de Marguerite. Et cependant il désirait en être plus sûrement informé, et Isaure, qui voulait savoir jusqu'à quel point madame de Morency et Chambel étaient pressés de s'entendre, demanda son bras à Jules pour faire un tour dans le jardin, et cela avec un accent de coquetterie et de bonne grâce si décidé, que son mari lui dit tout bas d'un ton furieux :

— Il paraît que la comédie d'hier n'est pas finie.

— Je crois que non, répondit madame Chambel ; et elle s'éloigna en laissant son mari seul avec madame de Morency. De ces deux entretiens il résulta d'assez étranges révélations pour mériter un chapitre particulier.

VII

Chambel contint l'humeur que lui causait la promenade de sa femme avec M. Jules, et s'approcha de madame de Morency pour savoir où en était leur secret.

— Que vous a-t-elle dit, et que s'est-il passé ce matin? demanda-t-il en jetant un regard à la dérobée du côté des promeneurs.

— Vous le voyez, dit madame de Morency, ni plus ni moins que ce qui se passe sous vos yeux.

Madame de Morency dit cela d'un air satisfait, et comme si elle trouvait dans cette manière d'agir de madame Chambel la meilleure

garantie de sécurité. Chambel, qui tâchait, autant que possible, de ne pas perdre sa femme de vue, n'aperçut, ne vit point l'expression de contentement avec laquelle on lui avait répondu, et répliqua d'un ton assez maussade :

— C'est la comédie qui a commencé hier soir ; il me semble qu'il y a assez longtemps qu'elle dure.

Il fit un mouvement pour aller dans le jardin ; mais madame de Morency l'arrêta doucement en lui disant :

— Eh bien ! qu'allez-vous faire ?

Chambel se retourna fort stupéfait de la question ; mais il trouva chez madame de Morency un visage encore plus étonné que le sien. Ils se regardèrent un moment en silence, cherchant sans doute à se comprendre l'un l'autre. Madame de Morency se décida à parler la première, et, pour ne pas s'aventurer, elle répéta tout simplement sa question. Cette fois Chambel, dont le regard furtif venait de surprendre à l'instant même des petits signes d'intelligence entre Jules et Isaure, répondit résolûment à madame de Morency :

— Pardieu ! je vais signifier à ma femme que je ne veux pas de ces manéges ridicules et de ces faux semblants de coquetterie.

Madame de Morency se mordit les lèvres d'un air piqué ; mais Chambel, toujours occupé à espionner sa femme, ne s'aperçut pas davantage de cette expression de dépit, si bien que madame de Morency lui répliqua d'un ton aigre-doux :

— Je crois que ce que vous appelez de faux semblants sont des démonstrations très-sincères.

— Comment ! s'écria Chambel d'une voix basse et altérée en se tournant vers madame de Morency, ce qui s'est passé en mon absence serait-il de nature à vous faire croire...

— Que madame Chambel trouve mon neveu à son goût, fit madame de Morency d'un ton piqué, et en finissant à sa manière la phrase de Chambel. Cela n'aurait rien d'extraordinaire.

Chambel était à mille lieues de madame de Morency : il ne pensait qu'à sa femme, ou plutôt, en sa qualité d'homme très-personnel et très-vaniteux, il ne pensait qu'à lui-même. Il répondit donc d'un ton furieux :

— Mais cela me déplaît souverainement, et je ne suis pas de ces maris qui se laissent lâchement insulter en face !

Il y a des hommes qui nient la Providence, et cependant il est des occasions où elle répond

d'une manière si manifeste à ce que nous disons, qu'on pourrait croire qu'elle est cachée derrière une porte, et qu'elle l'ouvre au moment voulu pour nous montrer notre sottise et notre présomption. Dans cette circonstance, la réponse providentielle à la rodomontade de M. Chambel entra tout à coup dans le salon sous la figure de M. de Morency. C'était précisément l'homme qui ne voulait pas être Chambel, homme que lui, Chambel, faisait ce qu'il était. A cet aspect, notre héros demeura tout confus, et madame de Morency, avec une audace inouïe, se prit à rire tout haut en s'adressant à Chambel :

— Demandez cela à M. de Morency, lui seul peut à ce sujet vous faire une réponse catégorique.

Puis elle s'éloigna d'un air très-irrité.

M. de Morency, comme nous avons essayé de le montrer, était un homme fort peu agressif ; il était même incapable de se donner le moindre mouvement pour se défendre ; mais, au fond de son immobilité physique et morale, il avait quelque chose de l'instinct de l'huître qui, attachée sur son rocher, se ferme pour mieux gruger son ennemi, lorsque le flot le jette dans son écaille. M. de Morency avait vu

la promenade de madame Chambel et de Jules ; certes, il ne se fût pas ingénié à découvrir un moyen de la protéger, mais ce moyen on le lui donnait ; on jetait Chambel à sa merci, et il s'en empara.

— De quoi s'agit-il donc? dit-il aussitôt, en se plaçant au milieu de la porte du jardin de façon à ce que Pierre pût voir tout ce qui s'y passait sans pouvoir cependant y entrer.

— O mon Dieu, fit Chambel d'un air dégagé, c'est une niaiserie qui ne vaut pas la peine de vous préoccuper.

Pierre avait répondu à M. de Morency comme à un de ces hommes qu'on a l'habitude de compter pour rien, et en cela il avait bien plus cédé au sentiment réel qu'il éprouvait qu'à la loi qui lui avait été imposée par madame de Morency d'être toujours vis-à-vis de son mari d'une déférence extrême. M. de Morency, qui voulait bien se contenter des apparences, ne voulut pas permettre qu'on s'en affranchît si lestement à son égard, et il répliqua d'un ton rempli de menace et d'importance :

— Il me semble étonnant qu'un homme comme vous entretienne une femme comme madame de Morency de ce que vous appelez des niaiseries.

Chambel fit un geste d'excuse et d'impatience à la fois, et M. de Morency continua du même ton.

— Et s'il s'agissait d'une niaiserie, comme vous dites, je m'étonnerais encore plus que madame de Morency en appelât à mon jugement.

Chambel était sur les épines, comprenant la sottise des craintes qu'il avait exprimées à madame de Morency, et ne sachant que répondre au mari dont l'imperturbable attention ne laissait échapper aucun des mouvements de sa physionomie. Dans cette anxiété, Chambel s'accrocha à la première idée qui lui vint à l'esprit, et répondit d'un ton qu'il voulut rendre indifférent :

— Mon Dieu, je demandais à madame de Morency ce qu'était son neveu, M. Jules Markieff.

M. de Morency fronça légèrement le sourcil, comme si cette question eût pu avoir pour lui un sens impertinent; mais, à l'air agité et préoccupé de Chambel qui se tordait le cou à droite et à gauche pour voir dans le jardin par dessus l'épaule de M. de Morency, celui-ci jugea que la question avait été faite dans une parfaite innocence, et lui répondit d'un air profondément convaincu :

— Ah ! Jules est un homme que ni vous ni d'autres n'avez pu apprécier à toute sa valeur ; trop timide dans le monde, et trop indifférent surtout aux choses dont on y parle d'ordinaire, il cache sous des dehors glacés l'esprit le plus actif et le plus entreprenant, et l'âme la plus passionnée.

— Ce n'est pas possible, fit Chambel avec une incrédulité affectée, et d'un air véritablement alarmé.

— C'est plus que possible, dit M. de Morency, c'est certain ; il y a longtemps que je soupçonnais cette nature hardie que tout le monde ignore, et je me suis aperçu, depuis deux mois à peu près, que je ne m'étais pas trompé. Jules, dans ce moment, est en proie à une grande pensée et à une puissante passion.

— Vous croyez ? fit Chambel du ton le plus comiquement étonné.

— J'en suis sûr, repartit gravement M. de Morency, et je suis sûr aussi que Jules réussira dans ce qu'il a entrepris.

Chambel fit un petit mouvement convulsif dont M. de Morency se garda bien de s'apercevoir. En conséquence, il reprit, en affectant de baisser la voix comme si ce qu'il allait dire était d'une importance extrême :

— Jules, voyez-vous, est un homme secret, patient, infatigable, un homme à qui rien ne coûtera de soins pour arriver, et que ni obstacle ni dangers d'aucune espèce ne feront reculer d'un pas.

Chambel commençait à trépigner d'une manière significative, et, plus il paraissait agité, plus le sang-froid doctoral de M. de Morency semblait s'accroître. Il donnait même à ses paroles une lourdeur lente et mesurée comme pour en faire mieux sentir le poids à son pétulent auditeur. Chambel, qui n'y tenait plus, essaya de se glisser entre M. de Morency, et lui dit assez rapidement :

— Voilà précisément ce que je voulais savoir de M. Jules, et je vous suis fort obligé.

— Ce n'est pas tout, dit M. de Morency en arrêtant Chambel sans façons, je dois vous dire, et vous avez pu vous en apercevoir, que madame de Morency a pour ce jeune homme une faiblesse extrême. Le ciel ne nous ayant pas donné d'enfants, reprit M. de Morency d'un ton emphatique, il est tout simple qu'elle l'aime comme un fils ; si donc il entre dans vos projets de faire quelque chose pour Jules, et je suppose que les informations que vous venez de prendre ne peuvent pas avoir d'autre but,

si donc, par exemple, l'idée vous était venue d'associer Jules à vos travaux, de le prendre pour collaborateur, de quelque manière que ce soit, je suis très-convaincu que vous feriez grand plaisir à madame de Morency qui est très-décidée à prêter à Jules toute sorte d'appui pour le faire arriver où il voudra.

L'air grave de M. de Morency, l'air confidentiel dont il avait dit cette dernière phrase, laissèrent à Chambel le droit de douter que ces paroles ne fussent autant de railleries. Du reste, ce qu'il avait de mieux à faire, était de ne pas les comprendre ; car que pouvait-il répondre à l'homme qui les lui adressait ?

Le combat que M. de Morency venait de livrer dépassait de beaucoup tous les efforts qu'il avait pu faire depuis longues années soit pour sa défense, soit pour se venger ; il était épuisé et livra enfin passage à Chambel pour aller s'asseoir sur son canapé où il souffla avec la plus bruyante satisfaction.

Chambel, libre à peine des étreintes du vénérable époux, courut dans le jardin, où il trouva Isaure lisant un papier que Jules sans doute venait de lui remettre. Chambel était violent comme le sont en général tous les hommes faibles ; il lui prit fantaisie d'arracher ce

billet des mains de sa femme ; mais elle lui sauva le dépit qu'il eût éprouvé de ne pas oser le faire ; car elle le lui tendit de l'air le plus empressé, et lui disant :

— Ah ! mon ami, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : vous avez un rival en poésie dans M. Jules, et un rival redoutable, ajouta-t-elle avec le plus gracieux sourire pour Jules... Jugez-en vous-même : ces vers ne sont-ils pas délicieux ?

Chambel ne sut trop que penser de ce qu'il entendait. Dans le premier moment, il s'imagina que sa femme, après avoir voulu l'inquiéter, était alarmée de la démonstration imprudente qu'elle avait faite, et qu'elle voulait lui montrer que cette démonstration n'avait été qu'extérieure, c'est-à-dire que si la promenade avait eu lieu dans l'intention de le braver, l'entretien du moins n'avait pas été de nature à l'offenser. Ce bon Chambel s'imaginait que sa femme reculait. En conséquence, il prit le papier d'un air combiné de mari et de poëte appelé à juger une question de ménage et de poésie. La pose de Chambel et sa physionomie étaient admirables, et le regard qu'il porta sur le papier était d'une supériorité qui se changea tout à coup en une expression furieuse et

étonnée. En effet, il avait lu en tête de cette élégie, qui s'étendait sur quatre pages de papier écolier : A CELLE QUE J'AIME.

Chambel se tourna vers sa femme qui lui dit gracieusement :

— Lisez, je vous en prie, lisez.

Ce *lisez* pouvait vouloir dire : Vous allez voir que cela ne me regarde pas. Dans cette persuasion. Chambel commença la lecture ; il alla ainsi de vers en vers, de strophe en strophe, rencontrant à chaque instant des pensées assez heureuses pour lui causer un double dépit, mais cherchant vainement quelque chose qui pût le rassurer ou lui donner le droit de se fâcher ; c'était la peinture passionnée des tumultueuses émotions d'un premier amour ; le tout finissant par ces vers :

Quant à son nom, c'est un mystère :
Même à ma couche solitaire
Jamais je ne l'ai dit tout bas ;
Et la seule voix douce et tendre
A qui mon cœur voudrait l'apprendre
Ne me le demandera pas.

La chute était cruelle ; cela ressemblait par trop à une mystification et Chambel prit un

air courroucé ; il dit à Jules en le regardant d'un air menaçant :

— Et si je vous le demandais ce nom, M. Jules ?

— Ce serait par trop indiscret, fit madame Chambel en riant, c'est le secret de M. Jules.

— Vous ne l'avez pas deviné ? fit Chambel d'un air significatif.

— Je crois que si, repartit madame Chambel en souriant à Jules.

— C'était le cas de le demander à monsieur, dit Chambel.

Isaure se trouva prise dans sa propre raillerie ; mais, ne voulant pas céder, elle se tourna vers Jules et lui dit d'un ton chantant et affecté :

— Ce nom, pourrez-vous me le dire ?

— Madame, fit Jules presque aussi fâché que troublé, ces vers ne s'adressent à personne.

— En ce cas, reprit madame Chambel, j'en suis pour ma voix douce et tendre.

— Peut-être, repartit Chambel avec une colère mal déguisée, y a-t-il une manière d'interroger monsieur à laquelle il sera plus disposé à répondre.

— Venez donc, ma chère, cria gaiement madame Chambel à madame de Morency qui

était sur la porte du jardin ; voici une grave question qu'il s'agit de résoudre entre ces messieurs.

— Madame, fit Pierre tout bas, prétendez-vous me rendre plus ridicule...

— Que vous n'êtes ? lui dit sa femme ; non vraiment.

— Ce petit monsieur me payera cher votre impertinence !

Madame Chambel ne répondit pas ; et s'adressant à madame de Morency :

— Imaginez-vous, ma chère, lui dit-elle, que M. Jules, qui me croit quelque influence sur M. Chambel (vous êtes bien enfant ! M. Jules), me priait de vouloir bien avoir l'avis de mon mari sur quelques vers que voici. Je les ai donnés à M. Chambel, et, au lieu de lui dire ce qu'il en pense, voilà un quart d'heure qu'il tourmente votre neveu pour savoir à qui ils sont adressés.

Madame de Morency était fort peu disposée en faveur de M. Chambel, qui s'était si sottement révolté contre les coquetteries de sa femme, et elle répondit à Isaure :

— Ah ! je sais que M. Chambel a des prétentions excessives dans les choses qu'il veut comme dans celles qu'il ne veut pas.

— A la bonne heure ! fit madame Chambel ; je suis bien aise que vous lui disiez ses vérités. C'est que depuis quelque temps il devient d'une tyrannie ! Grondez-le, je vous en prie ; il vous écoutera mieux que moi.

En disant cela, madame Chambel s'éloigna en laissant ensemble Chambel et madame de Morency. Pierre, qui était furieux contre Isaure, voulut en appeler à madame de Morency ; mais à la première parole elle lui tourna brusquement les talons en lui disant :

— Ce qui n'est pas convenable pour madame Chambel n'est pas convenable pour moi ; M. de Morency nous regarde.

Chambel demeura immobile à sa place. Il était dans la plus cruelle position : il ne pouvait montrer de jalousie contre Isaure sans blesser madame de Morency. Si cette jalousie venait d'un reste d'amour, elle offensait le cœur de celle qui l'aimait ; s'il ne faisait que défendre la dignité de son nom et de son honneur, c'était dire à madame de Morency combien elle avait oublié ses devoirs. Cependant Chambel ne pouvait pas admettre qu'il fût obligé d'accepter ce qu'il infligeait à un autre, et il se réserva, dans cette perplexité, d'user de son autorité vis-à-vis de sa femme et en ter-

mes qui n'admettraient pas la moindre contradiction.

Il rentra dans le salon, et se tint dans une réserve étudiée qui devait ramener madame de Morency. Mais il paraît que la dame était piquée au vif ; car elle l'accabla des plus cruels sarcasmes pendant tout le dîner. La chose fut poussée si loin, qu'au dessert M. de Morency, poussé hors des bornes de la jubilation, s'écria gaiement et en buvant un verre de chambertin :

— A votre santé, M. Chambel !

Puis il se mit à rire d'un air satisfait, et s'enfonça dans son fauteuil en soufflant comme un veau marin. Chambel, qui croyait avoir un moyen sûr de faire cesser cette impertinente comédie, voulut prendre la chose en riant.

— Me croyez-vous donc malade, que vous buvez à ma santé ?

— Le fait est, dit Isaure, que vous n'avez pas bonne mine.

La remarque pouvait passer pour impertinente, si l'on considère le sens que M. de Morency avait prêté à ses paroles. Mais avant que Chambel eût le temps de se fâcher, Isaure se réfugia derrière un bouclier tout-puissant, et dit :

— N'est-ce pas, madame de Morency, que mon mari a mauvaise mine?

— En effet, dit madame de Morency, il a l'air d'un homme menacé de quelque grand malheur.

— Je ne crains jamais ce que je puis prévenir, fit Chambel d'un ton rogue.

— C'est très-bien pour ce qui n'est pas arrivé, dit Isaure, mais ce qui est fait?

— Comment, ce qui est fait! dit Chambel éperdu.

— Oui, ce qui est fait, dit Isaure d'un air naïf. Cela gêne quelquefois, on s'en repent, mais il n'y a pas moyen d'y échapper.

Ceci pénétra si vivement dans la position de Chambel, qu'il crut un moment qu'Isaure savait la vérité; mais il crut presque aussitôt qu'Isaure faisait allusion à son amour pour Marguerite, et il repartit:

— Certainement, quand cela est fait; mais quand il n'en est rien, quand on n'y a pas pensé, quand c'est une sottise dont on s'est gardé, cela ne gêne nullement.

Madame de Morency avait été aussi fort étonnée de l'insinuation de madame Chambel; mais elle n'avait pas du tout pensé à Marguerite, de façon que la repartie de Pierre lui arriva directement; et si elle trouva bonne la

dénégation, elle trouva que l'air de dédain dont elle était faite et le mot de sottise dont se servait M. Chambel étaient d'une outrecuidance inouïe. Ce fut au point qu'elle en pâlit de colère et qu'elle garda le plus profond silence jusqu'à la fin du dîner. Quant à Isaure, elle était dans un état de ravissement délicieux, et M. de Morency interrompait de temps en temps ses bruyantes aspirations pour lui adresser les mots les plus aimables.

Le dîner finit, et dans le mouvement général qui se fit pour aller de la salle à manger dans le salon, il se passa une petite scène très-rapide. Chambel s'approcha de sa femme et lui dit tout bas :

— Si vous parlez à M. Jules, je le soufflette en plein salon.

Puis il se retira sans attendre de réponse et s'approcha de madame de Morency qui l'avait examiné, et qui, si elle ne l'avait pas entendu, avait au moins deviné, à l'expression de son visage et à l'air irrité de madame Chambel, le sens de ce qu'il avait pu lui dire. En conséquence, lorsqu'il s'approcha d'elle pour lui offrir le bras, elle lui tourna le dos en lui disant :

— Prenez garde, M. de Morency est homme à nous tuer sur place.

Par un mouvement involontaire, Chambel se retourna et vit M. de Morency qui avait offert son bras à madame Chambel et qui l'entraînait dans le jardin en lui disant :

— J'ai quelque chose à vous confier, belle dame, vous ne me refuserez pas un moment d'entretien.

Madame Chambel, qui avait été surprise par la crainte que son mari n'exécutât la menace, dans un moment d'aveugle emportement, hésitait à suivre M. de Morency, attendu que Jules était tout de suite passé dans le jardin.

— Allez donc ! lui dit Chambel ; avez-vous peur de ce que M. de Morency peut avoir à vous dire ?

— Point du tout, fit Isaure ; mais je ne voulais pas laisser madame de Morency toute seule ; car M. Jules est au jardin.

En disant cela, elle sortit, et Chambel demeura planté sur la porte, dévoré de l'envie de prévenir la rencontre que M. de Morency allait sans doute arranger entre Isaure et Jules, et non moins désireux d'être seul avec madame de Morency, et d'avoir une explication avec elle. Ce dernier désir l'emporta enfin, et il entra dans le salon. Il s'approcha de la belle irritée, et lui dit d'un air suppliant :

— Vous êtes fâchée contre moi?

— Moi? Et de quoi, mon Dieu! voulez-vous que je sois fâchée?

— Vous avez prêté à mes paroles un sens que je n'ai pas voulu leur donner.

— Vous oubliez que madame Chambel est avec M. Jules, dit madame de Morency.

— Si vous le voulez absolument, je l'oublierai, dit Chambel d'un ton soumis.

Madame de Morency était comme toutes les femmes qui ont peur que leur pouvoir ne soit méprisé parce qu'il est illégitime. Cette offre de Chambel lui parut acceptable; mais elle ne voulut y souscrire que dans les termes qui lui convenaient, et elle répondit d'un ton triste:

— L'oublier! cela ne vous est plus possible.

— Mettez-moi à l'épreuve.

— Oh! je sais bien que vous resterez près de moi, et que, malgré le tourment de votre cœur, vous n'irez pas où vous voudriez être. Mais ce n'eût pas été ainsi autrefois. Autrefois vous eussiez véritablement oublié cette préoccupation, ou plutôt vous ne l'eussiez pas eue...

— J'ai tort, dit Chambel.

— Ce n'est pas que je blâme votre susceptibilité, si elle pouvait être sérieusement alarmée; mais cette comédie ne valait pas la peine

d'y faire attention, et avec plus de calme vous eussiez vu que le meilleur moyen de la faire cesser était de ne pas vous en apercevoir.

— Vous croyez? dit Chambel d'un ton si joyeux qu'il pouvait passer pour une confirmation du reproche que madame de Morency venait de lui faire.

Madame de Morency ne voulut pas y prendre garde ; elle avait un but à atteindre, et elle ne se souciait pas de s'en détourner par une discussion trop vétilleuse ; elle continua :

— Plus de calme aussi m'eût épargné l'affreux retour que j'ai su faire sur moi-même.

Ici madame de Morency laissa échapper deux grosses larmes.

Chambel murmura un nom de baptême d'un ton plein d'amour, et madame de Morency reprit :

— Ah ! ce n'est pas le danger qui me menace qui m'épouvante, c'est le remords éternel de ma faute... Était-ce donc vous qui deviez me la montrer d'une façon si cruelle...?

Ses larmes éclatèrent à ce moment, et Chambel entra dans la longue série de serments d'amour éternel qui sont la barrière qu'on oppose d'ordinaire à ces sortes d'irruptions de remords.

Madame de Morency se défendit si bien de

les entendre, et Chambel fut si jaloux de la persuader, qu'il se passa près d'une heure sans qu'il songeât ni à sa femme, ni à Jules ; madame de Morency fut ravie.

De son côté, madame Chambel voulait savoir jusqu'où l'autorité de madame de Morency arrêterait la jalousie de son mari, et en voyant les minutes se succéder sans qu'il reparût, elle en conçut un dépit si violent, que Jules ne pouvait comprendre l'humeur qu'elle lui montrait, après tout ce qu'elle lui avait dit quelques heures avant. Plusieurs fois il voulut se retirer, mais à chaque fois Isaure le retint, car elle ne voulait ni rentrer la première, ni être trouvée seule avec M. de Morency. Enfin, la soirée étant assez avancée pour que Jules lui-même lui fît observer qu'il était temps de reparaître au salon, Isaure déclara qu'elle se sentait prise de froid, indisposée, et qu'elle ne voulait pas rentrer. Puis elle ajouta par forme de supplément :

— Je vous serai obligée de n'en rien dire à mon mari ; il se croirait obligé de me suivre, et je ne veux pas le priver du plaisir de passer la soirée avec vous.

Madame Chambel se retira sans passer par le salon, et M. de Morency n'eut pas plutôt

supposé qu'elle était rentrée chez elle, qu'il chargea immédiatement Jules d'une commission qui devait le retenir absent pendant plus de deux heures. Cela fait, il rentra seul dans le salon, et sa femme lui ayant demandé ce qu'il avait fait de madame Chambel, il répondit qu'elle était rentrée chez elle.

— Et Jules? dit madame de Morency.

M. de Morency se retourna, et répondit négligemment :

— Ma foi, je ne sais ce qu'il est devenu, il a disparu comme une ombre aussitôt que madame Chambel a été partie.

Ceci fut dit de manière à ce que Chambel l'entendît. Et tout aussitôt M. de Morency le força d'accepter une partie de whist.

VIII

Pour quelqu'un qui eût connu le véritable caractère de madame Chambel, la scène qui avait eu lieu eût été un grand motif de surprise. Bonne ou mauvaise, indulgente ou vindicative, sa pensée était toujours sérieuse. Pour elle la vie du cœur était une chose grave et avec laquelle on a tort de jouer. C'est cependant ce qu'elle venait de faire, et dès qu'elle fut seule, elle en éprouva une sorte de repentir, et bientôt après un véritable regret. Sans le vouloir, elle s'était confirmée dans une idée qu'elle avait souvent émise mais qu'elle était

heureuse de voir combattre et d'entendre nier.

« Non, disait-elle, les femmes qui ont la franchise de leurs sentiments, celles qui sont simples et naturelles, celles qui ayant un amour sincère dans le cœur, n'en font point parade avec une sotte ostentation de langueurs et de préoccupations étudiées, celles qui ayant foi en l'amour qu'on leur a juré, en vivent paisiblement sans avoir l'air de le défendre à tout propos, comme une chose qui ne leur appartient pas; ces femmes-là ne sont pas celles que les hommes préfèrent. Il n'y a pas de si mince coquette qui, avec les manéges les plus usés, les faux sourires, les larmes de commande, les extases et les désespoirs accoutumés de la séduction la plus vulgaire, ne l'emporte sur la femme simplement et loyalement aimante. La vanité des hommes s'accommode mieux de toutes les peines que ces femmes se donnent pour les tromper, que de la sincérité d'un sentiment qui ne coûte rien à celle qui l'éprouve. Ils ne veulent pas se rendre compte de cette disposition de leur nature, parce que la proposition réduite à ces termes est peu flatteuse; mais telle est cependant la vérité. »

Cent fois elle avait dit cela devant Cham-

bel, et cent fois il avait combattu cette opinion par un argument auquel Isaure n'eût pas voulu résister, c'était par l'amour même qu'il éprouvait pour elle. Mais s'il faisait taire cette crainte, il ne la détruisait pas. Elle était restée dans le cœur de madame Chambel, et peut-être le caractère de son mari était-il la première raison de cette crainte.

Trompée par des apparences admirablement combinées par le hasard et par l'intrigue, elle avait cru un moment à l'amour de Pierre pour Marguerite. Mais lorsque la lettre de cette jeune fille lui eut montré la vérité, Isaure s'étonna de s'être si grossièrement abusée. Non, Chambel ne pouvait aimer une pauvre enfant belle comme les anges, mais ignorante, timide, cachée dans le coin d'un salon où personne ne venait lui faire une cour au milieu de laquelle il y avait de la difficulté et du triomphe à être distingué; et même lorsque cette enfant se fût prise d'une véritable et profonde passion pour lui, Chambel n'était pas homme à le voir ou à le deviner. Isaure ne doutait pas que son mari ne fût dans une sincère ignorance de l'amour de Marguerite. Elle l'aimait trop pour qu'il la comprit, se dit-elle.

Ce qu'il fallait à Chambel, c'étaient ces sen-

timents maniérés qui se produisent furtivement aux yeux de tout le monde, que personne n'est censé savoir, car ils n'ont jamais éclaté, mais que personne n'ignore ; qu'on peut nier, parce qu'on le doit, en laissant à chacun la conviction qu'on est heureux, mais discret. Ce qu'il fallait à Chambel, c'était non pas un amour, mais une conquête, une femme aux faveurs de laquelle vingt hommes prétendent, et qui vous choisit : une femme qui, sans vous persuader bien véritablement de cette vérité, peut cependant vous étourdir du récit des combats qu'elle a soutenus contre sa passion, qui vous a confié une vie hautement posée, un nom jusque-là respectable et respecté, et qui peut-être a oublié quelque peu que, faute pour faute, elle en eût pu choisir de titrées avec blason burelé d'argent et d'azur. Cette femme, c'était la comtesse de Morency.

Isaure, en reconnaissant cette triste vérité, s'était cependant réfugiée dans la pensée qu'un pareil amour ne pouvait être sérieux, qu'il était facile de le détruire en l'alarmant, et que dans tous les cas il n'y a que les passions très-fortes qui peuvent pousser un homme à persévérer dans le mal. C'est pour cela qu'elle avait continué ses coquetteries envers Jules, et ce

qu'il y a d'étrange, c'est que ce fut leur succès même qui épouvanta Isaure. Ainsi, se disait-elle, cet homme véritablement sérieux, cet homme que la vanité n'aveugle pas, qui ne devrait être sympathique qu'à la vérité, s'est laissé niaisement abuser par une comédie dont on daignait à peine lui déguiser le but. Pour quelques regards menteurs, pour quelques paroles d'un sens douteux, il avait fait sans crainte, sans effroi, une des actions qui répugnent le plus à l'honneur le plus vulgaire, il avait livré une lettre qui lui était confiée. Assurément Jules ne l'eût peut-être pas fait, s'il avait pu prévoir ce qu'Isaure cherchait dans cette lettre ou ce qu'elle voulait en faire ; mais l'oubli d'un devoir sacré n'en était pas moins le résultat de cette comédie ; et l'aveuglement qui marchait au mal sans s'en douter, n'était-il pas plus redoutable que la faiblesse même qui succombe en voyant sa faute ? Cette faiblesse peut résister un jour devant des exigences qui lui font peur ; mais où ne peut-on pas mener celui qui est assez habilement trompé pour ne pas voir où on le veut conduire ? En comprenant ce qu'elle avait pu faire de Jules, elle s'épouvanta de ce que madame de Morency pourrait faire de Pierre.

Cependant, le caractère de madame de Morency, ce qu'Isaure en avait appris dans l'entretien qui avait eu lieu avant le dîner, ce qu'elle en avait fait dire à Jules, l'opinion personnelle qu'elle avait de la légèreté de ses sentiments, la rassuraient un peu. Non, madame de Morency n'était, ni par sa nature, ni par sa position, une de ces femmes qui s'emparent de l'existence d'un homme et qui brisent à leur profit tout ce qui s'y rattache d'intérêts et d'affection. L'amour de Pierre pour elle était une intrigue de plus dans la vie de madame de Morency, intrigue qu'elle dénouerait à l'heure où un autre désir remplacerait ce désir satisfait, et peut-être fallait-il laisser passer cette fantaisie sans lui donner de l'importance en la combattant.

Mais si madame de Morency n'était pas la femme que redoutait madame Chambel, elle était celle qui avait ouvert la brèche à l'oubli des serments ; et tolérer aujourd'hui une liaison sans danger, ne serait-ce pas autoriser plus tard des habitudes qui pouvaient aller jusqu'au dernier abandon ?

Absorbée par ses réflexions, Isaure regardait quelquefois autour d'elle, et, comme Marguerite, elle ne voyait à ses côtés personne de qui

prendre conseil. Elle n'avait qu'elle à consulter, et pour comble de malheur elle n'avait pas confiance en elle-même. Ne s'était-elle pas trompée la veille en accusant si odieusement une pauvre fille innocente, et ne s'était-elle peut-être pas plus cruellement trompée, lorsque, confiante dans l'amour de Chambel, elle avait tout abandonné pour lui ?

Quand ce fantôme du passé se présentait à Isaure, elle se détournait avec terreur, elle se levait avec vivacité, elle s'agitait, elle marchait, elle parlait pour ne pas voir, pour ne pas entendre ce lointain souvenir qui lui disait aujourd'hui qu'elle s'était trompée alors comme la veille. Et maintenant que ferait-elle, comment devait-elle se défendre ? Par la douceur et la résignation, ou par la lutte et la violence ? Comment ramènerait-elle son mari ? Devait-elle feindre de ne rien savoir et laisser au temps d'amener un repentir sérieux ? Peut-être était-ce le parti le plus sage vis-à-vis d'un homme comme Chambel ? Violent comme nous l'avons dit, parce qu'il était faible, il était capable de sortir de toutes les bornes dans le cours d'une discussion, de faire une action coupable dans un moment de colère ; mais, abandonné à lui-même avec indifférence, il se fût vite

fatigué d'une liaison qui n'eût pas produit le moindre effet.

A force de considérer le caractère de Chambel, Isaure s'était bien convaincue que c'était là le parti le plus sage ; elle ne doutait pas un moment du succès qu'elle obtiendrait par ce moyen ; mais ce que la raison démontrait, ce que l'expérience affirmait, ce qu'elle eût conseillé à une amie, ce qu'elle eût exigé de sa propre fille pour le bonheur à venir de toute sa vie, elle ne pouvait l'accepter pour elle-même. L'idée de rester dans une attente patiente et passive du retour de son mari était insupportable à Isaure. S'il doit me revenir ainsi, disait-elle, par lassitude et ennui, vaut autant qu'il m'abandonne à tout jamais. Quand je briserais à la fois mon cœur et mon caractère pour m'enfermer dans un silence en apparence indifférent, cela ne me servirait à rien ; car à l'heure où l'épreuve serait finie, il importerait peu que le coupable revînt, et il n'y aurait plus pour lui ni amour, ni pardon, ni oubli ; il y aurait dédain, indifférence, répulsion.

Que faire alors, que faire ? s'écriait cette âme en peine qui se perdait dans ses mille réflexions ; lutter, lutter hautement, au risque

de tout briser ; car le perdre pour le perdre, c'est-à-dire mourir pour mourir, valait autant que ce fût tout de suite et tout d'un coup.

Isaure était dans cette disposition lorsqu'elle entendit sonner à la porte de son appartement, et telle était l'incertitude qui régnait dans ses pensées, que son premier mouvement fut de s'enfermer chez elle. Tout émue qu'elle était, elle ne voulait pas s'exposer à une attaque imprudente de son mari. Elle comprenait bien qu'il allait venir, le ton haut et la parole menaçante, lui demander compte de ce qu'elle avait fait durant toute cette journée. Bien assuré qu'Isaure ignorait la vérité, armé contre elle de la fausse accusation qu'elle avait portée la veille, il allait se poser nécessairement en homme indignement outragé par des soupçons injustes. Profondément irrité de la façon dont elle l'avait bravé, il allait parler en maître qui ordonne et qui défend ; et Isaure, tout en devinant ce qui allait se passer, ne se sentait pas le courage de l'accepter sans éclater à son tour, et c'était commencer immédiatement la lutte ; la lutte qu'elle désirait si ardemment tout à l'heure, la lutte qui se présentait et devant laquelle elle reculait, car elle ne pouvait y recueillir que désespoir, désespoir d'être

trompée, désespoir de voir mentir et par conséquent de voir s'avilir devant elle celui qu'elle aimait avec tant de passion. Sûre de le vaincre en lui montrant jusqu'à quel point elle était instruite, elle s'appliquait ce mot fameux : Encore une victoire comme celle-là, et je suis perdue ! Elle comprenait qu'elle laisserait sur le champ de bataille les derniers débris de son cœur, et, tout orgueilleuse qu'elle était, elle aima mieux avoir l'air de fuir que d'engager une partie où elle ne pouvait que perdre.

Cependant Chambel était rentré; il était venu jusqu'à la chambre d'Isaure, et, l'ayant trouvée fermée, il y avait frappé d'un coup sec et précis qui disait aussi bien que les mots les plus clairs qu'il entendait qu'on lui ouvrît immédiatement. C'est que Chambel arrivait tout gonflé d'une colère amassée pendant six robs de whist que M. de Morency lui avait imposés avec une impitoyable cruauté. Il crevait dans sa peau de mille phrases toutes faites qu'il avait préparées pour châtier Isaure. Il fallait qu'il s'en déchargeât à tout prix; et comme celle-ci fit la sourde oreille et ne répondit pas, Chambel frappa de nouveau, et cette fois avec une violence qui fit craindre à Isaure que, dans un mouvement irréfléchi de

colère, il ne mit scandaleusement leurs domestiques dans la confidence de leurs débats en enfonçant la porte.

Ce que n'avaient pas pu toutes les réflexions d'Isaure, cette crainte le produisit en un instant; elle se dit qu'elle saurait tout écouter et tout entendre sans en être émue, comme si elle avait affaire à un fou, dont les paroles ne pouvaient avoir aucune portée sur un esprit sage. En conséquence, elle ouvrit sa porte.

— Je ne vous avais pas entendu d'abord, dit-elle, et je suis fâchée de vous avoir fait attendre.

Chambel, en entrant, jeta autour de lui un regard soupçonneux. Heureusement pour Isaure qu'elle ne le comprit pas, car elle ignorait la disparition de Jules immédiatement après son propre départ de chez madame de Morency.

— Vous ne vous enfermez pas d'ordinaire quand vous êtes seule? lui dit Chambel.

— En rentrant, il y a deux heures, lui dit doucement Isaure, j'avais poussé ce verrou pour ne pas être importunée par les domestiques, et j'avais oublié que la porte était fermée.

— Qu'aviez-vous donc à faire, lui dit Cham-

bel, pour craindre ce que vous appelez des importunités?

— Rien, absolument rien, repartit Isaure; je l'ai peut-être fait sans y penser, et, en vérité, je vous le répète, je suis très-fâchée de vous avoir fait attendre un seul moment.

Isaure parlait d'une voix contrainte et qui avait quelque chose de suppliant; mais Chambel était venu pour avoir une querelle, il la lui fallait; il se garda bien de la remettre au lendemain, et il reprit d'un ton aigre :

— Vous aviez sans doute à penser à la poésie de M. Jules, ou à toutes les belles choses qu'il a pu vous dire dans le long et solitaire entretien que vous avez eu ensemble?

— M. de Morency ne nous a pas quittés d'un moment, répondit doucement Isaure.

— M. de Morency! dit Chambel en prononçant ce nom avec un souverain mépris; M. de Morency! répéta-t-il avec un sourire qui voulait dire clairement : Est-ce que M. de Morency est quelque chose?

Qui diable voulez-vous qui puisse y résister? La tentation était trop belle, la réponse trop facile, et Isaure ne résista pas.

— Je sais, répondit-elle du ton le plus humblement incisif qu'elle put prendre, que M. de

Morency est considéré par quelques personnes comme un homme fort peu gênant.

— Que voulez-vous dire par là? dit Chambel, et quelles sont les personnes qui pensent ainsi de M. de Morency?

— Moi, peut-être, et M. Jules, dit Isaure en qui déjà la colère commençait à bouillonner sourdement.

— C'est ce que je ne sais pas, repartit Chambel, car j'ignore tout ce qui a pu se dire devant lui; mais M. de Morency, fût-il le plus perspicace des hommes, sa présence ne me paraît pas suffisante pour autoriser un entretien de plus de deux heures, comme celui que vous avez eu avec M. Jules.

— Je regrette beaucoup que cela ait pu vous déplaire, reprit Isaure plus froidement; mais il vous était loisible d'interrompre cet entretien, si cela vous eût convenu.

— Mais cela ne me convenait pas! s'écria violemment Chambel.

— Êtes-vous bien sûr que ce fût à vous précisément que cela ne convînt pas? dit Isaure avec une intention bien manifeste.

Mais la colère de Chambel, contenue jusque-là, venait d'éclater, si bien qu'il n'entendit pas cette insinuation accusatrice, et qu'il n'en-

tendit que les mots sans en comprendre le sens.

— Non, s'écria-t-il avec plus de violence, cela ne me convenait pas; ce n'est pas un métier que je veuille faire, madame, je vous en préviens, que de vous suivre pas à pas pour espionner vos démarches, et faire cesser des comédies qui me déplaisent; ce que je veux, ce que j'entends, ce qui sera, c'est que vous ne recommencerez point ces misérables scènes de coquetterie impertinente, auxquelles il vous a convenu de donner pour excuse une jalousie que vous ne pouviez pas avoir dans le cœur.

— Que je n'y ai plus, du moins, repartit Isaure avec une expression équivoque de soumission et de ressentiment.

— Je suis charmé, lui dit Chambel, que vous ayez reconnu toutes les niaiseries de vos suppositions.

—Vous avez parfaitement raison, monsieur, repartit Isaure; j'ai été parfaitement niaise de m'imaginer que vous pussiez être un moment amoureux d'une pauvre jeune fille qui n'a pour elle qu'une beauté sans coquetterie, une jeunesse sans manége et une candeur profondément ignorante de l'art de plaire aux hommes de génie.

— Ce ton de raillerie, vous sied mal, reprit Chambel; et, après ce qui s'est passé ce soir entre M. Jules et vous, vous devriez mettre un peu plus de bonne foi à reconnaître votre erreur.

— Je vous jure, reprit Isaure, toujours d'un ton qui affectait l'humilité, que c'est avec la bonne foi la plus sincère et la plus entière que je reconnais mon erreur vis-à-vis de cette jeune fille; et peut-être, si vous étiez moins préoccupé de vous et de vous seul, vous ne vous montreriez pas si irrité de mes entretiens avec M. Jules, car c'est à lui que je dois la certitude où je suis que mes soupçons sur mademoiselle Marguerite étaient souverainement ridicules.

Il y avait dans la manière dont cet aveu était prononcé quelque chose d'aigre qui blessait Chambel sans qu'il pût ou qu'il osât le comprendre, et, par je ne sais quel instinct de la vérité, il se sentait accusé à mesure qu'Isaure avouait ses torts. Cependant il n'admettait pas qu'elle pût savoir ses intrigues avec madame de Morency, et il ne voyait dans cette façon d'être d'Isaure que l'impuissance où elle était de prouver son accusation contre Marguerite, sans cependant avoir perdu ses soup-

çons. Ce fut dans cette supposition qu'il répondit d'un ton ricaneur :

— Je conçois votre dépit, madame, d'avoir fait tant de frais inutilement, et de ne pas avoir obtenu de M. Jules la preuve irrécusable de ma trahison, que vous aviez fait serment de produire aujourd'hui même.

—Je n'ai pas dit aujourd'hui, repartit Isaure; chaque chose viendra à son temps, et j'ai obtenu de M. Jules tout ce que j'avais à lui demander.

A cette repartie, prononcée avec une sécheresse menaçante, Chambel pâlit de colère, et répliqua avec force :

— Je ne sais ce que vous avez à demander à M. Jules, je ne sais ce que vous avez obtenu de lui, mais je vous défends de lui adresser de nouveau la parole ; je vous défends surtout de prendre vis-à-vis de lui des airs de coquetterie que je ne veux pas supporter.

—Et si je ne vous obéissais pas, par hasard? répondit Isaure en regardant son mari d'un air de défi.

— Si vous ne m'obéissiez pas...! reprit Chambel.

Il s'arrêta un moment, agité d'une émotion violente, et reprit bientôt d'une voix où il y

avait malgré lui encore plus de douleur que de menace ; on sentait que cet homme n'obéissait pas à l'intime conviction qu'il avait de son droit : il s'était fait une règle de conduite, il voulait la suivre, mais il en reconnaissait malgré lui l'injustice ; il s'était dit qu'il intimiderait sa femme, et il voulait l'intimider ; et pour cela il allait bien au delà de ce qu'il avait prévu et de ce qu'il eût voulu faire.

— Si vous ne m'obéissez pas..., reprit-il donc, vous avez une fortune parfaitement indépendante de la mienne ; et si la considération de votre mari vous paraît une chose qu'on puisse jouer si légèrement, je vous préviens que je ne la défendrai vis-à-vis de vous ni par des violences ni par des procès, mais que je la défendrai vis-à-vis du monde par une séparation qui vous laissera libre de n'obéir qu'à vous-même.

L'accent désespéré avec lequel Chambel prononça ces paroles venait peut-être de la honte qu'il éprouvait à faire une menace odieuse, et qu'il ne se sentait pas le droit de faire ; mais Isaure se trompa à cette expression, et elle lui dit avec une effusion cette fois bien vraie et bien sincère :

— Vous ai-je blessé à ce point, Pierre? Vous

reste-t-il encore dans le cœur assez d'affection pour moi, que vous ayez souffert si cruellement d'une apparence d'oubli ? Ah ! s'il en est ainsi, si dans la folie d'une irritation peut-être juste je vous ai fait croire que je pouvais préférer ma vengeance à votre honneur, je vous demande pardon, je vous demande sincèrement pardon; et si vous devez me quitter, je ne veux pas du moins que ce soit parce que j'aurai oublié envers vous comme envers un autre ce que je dois à mes devoirs d'épouse.

En ce moment Isaure éclata en larmes et tomba assise sur un fauteuil en se cachant la tête dans ses mains. Chambel venait d'atteindre le but qu'il s'était proposé, mais ce n'était pas par l'effroi qu'avaient inspiré ses menaces, c'était par la douleur que causait son abandon; il comprit ce sentiment, et il en fut touché; il eut un moment de remords, et il oublia le ressentiment qu'il croyait avoir justement contre Isaure, comme elle venait d'oublier le juste ressentiment qu'elle avait contre lui. Chambel s'approcha de sa femme, et lui dit doucement :

— Allons, Isaure, calmez-vous; oui, j'ai été blessé, cruellement blessé de vous voir jouer si légèrement avec des sentiments sacrés;

mais il suffit qu'à l'avenir vous montriez plus de calme et plus de retenue ; tout sera oublié, et tout est oublié même, si vous le voulez.

Isaure, en proie à un désespoir où il entrait autant de remords du passé que de terreur du présent, n'avait pas écouté son mari, et il eût été heureux pour elle et pour lui que cette explication commencée sous de si terribles auspices en fût demeurée là. Cependant elle avait entendu qu'il lui avait parlé, et, sous l'empire de la douleur qu'elle éprouvait, elle lui répondit en pleurant toujours :

— Eh bien, oui, j'ai eu tort ; j'ai eu tort, mais j'étais folle : je souffrais tant ; vous seul savez pourquoi ; n'en parlons plus ; j'essayerai d'être plus calme à l'avenir.

Chambel avait une rage de sermonner, qui est en général le partage des hommes qui écrivent ; tout autre que lui, à sa place, eût été ravi d'avoir obtenu ce repentir si rempli d'amour ; mais Chambel ne voulut pas perdre sa petite admonestation paternelle, et reprit d'un ton très-tendre à la vérité, mais suffisamment doctoral :

— Oui, Isaure, soyez plus calme à l'avenir ; moi, quel que soit le chagrin que vous pou-

vez me faire, je ne douterai jamais de vous ; mais le monde se plaît à saisir les moindres apparences pour calomnier, et il ne faudrait pas deux scènes pareilles à celle d'aujourd'hui pour qu'on osât se permettre des propos, sans raison je le sais, mais qui vous offenseraient d'autant plus.

Isaure releva la tête, et regarda son mari en face avec une singulière stupéfaction ; il y avait une anxiété douloureuse dans ce regard, et il était facile de voir qu'elle était encore en proie à cette douleur qui avait si soudainement vaincu sa colère.

— Quoi ! dit-elle lentement à son mari, déjà, et pour quelques mots échangés avec un jeune homme, aurait-on osé croire...!

— Rien, lui dit doucement Chambel, rien ; mais tenez, Isaure, je vous parle comme un ami : eh bien, une femme qui a l'expérience de ce monde, une femme qui a pour vous une sincère amitié, madame de Morency enfin, me disait...

A ce nom, comme si un feu brûlant eût dévoré toutes les larmes d'Isaure, comme si un coup violent l'eût ébranlée et réveillée en sursaut au milieu de son repentir, son œil devint sec, fixe et éclatant, son visage pâlit, tout son

corps frissonna; elle répéta d'une voix dont l'accent était effrayant :

— Madame de Morency !

— Oui, répéta Chambel d'un ton péremptoire; elle me disait que ce n'est pas ainsi qu'une femme comme vous devait agir, à supposer même qu'elle eût des soupçons...

— Madame de Morency ! s'écria Isaure en se levant soudainement et en joignant ses mains au-dessus de sa tête par un geste désespéré ! Madame de Morency ! s'écria-t-elle encore : cette femme ! cette... !

Elle s'arrêta, et, regardant Chambel d'un air égaré, elle reprit vivement :

— Oh ! tenez, monsieur, par pitié, laissez-moi seule; ne me parlez pas; ne me faites pas dire ce que je ne veux pas vous dire; allez-vous-en, je vous en supplie, allez-vous-en !

— Croyez-vous donc m'épouvanter avec vos fureurs simulées ? s'écria Chambel, qui se fit d'autant plus menaçant qu'il était plus épouvanté.

— Oh ! taisez-vous, reprit Isaure; une fois encore, par grâce, par pitié, taisez-vous ! Je ne sais rien, je ne veux rien savoir; mais laissez-moi, je vous en supplie.

— Eh bien, non, dit Chambel, il faut que

tout ceci finisse ; il me faut une explication formelle à tous ces cris, à tous ces reproches.

— Vous le voulez ? s'écria Isaure exaspérée ; eh bien, soit !

IX

— Eh bien! soit, avait répété Isaure.

Puis, avec un singulier mouvement de résolution, elle alla fermer cette porte et ce verrou qu'une heure avant elle avait voulu opposer comme un obstacle à la lutte qui allait s'engager. Cette précaution matérielle parfaitement inutile, était comme une déclaration de la fureur du combat qui allait se livrer. « Vous l'avez voulu, eh bien! le champ est ouvert et la barrière close derrière les combattants; il n'y a plus moyen ni de reculer ni de s'échapper. Vous l'avez voulu... eh bien! mettons-nous à

l'œuvre ; frappons-nous sans grâce ni merci, jusqu'à ce que l'un de nous deux meure à la peine... car il va y avoir une victime entre nous, ce sera votre honneur ou le mien, l'avenir de ma vie ou le vôtre ; vous le voulez... eh bien, soit ! »

Chambel avait suivi sa femme des yeux pendant qu'elle fermait cette porte, et il la considérait avec une véritable terreur pendant qu'elle s'asseyait en face de lui.

Elle garda un moment le silence, suffoquée par la violence de ses émotions. Tant de colère, tant de résolution, avaient enfin averti Chambel qu'Isaure était peut-être sur la vraie trace de sa faute, et il s'en voulait d'avoir poussé les choses si loin. A son tour il prit une résolution comme celle d'Isaure, c'était de lui laisser dire tout ce qu'elle voudrait sans se laisser émouvoir et emporter ; et comme elle, il s'imagina qu'il serait assez fort contre sa passion pour en dompter les mouvements ; il prit donc un air froid, calme et résolu, et attendit qu'Isaure lui parlât. Le silence dura encore quelque temps : Isaure cherchait à maîtriser le tumulte de son âme et à mettre de l'ordre dans le flux de plaintes et d'accusations qui semblait vouloir se répandre tout à la fois. D'abord Chambel

attendit avec anxiété, puis avec impatience; enfin il finit par croire que le silence d'Isaure venait de ce qu'elle n'avait rien à dire, parce qu'elle ne disait rien ; et comme il était de ces gens qui, lorsqu'ils ont ou pensent avoir un avantage, en usent immédiatement, il reprit un air ricaneur, et lui dit :

— Eh bien ! madame, j'attends.

Le mouvement était donné, et Isaure poursuivit.

— Écoutez, monsieur, dit-elle, écoutez-moi, Pierre ; je vous aime d'un amour exigeant, jaloux, emporté, c'est vrai, mais je vous aime d'un amour loyal. J'ai fait en ma vie une grande faute; que je doive m'en repentir ou non, ce n'est pas une question où vous puissiez être un juge impartial, car c'est pour vous que je l'ai faite. Mais ce que vous savez, c'est qu'en manquant aux plus saints des devoirs, je n'ai pas voulu ajouter un crime à un crime, je n'ai pas voulu tromper celui envers qui j'étais coupable. Je ne vous ai jamais raconté, Pierre, comment se passa le jour où je quittai ma maison pour aller vous retrouver dans la vôtre. Je vais vous le dire pour que vous sachiez enfin ce que je suis, pour que vous sachiez ce qu'était l'homme que je vous ai sacrifié.

A ce préambule, Chambel espéra qu'il allait avoir à supporter simplement une scène de reproches et de plaintes, et, un peu rassuré sur ce qu'il craignait pour lui-même et madame de Morency, il s'inclina en signe d'assentiment. Isaure était trop remplie de ses pensées et du but qu'elle voulait atteindre, pour être satisfaite de cette bénévole condescendance ; elle reprit.

— Écoutez-moi bien, Pierre, et vous comprendrez alors ce que je suis et ce que je puis être ; ce n'est pas seulement une confidence que je vous fais, c'est une explication du présent que je vous donne ; écoutez-moi donc bien. Le jour où je devais partir de ma maison, d'une maison honorée, où, si je n'avais pas été heureuse par les sympathies du cœur, je l'avais été du moins par la considération, ce jour-là j'écrivis à mon mari une lettre dont je me rappelle les moindres termes.

« Victor, lui disais-je, sans que vous ayez eu les moindres torts envers moi, sans que je puisse vous reprocher de m'avoir causé volontairement des chagrins, je suis devenue une épouse coupable, et aujourd'hui même j'ai résolu de fuir avec celui que j'aime. Il y a un mois que j'ai perdu tous mes droits à votre estime ; il y a un mois que je frémis de honte

toutes les fois que vos lèvres touchent mon front, que votre main serre la mienne avec tendresse, et que je reçois ces marques d'affection, comme si j'en étais encore digne. J'ai horreur de ce mensonge qui me paraît pour vous plus insultant, pour moi plus dégradant que ma faute même. Dans quelques heures, ma fuite eût pu vous éclairer ; mais je me mépriserais encore plus que je ne fais d'oser faire une action coupable et de ne pas oser le dire par crainte d'une colère que j'ai méritée ; cet aveu de ma faute et de mes desseins est un titre que je vous dois contre moi ; il justifiera le châtiment que vous voudrez m'infliger si vous croyez devoir vous venger. Je dois partir ce soir à dix heures. »

— Vous avez écrit cette lettre ! s'écria Chambel avec une sorte de terreur du danger auquel Isaure s'était exposée et l'avait peut-être exposé lui-même.

— Je l'ai écrite, Pierre, et je l'ai écrite à un homme qui n'avait ni les exquises délicatesses d'un esprit exercé, ni l'exaltation d'une générosité poétique ; je l'ai écrite à un homme rude, absolu, fort, et qui avait souvent brisé sur sa route les hommes et les choses qui lui faisaient obstacle.

Une heure après qu'il eut reçu cette lettre, on me remit de sa part un paquet cacheté. C'étaient les comptes de ma fortune, mes titres de propriété et ma lettre elle-même.

— Et pas un mot, dit Chambel? qui écoutait avec une surprise extrême.

— Vous savez, dit Isaure, ce qu'était Victor; un rude campagnard dont l'éducation avait été négligée par un père dissipateur, et qui, orphelin à vingt ans, avait employé toute la force de son esprit et toute son activité à reconstituer une fortune délabrée, et à payer jusqu'à la dernière dette que son père lui avait léguée. Même dans les affaires qu'il savait à merveille, il lui répugnait d'écrire, et lorsqu'il était forcé de le faire, il semblait que tout ce qu'il avait d'intelligence et de bon sens vînt se perdre dans un labyrinthe de mots sans suite. Il savait son impuissance, et il en était honteux vis-à-vis de moi, dont la passion pour les œuvres écrites de l'esprit était une sorte de sarcasme perpétuel contre lui. Non, Pierre, il n'y avait pas un mot ajouté à cet envoi; mais cette lettre qu'il me renvoyait, ces comptes qu'il y avait joints avaient une éloquence qui me saisit le cœur. Presque aussitôt il entra chez moi.

— Je me suis fait précéder par ce paquet, me dit-il, pour que vous n'eussiez pas peur de moi quand je viendrais. Si j'avais su écrire, je ne serais pas venu, mais il est des choses que vous devez entendre, et que je ne me crois pas dispensé de vous dire.

Je m'attendais à des menaces, il reprit froidement :

— Isaure, vous étiez née pour être une honnête femme, et vous l'eussiez été, je ne dirai pas avec un autre mari que moi, mais sans cette exaltation irréfléchie qui vous poussera au mal plus souvent qu'au bien. Isaure, vous vous êtes fait du bonheur humain une idée fausse : vous avez vu l'existence dans des rêves : un faux clinquant de sentiments exagérés vous a toujours semblé préférable à une vulgaire vérité ; vous avez cru que, parce que la forme était plus brillante, le fond était plus solide : voilà votre erreur, et de cette erreur votre faute.

Cette faute, vous l'avez avouée avec vanité. Je suis sévère, j'en ai le droit ; mais je serai calme, je m'en suis imposé le devoir. Coupable qui avez joué avec mon honneur, imprudente qui avez joué avec ma colère, vous vous êtes cru absoute de votre faute parce que vous en

aviez fait l'aveu. Vous vous trompez encore : je ne vous la pardonne pas, le monde ne vous la pardonnera pas davantage ; et, qui plus est, celui pour qui vous la commettez vous la reprochera un jour à venir. C'est ma vengeance ; ma colère n'en eut pu inventer de plus cruelle. Je vous y abandonne. Cependant je vous ai prise innocente et pure jeune fille, je vous ai promis d'être votre protecteur et votre refuge ; devant le monde, devant Dieu, devant vous, je suis délié de ce serment ; je ne le suis pas devant moi. Tant que nous avons marché ensemble, la main dans la main, je vous ai fait passer par un sentier d'honneur et de vertu. Maintenant que vous avez repoussé cette main qui était votre appui, je ne vous la tendrai pas ; je ne le ferai pas, dussé-je en mourir. Mais lorsque je puis encore vous signaler du doigt les abîmes où vous marchez, je le ferai jusqu'à ce que vous soyez hors de la portée de ma voix et de mes avis. Vous vous êtes fermé ma maison, mais il vous reste la maison de votre père. Ce conseil, vous ne le suivrez pas, vous ne voudrez pas perdre le fruit de votre faute et de votre hardiesse, je le sais ; mais ce conseil je vous le dois et je vous le donne. C'est votre dernière ressource, je ne dirai pas seule-

ment contre le déshonneur, mais encore contre le désespoir. Les premiers ravissements de l'amour une fois passés, vous apprendrez que ce n'est pas impunément que l'on brave le monde, et qu'il se venge par des tortures impitoyables du moindre affront que l'on fait à ses lois. Vous serez d'autant plus blessée que vous vous révolterez et qu'il vous sentira forte. Si le monde est capable de pitié, c'est pour les humbles, et vous ne le serez jamais. Croyez-moi donc, ne suivez pas votre amant ; c'est au malheur que vous allez, je vous le jure.

Il se tut, et je ne voulus lui répondre ni pour reconnaître qu'il avait raison ni pour le braver. Il attendit un moment, et, comprenant mon silence, il sortit en me disant :

— Que Dieu vous sauve !

— C'était un noble cœur, Pierre ; c'était un homme fort et maître de lui. Aujourd'hui, je n'en doute pas, un mot de repentir de ma part et il m'eût pardonnée. Si j'avais eu la force de lui dire : J'abdique mon orgueil et je vous confie ma vie, je suis sûre qu'il l'eût rendue heureuse et considérée.

A ces mots Chambel prit un air sombre et jaloux comme si cet éloge eût été un attentat à sa dignité et à sa valeur. Isaure s'en aperçut,

et un douloureux sourire erra sur ses lèvres ; elle voyait avec désespoir qu'elle parlait le langage d'un grand cœur à des sentiments étroitement vaniteux et personnels ; cependant elle persévéra.

— Il sortit et je ne le revis plus... Souvenez-vous, Pierre, souvenez-vous de l'heure, du jour où nous apprîmes sa mort. Vous ne pouviez le haïr et je le respectais... Eh bien ! à cette heure, nous apprîmes sa mort avec joie ; vous l'avez vu alors dans mes yeux comme je le vis dans les vôtres. Ce n'était pas cependant haine, cruauté ; c'était que déjà nous souffrions si horriblement l'un et l'autre de ce châtiment qu'il m'avait prédit, que malgré nous le refuge qui s'ouvrait, grâce à cette mort, à notre vie perdue, nous donna cette féroce et criminelle joie. Comme j'ai eu la franchise de mes mauvaises actions, j'ai la franchise de mes mauvais sentiments. Cela vous fait peur, Pierre, parce que vous n'avez pas de courage, et l'heure est pourtant venue d'en avoir. Écoutez-moi encore et comprenez-moi bien. Je crois, j'ai besoin de croire pour vivre, que toutes les fautes sont réparables ; mais elles le sont à de dures conditions. Et comme ma faute est aussi la vôtre, je serai impuissante à m'en relever si

vous ne m'y aidez pas. Seulement, Pierre, votre faute trouvera de l'indulgence, et la mienne n'en obtiendra aucune ; bien plus, on imputera bientôt à moi seule notre faute commune, et c'est moi qui vous aurai égaré ; bien plus encore, je deviendrai responsable de toutes les fautes que vous commettrez à l'avenir, et le monde se contentera de dire, en voyant votre abandon : Cela devait arriver ; cette femme avait prouvé qu'elle ne valait pas mieux qu'elle n'a obtenu.

Chambel garda un froid silence. Dans cette nature vaine, égoïste, personnelle, il y avait déjà une lueur de cette opinion qu'Isaure ne croyait que prévoir. Coupable vis-à-vis d'Isaure, il se cherchait une excuse dans l'indignité de celle qu'il trahissait, et s'il n'eût été aussi lâche que cruel, il eût peut-être osé le dire à sa femme ; mais Chambel était un de ces caractères vulgaires, sans principes d'aucune espèce, ni bons ni mauvais, vivant au jour le jour de la morale qui allait à ses passions. Capable de braver l'opinion publique avec Isaure, parce qu'elle était sa passion d'alors, et trouvant pour sa conduite les plus audacieux sophismes, obéissant aujourd'hui à la vulgaire hypocrisie de cette morale mondaine qui excuse

tout, moins le scandale, et persuadé que toute la vertu humaine est dans le secret ; et tout prêt peut-être à lancer les furieux anathèmes d'une conscience irréprochable sur l'un et l'autre de ces vices, si l'intérêt d'une autre passion l'exigeait le lendemain. Isaure ne crut pas au sentiment de blâme qui murmurait dans le cœur de son mari, et elle continua avec une douceur suppliante :

— Me comprenez-vous, Pierre ! comprenez-vous que le respect du monde ne peut me venir qu'après le vôtre ? Il faut que vous ayez pour moi assez d'égards pour qu'on se dise que je dois les mériter. Vous êtes un homme déjà renommé, on vous regarde, on s'occupe de vous, on ne demande pas mieux que de vous croire ; eh bien ! protégez-moi de votre amour, de vos égards, de votre bonne conduite envers moi ; votre abandon, Pierre, c'est ma condamnation définitive !

La tournure qu'avait prise cette explication si violemment commencée eût dû satisfaire Chambel ; mais il ne vit dans tout ce que lui avait dit Isaure que l'impuissance où elle était de prouver son accusation, et une habileté merveilleuse à remplacer par un appel à son amour l'accomplissement promis de ses mena-

ces. Cependant Chambel était un de ces hommes qui, dans les discussions comme dans les affaires de la vie, se mettait à son insu au diapason de ceux avec qui il était. Plus embarrassé qu'ému de ce que venait de lui dire Isaure, il lui répondit cependant du ton calme auquel elle s'était laissée aller :

— Croyez-moi, Isaure, ni mon respect ni mes égards ne vous manqueront jamais, tant que vous-même vous vous respecterez comme vous le devez.

Isaure se tut, quoique la leçon qui terminait la phrase lui parût de trop.

— Vous ne me répondez pas? reprit Chambel, qui dans tout cela ne pensait pas avoir obtenu la moindre satisfaction.

— J'espère que vous m'avez comprise, lui dit doucement sa femme. Ce triste retour que j'ai fait sur mon passé m'a mieux servi que les réflexions les plus sérieuses. Oui, ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel, il avait raison. Fausse ou vraie, l'exaltation de mon âme m'égare; je le sens. Eh bien! puisqu'elle est apaisée, quittons un sujet sur lequel il est mieux de s'entendre sans en parler. Vous m'avez promis ce que j'appelle vos égards et votre protection : j'y compte ; vous pouvez compter sur moi.

Si Chambel avait eu le moindre instinct de l'organisation d'une femme passionnée et jalouse, il eût compris qu'à la hâte que montrait Isaure de fuir cet entretien, elle sentait murmurer en elle ce ressentiment qui avait d'abord éclaté d'une façon si menaçante, et qui ensuite s'était détourné de son cours pour aller se perdre dans de tristes souvenirs ; il eût clos cette discussion. Mais il se croyait encore un avantage, et il voulut en profiter.

— Ainsi, dit-il, plus de ces scènes où le ridicule serait pour moi, si je les acceptais ?

— Non, Pierre, lui dit Isaure avec une sorte de douceur forcée ; non, je vous le jure.

— Plus de ces emportements que rien ne justifie ?

— Non, reprit encore Isaure, plus d'emportements, je vous le promets.

Cette phrase fut prononcée avec un commencement d'impatience manifeste, et Isaure quitta sa place et alla vers la porte pour la rouvrir.

Chambel la regarda faire sans bouger. Isaure sentit la force de sa patience défaillir ; elle le regarda ; il était posé dans un fauteuil comme un triomphateur, et son visage avait un pédantisme de mari obéi qui parut odieux à Isaure ; mais elle avait juré de se contenir, et dit à

Chambel d'une voix où il y avait des larmes sincères :

— Tenez, Pierre, je suis bien souffrante ; j'ai fait sur moi-même un effort bien puissant, je suis brisée : je vous demande un peu de repos.

— Qu'à cela ne tienne, dit Chambel en se levant d'un air suffisant ; mais vous ne souffririez pas ces douleurs, si vous vouliez être raisonnable.

— Sans doute, fit Isaure avec une voix qui flottait entre la douleur et la colère ; mais je souffre... je souffre beaucoup ;... vous voyez bien que je souffre...

Chambel prit un bougeoir d'un air sec et froid, et il allait se retirer, pendant qu'Isaure le suivait des yeux avec une impatience frémissante ; puis il lui dit :

— Puisque vous désirez être seule, je vous laisse...

— C'est vrai ; je le désire, j'en ai besoin...

Isaure était agitée, et Chambel qui le voyait se complaisait à montrer son imperturbable victoire. Onze heures sonnaient à la pendule, et il dit à Isaure :

— Il est encore de bonne heure.

— Eh bien ! lui dit Isaure sans aucune in-

tention malveillante, mais seulement pour hâter son départ, vous pouvez encore retourner chez madame de Morency.

Ce nom réveilla les craintes de Chambel, et regardant sa femme d'un air menaçant il lui repartit :

— Pourquoi me dites-vous cela ?...

— Mon Dieu ! pour rien, fit Isaure avec une impatience mal réprimée ; allez chez madame de Morency ou rentrez chez vous... Je désire, j'ai besoin d'être seule.

Comme elle disait ces paroles en se contraignant encore de tout son pouvoir, mais assez pour que Chambel se montrât surpris de cette précipitation à l'exclure, un coup de sonnette, modeste, discret, timide, se fit entendre.

— Qui peut venir à cette heure ? dit Chambel.

— Je ne sais, dit Isaure, charmée d'une interruption quelle qu'elle fût.

Une femme de chambre entra et remit à madame Chambel un petit billet avec ces mots :

— Madame, on attend la réponse.

Sur un signe de Chambel la femme de chambre se retira et Isaure ouvrit le billet sous le regard de son mari qui l'observait d'un air de

tyran. Isaure ne put s'empêcher de tressaillir en lisant ce billet et de le froisser avec impatience.

— Qu'y a-t-il ? lui dit Chambel.

— Rien, dit Isaure, dont l'agitation s'était irritée de ce nouvel incident. Aussitôt elle sonna et dit à la femme de chambre :

— Dites à la personne qui a apporté ce billet que je suis malade et couchée, que je ne sais où j'ai mis ce qu'on me demande... Non, dites plutôt que je dors et que vous n'avez pas voulu m'éveiller...

— Mais, madame, répondit la femme de chambre, j'ai dit à M. Jules que je vous avais remis son billet.

— M. Jules ! s'écria Chambel d'un ton à faire frissonner les âmes.

— Eh bien ! reprit madame Chambel d'un ton hautain et décidé, dites à M. Jules que je lui renverrai demain ce qu'il me demande.

La femme de chambre sortit une seconde fois et madame Chambel se jeta sur son fauteuil comme quelqu'un qui se désespère de ne pouvoir échapper à une sorte de destinée implacable.

— Ah ! fit Chambel en posant majestueusement son bougeoir sur la cheminée, M. Jules vous écrit !

— Vous voyez.

— Et il me paraît bien pressé d'avoir la réponse qu'il demande.

— Il en a peut-être le droit.

— Isaure ! fit M. Chambel en remontant sur ses grands chevaux, tout ceci devient un jeu par trop extravagant...

— Non, monsieur, non, ce n'est pas un jeu extravagant ; je suis désolée que cette lettre soit arrivée ; mais, je vous en supplie, n'y voyez rien qui doive vous occuper.

— Il est certain, dit Chambel d'un ton caustique, que si vous la froissez longtemps avec cette colère, je n'y verrai rien.

Isaure se leva encore avec un de ces vifs et soudains mouvements qui représentaient, pour ainsi dire, aux yeux les rapides résolutions de son esprit, et elle dit à Chambel :

— Pierre, j'ai fait une faute, je la reconnais, je vous en demande pardon ; mais, croyez-moi, ne cherchez pas à savoir ce que veut dire ce billet, et demain il ne sera plus question de tout ceci, demain je vous aurai fait un sacrifice bien grand dans ma position.

— Le sacrifice de la correspondance de M. Jules ! dit M. Chambel en ricanant.

— Pierre !... Pierre !... lui dit Isaure d'un ton suppliant.

— Voulez-vous m'en montrer cet échantillon, pour que je connaisse l'étendue de ce sacrifice ?...

Isaure le considéra comme si elle n'eût pas compris qu'un homme pût marcher si obstinément à une lutte dont il ne connaissait pas le terrain. A ce moment Chambel ne pensait plus à lui ou plutôt il avait oublié quels reproches on pouvait lui faire parce qu'on ne savait pas ses torts. Cette impudence de l'impunité révolte les esprits les plus calmes, et Isaure n'était pas un esprit de cette trempe ; elle tendit le billet à Chambel en lui disant :

— Lisez donc !...

Chambel le prit et le déploya lentement... Ce billet était écrit au crayon et à moitié effacé... Cependant il déchiffra, après quelques instants, ces mots : « Madame, M. l'abbé Fortin est chez ma tante ; veuillez être assez bonne pour me remettre la lettre que je vous ai confiée. »

Chambel ne comprit rien : le style du billet était des plus convenables si l'heure était indue... Chambel fronça le sourcil et dit à Isaure :

— Et quelle est cette lettre que M. Jules vous a confiée ?

— Une lettre adressée à l'abbé Fortin.

— Et comment se trouve-t-elle dans vos mains?

— Parce que je l'ai demandée à M. Jules...

— Et dans quel but?

— Pour avoir la preuve de votre trahison.

— Isaure! s'écria Chambel.

— Pierre, je vous réponds comme vous m'interrogez; mais, par grâce, par pitié pour moi et pour vous, ne m'en demandez pas davantage.

— Vraiment, et cette preuve vous l'avez trouvée?

— Oui, dit Isaure d'un ton bas et décidé.

— Vous osez le dire!..., s'écria Chambel.

— J'ose vous dire, fit Isaure, que j'ai trouvé la preuve que vous étiez l'amant de madame de Morency.

— Calomnie! reprit Chambel qui chancela un moment sur ses pieds...

— Vérité! dit Isaure... J'ai trouvé ce que je ne cherchais pas; mais enfin je l'ai trouvé; cette preuve je l'ai contre vous, je l'ai contre elle... me comprenez-vous enfin?

La position devenait difficile; Chambel, revenu de son premier étourdissement, se demandait jusqu'à quel point Isaure était sûre

de ce qu'elle disait. N'était-ce pas seulement un soupçon, un soupçon qu'elle affirmait comme une certitude, avec la même intrépidité qu'elle avait mise à accuser Marguerite. S'il en était ainsi, avouer était une faute capitale, et, pour y échapper, il se retira dans cette autorité de mari avec laquelle il avait d'abord espéré triompher.

— Isaure, lui dit-il d'une voix menaçante, vous allez me remettre cette lettre!

— Elle ne m'appartient pas, repartit Isaure; c'est un dépôt sacré.

— Dépôt que vous avez violé quand cela vous a convenu, et que vous trouvez sacré pour moi, n'est-ce pas? Assez de phrases qui ne disent rien, je veux avoir cette lettre.

—Pierre, vous me connaissez, vous savez que nulle menace au monde ne peut m'épouvanter; je vous dis que vous n'aurez pas cette lettre.

— Eh bien, reprit Chambel, si je vous connais, vous ne me connaissez pas; j'aurai cette lettre, vous dis-je, ou bien...

— Ou bien? répéta Isaure.

Chambel s'éloigna en serrant convulsivement ses mains, puis il revint vers sa femme, et lui répéta avec moins d'éclat, mais peut-être plus de colère.

— Isaure, cette lettre!

— J'ai fait une faute grave en m'en emparant ; j'en ferais une plus grave encore en vous la remettant, monsieur ; et croyez-moi, ce n'est pas de mon intérêt qu'il s'agit, c'est de l'intérêt d'une pauvre et bien innocente jeune fille dont les secrets ne m'appartiennent pas ; je ne veux pas, je ne dois pas vous remettre cette lettre.

Chambel parut réfléchir, et Isaure continua :

— Ce que je vous ai raconté, Pierre, doit vous prouver que je ne sais pas et que je ne veux pas mentir ; aussi loyalement que j'ai dit ma faute à l'honnête homme que j'ai trahi pour vous, je vous dis aujourd'hui : Vous, et vous seul peut-être,ne devez pas lire cette lettre.

L'accent dont madame Chambel avait parlé à son mari arrêta celui-ci.

— Je sais, reprit-il, qu'on n'obtient rien de vous, ni par la menace, ni par la prière, et que vous avez l'art de donner à vos actions les apparences qui vous conviennent. Je ne suis pas homme à vous arracher cette lettre par la violence ; mais je vous préviens que demain j'aurai pris un parti sérieux sur tout ceci, et que demain il ne sera plus temps de jouer la comédie avec moi.

— Comme il vous plaira, lui dit Isaure ; demain aussi j'aurai décidé ce que je dois faire de cette lettre.

Chambel se retira, et Isaure se renferma une fois encore chez elle, prit la lettre de Marguerite et s'assit à son bureau pour en faire une copie.

FIN DU TOME PREMIER.

MARGUERITE

PAR

Frédéric Soulié.

—

TOME DEUXIÈME.

Bruxelles et Leipzig.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1842

X

Chambel passa cette nuit dans de cruelles incertitudes ; il chercha tous les moyens d'échapper au danger qui le menaçait, sans penser une fois à celui qui pouvait seul le sauver. Comme tous les esprits où l'imagination joue le principal rôle, il bâtit une foule de suppositions plus déraisonnables les unes que les autres. Tantôt se posant vis-à-vis de lui-même en héros de roman, de ceux dont le regard fait trembler, dont la voix porte la terreur dans l'âme, dont la haute attitude fait courber devant eux tout ce qui les entoure, il imposait d'un mot sa volonté

à Isaure, brisait cette révolte, et obtenait d'elle la soumission, sans s'occuper si le désespoir devait l'accompagner. D'autres fois il discutait avec lui-même s'il ne valait pas mieux en finir tout de suite avec une femme dont la jalousie ne lui laisserait jamais de repos, et si une séparation froidement proposée et froidement acceptée ne serait pas une chose tout à fait convenable et conforme aux bonnes manières d'un monde élégant. Il rêvait aussi que son mariage était une chaîne qui pendrait toujours à l'aile de son génie, et qu'avant de prendre son essor il l'avait imprudemment borné. Avec de telles pensées devait venir naturellement celle de sa liberté, et pour l'homme qui est marié dans un pays où le divorce n'est pas permis, la liberté c'est la mort de sa femme. Que nos lecteurs ne s'étonnent point de pareilles idées ; chez un homme comme Chambel, habitué à demander à son esprit des combinaisons imaginaires pour exciter l'intérêt, il arrive souvent que ces combinaisons imaginaires se présentent à lui pour s'appliquer à sa vie, sans que pour cela elles aient la gravité d'un événement possible et désiré. Quoi qu'il dût résoudre et quoi qu'il pût arriver, Chambel ne pensa pas une seule fois qu'il était prudent,

raisonnable et honnête de rompre avec madame de Morency. Cette femme avait sur lui un empire qu'un seul mot expliquera pour ceux qui connaissent les hommes dont la vie a quelque chose de public. Madame de Morency flattait Chambel : c'était pour son talent, pour son génie, pour sa gloire une admiration effrénée ; nul ne lui était comparable dans le temps présent, et bientôt il serait l'égal des plus illustres du temps passé. Tout cela lui était dit avec une effusion et un enthousiasme qui ne ressemblaient en rien au jugement sérieux et retenu d'Isaure. Celle-ci aimait la gloire de Chambel, mais elle était toujours alarmée sur la portée de ce qu'elle faisait, et, il faut le dire, entre ces deux femmes, c'était plutôt la vanité littéraire que le cœur qui donnait la préférence à madame de Morency.

Du reste, toute une nuit d'incertitudes, de combats n'apporta à Chambel aucune résolution définitive. Il se trouva le matin comme il était le soir, fort anxieux de savoir jusqu'à quel point Isaure était instruite, et de quelle valeur pouvait être la preuve qu'elle avait dans les mains, mais également indécis sur ce qu'il devait faire, et attendant d'une circonstance à choisir la route qui devait le tirer de ce mau-

vais pas. Cependant la matinée se passait sans qu'il eût entendu parler d'Isaure ; il supposa qu'elle voulait demeurer couchée et se faire passer pour malade, ressource ordinaire des femmes qui ont peur, et il fit demander par son domestique à la femme de chambre de sa femme si elle était éveillée, et s'il pouvait la voir. Il lui fut répondu que madame était sortie de très-grand matin et n'était pas encore rentrée. A cette nouvelle, une véritable alarme s'empara de Chambel ; l'idée d'une fuite, d'un suicide se présenta à son esprit ; il entra dans la chambre d'Isaure, chercha partout, craignant de rencontrer une lettre qui vînt réaliser ses pressentiments, et, n'ayant rien trouvé, il fut contraint d'attendre dans une terrible anxiété. Une heure ou deux se passèrent encore dans cette attente, et alors il se décida à aller chez madame de Morency pour lui faire part de son inquiétude et lui demander un conseil. Mais avant de dire ce qui se passa dans cette entrevue, il est nécessaire de raconter ce qu'était devenue Isaure.

Dès la veille, dès le moment où elle avait entrepris une copie de la lettre de Marguerite, Isaure avait décidé ce qu'elle voulait faire. Contente d'avoir résisté au premier transport

de sa colère ; car pour un caractère comme le sien, c'était beaucoup que de ne pas avoir été au delà de ce qu'elle avait dit à son mari ; contente, dis-je, de sa modération, elle pensa qu'après ce premier effort elle devait en faire encore un plus grand ; c'était de remettre à un autre qu'à elle-même la direction de sa conduite ; c'était d'abdiquer enfin cet orgueil qui, jusque-là, avait préféré le malheur à la soumission. De tous ceux à qui elle pouvait demander un avis, l'abbé Norton parut à Isaure le seul qui fût en position de l'entendre et de la servir. L'abbé Norton était un homme de mœurs irréprochables, à qui les désordres d'un ménage devaient paraître un malheur que son devoir était de faire cesser. Il s'était fait le protecteur de Chambel ; il était l'ami de M. de Morency, et son caractère lui donnait une autorité qui devait faire écouter ses remontrances comme des ordres.

Il était encore de bonne heure lorsque Isaure sortit de chez elle pour se rendre chez M. Norton. Comme nous l'avons dit, sa porte était ouverte à tous ceux qui se présentaient ; et quoique la visite de madame Chambel contrariât vivement l'abbé, qui crut en deviner le motif, il la fit prier d'attendre qu'il eût terminé

quelques affaires pour la recevoir. Elle demeura donc dans une antichambre commune avec les divers clients qui venaient visiter M. Norton à cette heure matinale, et elle ne fut admise chez l'abbé que lorsqu'il eut reçu les personnes qui l'avaient précédée. M. Norton savait qu'en agissant de cette manière il rangeait la visite de madame Chambel parmi les visites d'affaires, et que si quelques personnes avaient remarqué chez lui une jeune et belle femme, elles pourraient dire qu'elle avait été reçue seulement à son tour, comme la plus humble des solliciteuses.

Madame Chambel, habituée aux usages du monde, fut singulièrement blessée de cette façon d'agir; mais, bien résolue à suivre le plan de conduite qu'elle s'était tracé, elle fut patiente et attendit. Enfin, son tour de réception étant arrivé, elle entra chez l'abbé Norton comme elle fût entrée chez un ministre qui compte ses audiences comme une des inutiles occupations de sa place, et qui reçoit parce qu'il doit recevoir, et sans autre intention d'écouter que parce qu'il doit écouter. L'abbé Norton salua madame Chambel comme si depuis quelque temps il ne la voyait pas presque tous les jours, et d'un air qui semblait lui

dire : « Il n'y a rien de commun entre nous. »

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite, madame ? fit-il en lui présentant sèchement un siége, et en restant debout devant elle, le dos appuyé à une cheminée.

— Ce que j'ai à vous confier, monsieur, répondit Isaure, est peut-être assez long pour lasser la patience des personnes qui ont besoin de vous voir, et je désirerais...

— Remettre cet entretien à un autre jour, fit l'abbé Norton ; comme il vous plaira ; je serai à vos ordres quand vous voudrez.

— Non, monsieur, non, dit Isaure, je désire que cet entretien ait lieu aujourd'hui même ; c'est aujourd'hui qu'il faut que je vous parle ; demain il serait peut-être trop tard ; mais si vous trouviez plus convenable de recevoir d'abord les nombreuses personnes qui sont dans votre antichambre, j'attendrais.

Le visage pâle et l'accent douloureux de madame Chambel avertirent sans doute l'abbé Norton que cet entretien pouvait avoir plus d'intérêt qu'il ne pensait, et il répondit à madame Chambel :

— Je ferai, madame, ce qui vous conviendra le mieux ; permettez-moi donc de terminer quelques affaires ; voici des livres...

En parlant ainsi, l'abbé Norton montra à madame Chambel quelques volumes épars sur un guéridon placé à côté d'elle. Madame Chambel en prit un machinalement ; c'était un livre assez rare, et intitulé *le Semainier des Vertus*. Pendant ce temps M. Norton avait sonné, et avait donné l'ordre d'introduire successivement les personnes qui attendaient. C'étaient pour la plupart des gens d'affaires, des espèces de commis agissant sous la direction supérieure de l'abbé Norton, les uns chargés de la reproduction de livres religieux, d'autres administrant des espèces de souscriptions régulières pour l'édification de chapelles, quelques-uns chargés de découvrir les serviteurs dévoués de la monarchie déchue et de leur faire passer les secours d'un comité supérieur de bienfaisance. Ce fut à propos de l'un de ces hommes que madame Chambel, qui paraissait fort occupée à lire le livre qu'elle avait entre les mains, crut comprendre quelle était au fond l'austère vertu de l'abbé Norton. L'individu chargé de présenter les diverses requêtes de ces fidèles protégés finit par en nommer deux, l'un vieillard pieux, criblé de blessures dans les premières guerres de la Vendée, et tombé peu à peu malgré une con-

duite irréprochable, dans la misère la plus profonde. Il était cassé, infirme, et n'avait plus à traîner sur la terre que quelques jours impuissants. L'autre était un jeune homme grand, fort, actif, fréquentant plutôt les cabarets que les églises, mais ne craignant pas de demander protection à son fusil, signalé pour avoir dévalisé et pillé des maisons suspectées de libéralisme, et que les brigades de gendarmerie de son département considéraient comme un homme redoutable. Entre ces deux hommes, l'abbé Norton choisit le jeune révolté pour lui envoyer des secours. Ce petit incident, sans alarmer précisément madame Chambel, lui causa une sorte d'appréhension ; elle comprit que l'homme à qui elle allait s'adresser ne devait pas avoir un cœur sympathique à de certaines douleurs comme à de certaines misères, mais elle espéra qu'un esprit droit et sévère comprendrait, sinon sa souffrance, du moins son droit, et saurait le faire valoir, sinon avec une douceur conciliante, du moins avec une autorité respectable. Enfin l'abbé Norton et madame Chambel demeurèrent seuls.

Maintenant, madame, lui dit l'abbé Norton, je suis à vos ordres.

Nos lecteurs savent déjà ce que madame

Chambel avait à raconter à l'abbé Norton, et nous n'eussions pas jugé nécessaire de leur répéter ses plaintes, si la manière dont elle fut écoutée et accueillie n'eût eu trop d'influence sur la suite de cette histoire pour qu'il ne soit pas indispensable de mettre la scène tout entière sous les yeux de nos lecteurs,

Isaure n'était pas venue chez l'abbé Norton sans avoir arrêté non-seulement le fond, mais, encore la forme de ce qu'elle devait lui dire. Elle commença donc ainsi :

— Je viens vous parler, lui dit-elle, de mon mari ; je viens vous confier les craintes que j'éprouve et les espérances que j'ai mises en vous. Quoique nous ne soyons pas dans une église, ceci a le caractère sacré d'une confession, et ce que j'ai à vous dire sera, je l'espère, un secret entre vous et moi.

— Madame, reprit sévèrement l'abbé Norton, puisque ce n'est pas au prêtre, mais à l'ami, à l'ami de votre mari que vous vous adressez, je ne puis accepter cette condition sans savoir ce que je vais entendre.

— Ce n'est pas une condition que je vous fais, dit Isaure ; c'est une prière que je vous adresse ; du reste je laisserai à votre volonté de décider ce que vous voudrez à ce sujet.

L'abbé Norton répondit par une légère inclination, et Isaure continua :

— Vous avez accueilli mon mari, monsieur, vous avez été et vous êtes encore son protecteur, et, grâce à vous, il a conquis dans la carrière qu'il parcourt une place à laquelle d'autres ne fussent arrivés qu'après de longues années d'efforts.

Madame Chambel disait vrai, et l'abbé Norton en était persuadé ; mais il sacrifia la vanité qu'il pouvait tirer de sa bonne action au désir de donner un avertissement sévère à madame Chambel, et il lui répondit froidement :

— Je n'ai pas fait pour M. Chambel plus qu'il ne méritait, et personne jusqu'à présent ne s'est étonné de le voir où il est et où il mérite d'être.

— Je ne pense pas avoir dit que mon mari avait obtenu plus qu'il ne méritait ; mais il l'a obtenu lorsque beaucoup d'autres, qui le méritent aussi, ne l'obtiennent pas. C'est un bonheur pour lui, et ce bonheur il vous le doit.

— Pardon, madame, fit l'abbé ; mais je ne puis accepter cette distinction ; chacun est ici-bas à la place qu'il doit avoir ; et si d'autres ne sont pas aussi bien et aussi vite arrivés que M. Chambel, c'est qu'il y a dans leur caractère

ou dans leurs passions des obstacles que le monde n'apprécie pas et qui sont cependant la cause de leur peu de succès.

— Soit ! monsieur, dit madame Chambel ; je comprends qu'il y a des esprits rebelles ou égarés par de fausses idées qui ne savent pas se plier aux choses qui aident le mérite réel ; mais cette question est tout à fait étrangère à celle qui m'amène près de vous. Oui, monsieur, l'intérêt mérité que vous portez à mon mari doit vous faire désirer qu'il le mérite toujours : on aime ceux qu'on protége.

— Et ceux qu'on estime, dit l'abbé Norton gravement.

— Votre estime est un honneur pour M. Chambel, dit Isaure ; mais l'estime des hommes s'adresse quelquefois à des qualités qui ne regardent que leurs rapports entre eux.

— Quel homme a le droit d'aller au delà ?

— Il y a, monsieur, l'ami, le bienfaiteur, et, si vous daignez me permettre de vous parler comme je l'éprouve, il y a le prêtre.

— Ni l'ami, ni le bienfaiteur, ni le prêtre, madame, ne doivent venir que lorsqu'on les appelle.

— Eh bien ! monsieur, dit Isaure, je vous appelle, moi, non pas à mon aide, car je sais

que je n'y ai aucun droit, mais à l'aide de M. Chambel, qui se perd, qui s'égare.

— Vous accusez votre mari, madame ! fit l'abbé d'une voix sévère.

— Hélas ! monsieur, je l'accuse d'une faute pour laquelle l'indulgence du monde est acquise ; et comme celle de la religion est acquise à toutes, cette accusation, grave pour moi, ne l'est donc pas pour lui.

— Cependant, madame, il se perd, il s'égare, avez-vous dit. Ces mots sont graves, ils sont cruels ; et s'ils ne doivent arriver qu'à une accusation légère, ils me font craindre que vous ne vous soyez pas rendu un compte assez sévère des sentiments qui vous font agir.

Jusqu'à ce moment madame Chambel avait été vis-à-vis de l'abbé Norton comme une personne qui veut pénétrer dans une maison, et qu'on ne repousse pas précisément, mais devant laquelle on se place, de quelque côté qu'elle se présente : Isaure ne put pas s'imaginer qu'il y avait chez l'abbé Norton un parti pris de ne pas lui laisser aborder la question, et supposant que c'était sa propre faute si elle n'avait pas encore fait un pas dans ce qu'elle venait de demander à M. Norton, elle se décida à aborder tout droit la confidence.

— Soyez assez bon, monsieur, dit-elle, pour ne pas vous arrêter à des mots qui en disent peut-être plus que je ne veux leur en faire dire.

— Madame, l'exagération dans les mots est une chose pernicieuse, en ce sens qu'elle habitue l'esprit à une égale exagération. Si pour une faute légère sans doute, si même elle existe, vous dites que M. Chambel s'égare et se perd, que diriez-vous donc s'il manquait aux plus saintes lois de l'honneur ?

— C'est qu'il y manque, monsieur, s'écria Isaure poussée à bout par tous ces principes rigoureux de discussion jésuitique, car les lois du mariage sont saintes !

— Oui, madame, dit l'abbé Norton d'un ton impassible, malheur à qui y manque et à qui y a manqué !

Ce mot pénétra dans le cœur d'Isaure comme un coup de poignard ; toute la violence qui venait de se soulever en elle retomba comme frappée au cœur, et elle demeura un moment immobile, les yeux baissés, froide, anéantie. L'abbé Norton était calme comme un martyr qui souffre les plus atroces douleurs, l'œil fixé sur le ciel. Isaure était vaincue, elle l'était réellement ; car l'abbé Norton était pour elle

l'homme irréprochable, qui a le droit d'être sévère et qui s'est fait un devoir de remplir sans pitié son ministère de sévérité. Elle se recueillit un moment et reprit enfin d'un ton soumis :

— Oui, monsieur, vous avez raison, malheur à celle qui y a manqué !... Cette parole est vraie, elle est juste, elle est méritée ; mais vous avez dit aussi : Malheur à celui qui y manque ! et mon mari y manque.

— Vous appelez donc le malheur sur lui ? dit l'abbé Norton encore plus sévèrement.

C'était trop : Isaure releva la tête, et son regard de feu pénétra dans le regard glacé de cet homme. Une inspiration vint à Isaure, et, au lieu de parler en femme qui tremble, elle reprit la parole d'un ton haut et décidé, et répondit :

— Non, monsieur, je n'appelle pas le malheur sur celui qui est mon mari, j'appelle pour lui des conseils qui puissent l'éclairer et qu'il ne puisse refuser d'entendre; j'appelle pour lui une main qui le retienne dans la mauvaise voie et qu'il ne puisse repousser ; ces conseils, ce sont les vôtres, cette main, c'est la vôtre, monsieur.

L'abbé, à son tour, avait été dominé par ce

fier regard et cet énergique accent, et avant qu'il trouvât quelque aphorisme de sagesse chrétienne à opposer à madame Chambel, elle continua :

— Mon mari s'égare, monsieur, car le mari qui abandonne sa femme pour une autre ment à la loi de Dieu.

— Vous êtes bien sévère, madame.

— Et je n'ai pas le droit de l'être, n'est-ce pas, monsieur? Eh bien! c'est parce que je n'ai pas ce droit que j'en appelle au vôtre. Coupable et condamnée, je ne veux pas douter de la justice de Dieu en voyant la même faute rester impunie.

— Je ne m'excuserai pas de ce que je vais vous dire, madame, parce que la vérité n'a pas besoin d'excuses ; mais souvenez-vous donc que la première punition du pécheur est de voir le mal où il n'est pas, et que le doute que Dieu lui inspire sur l'accomplissement envers lui des devoirs qu'il n'a pas respectés envers d'autres, est une preuve manifeste que sa justice parle au coupable, si elle paraît se taire aux yeux du monde.

— Je ne doute pas, monsieur, je suis sûre, dit Isaure, dont le cœur, tenaillé par les paroles de l'abbé Norton, était prêt à succomber.

— Dieu seul est sûr des choses du monde, madame !

— Vous ne voulez pas m'écouter, monsieur, dit madame Chambel, comme il vous plaira ; eh bien ! monsieur, continua-t-elle en se levant, l'œil en feu et la voix tremblante, malheur à ceux qui pèchent, comme vous l'avez dit, et alors malheur à celui qui me trompe et à la femme pour qui il me trompe !

— Allez, madame, et oubliez dans vos projets de vengeance que c'est votre à mari que vous dites : Malheur ! car la jeune fille que vous voulez attaquer est au-dessus de vos accusations.

Isaure s'arrêta, et, regardant l'abbé Norton, il lui sembla comprendre tout à coup la cause de cette dureté apparente, et elle s'écria :

— Ah ! vous avez raison, monsieur, et celle-là, je le sais, est un ange de pureté et de chasteté, et je lui demande pardon en vous de la coupable pensée que j'ai eue contre elle. Non, ce n'est pas de Marguerite qu'il s'agit ; il s'agit d'une autre.

L'abbé demeura stupéfait ; il voyait que madame Chambel savait la vérité, et il lui fallut un moment pour se remettre. Isaure, qui croyait trouver un cœur plus accessible du

moment qu'il ne s'agissait plus de Marguerite, Isaure reprit avec une sorte d'effusion :

— Oui, monsieur, il s'agit d'une autre plus habile et plus coupable que ne l'eût été cette malheureuse enfant ; enfin, monsieur, il s'agit...

— Avant de prononcer un nom, madame, dit l'abbé Norton, réfléchissez qu'une pareille accusation, même portée devant moi, peut être une calomnie. Déjà vous vous êtes crue sûre : l'êtes-vous davantage ?

Isaure s'arrêta encore ; elle n'avait pas ce qu'on peut appeler une preuve convaincante. La lettre de Marguerite disait bien que madame de Morency aimait Chambel : Isaure n'en doutait pas. Mais, était-ce là un témoignage à fournir à un homme comme l'abbé Norton, et pour le lui fournir, ne fallait-il pas avouer comment elle se l'était procuré ? Quel aveu à faire à cet esprit rigide et implacable, dont la parole froide et tranchante coupait au raz du cœur tous les élans passionnés qui voulaient s'en échapper.

— Eh bien ! soit, monsieur, dit Isaure avec des larmes, je ne nommerai personne ; car, sûre de mon malheur, je n'en ai pas la preuve irrécusable ; mais, monsieur, la femme qui

le cause est mariée comme moi ; son mari, comme le mien, est l'un de vos obligés ; cette femme est votre amie ; qu'elle trouve en vous plus de protection que je n'en ai trouvé ! Protégez-la, monsieur, en la ramenant dans cet étroit sentier de la vertu qu'elle a aussi abandonné ; car, coupable comme moi, elle doit être punie comme moi ; et puisque la justice de Dieu a des vues si cachées pour amener le châtiment, peut-être suis-je destinée, tout indigne que je suis, à dévoiler l'indigne conduite de cette femme. Je ne vous dirai pas son nom, monsieur ; mais prenez garde pour elle... cette femme...

A ce moment, un domestique entra et annonça l'abbé Fortin.

— Qu'il entre, dit l'abbé Norton, qui ne fut peut-être pas fâché d'une interruption qui le délivrait d'une confidence trop menaçante.

L'abbé Fortin entra, et madame Chambel, s'étant levée, lui dit :

— Monsieur l'abbé, voici une lettre qui vous était destinée, et que vous eussiez reçue hier si je ne m'en étais indignement emparée...

Puis, se tournant vers l'abbé Norton, elle ajouta :

— Cette lettre renferme le nom de cette

femme, monsieur. Si vous ne l'avez pas deviné, M. Fortin pourra vous le dire.

A ces mots elle sortit désespérée, et les deux prêtres restèrent en présence.

XI

L'abbé Norton et l'abbé Fortin avaient suivi des yeux madame Chambel, puis ensuite ils s'étaient regardés comme deux hommes qui ont à s'interroger mutuellement, et qui cependant ne voudraient faire le premier pas ou dire le premier mot ni l'un ni l'autre. L'abbé Fortin jeta ensuite les yeux sur la lettre qui venait de lui être remise d'une façon si inattendue, et reconnut l'écriture de Marguerite. Que cette lettre lui eût été remise une minute plus tôt, et cette visite n'eût peut-être pas eu lieu, et l'événement de cette histoire était entièrement

changé. M. Norton regarda aussi cette lettre, qui renfermait un nom qu'il avait très-aisément compris ; mais ce qu'il eût voulu savoir, c'était la main qui avait écrit cette lettre, et surtout comment ce nom s'y trouvait, avec quelles accusations, quelles circonstances, quelles preuves. D'après les derniers mots de madame Chambel, elle disait l'intrigue de son mari et de madame de Morency, et elle le disait à un homme qu'il était difficile de ne pas comprendre, et dont on ne pouvait évincer les réclamations comme celles de madame Chambel. L'abbé Fortin hésitait à lire la lettre de Marguerite ; par un simple sentiment de convenance, M. Norton lui dit :

— Si vous pensez, monsieur, que cette lettre puisse vous apprendre des choses qu'il vous soit utile de savoir immédiatement, lisez-la, j'attendrai tout le temps qu'il vous conviendra pour apprendre le but de votre visite.

— Le but de ma visite, monsieur, dit l'abbé Fortin après un moment de réflexion, doit rester tout à fait indépendant de ce que renferme cette lettre, quoique peut-être elle me dise ce que je suis venu vous demander ; mais c'est de vous et de vous seul que je puis et que je dois l'apprendre. Cette lettre est de Marguerite,

monsieur, et cependant je vous demande encore ce qu'est devenue cette jeune fille ?

M. Norton s'était trop bien préparé à une explication, pour que la question de M. Fortin l'étonnât ; cependant il lui fallut tout son pouvoir sur lui-même, pour dissimuler la colère qu'il éprouva en apprenant que la lettre soustraite par madame Chambel, la lettre qui accusait madame de Moreney, était de Marguerite. Mais il avait décidé d'écarter M. Fortin de son chemin, et cette circonstance lui vint en aide. Ceci était un bien petit intérêt dans les vastes combinaisons de l'abbé Norton, mais son esprit était également absolu pour tout ce qu'il voulait. D'ailleurs l'abbé Fortin lui semblait un homme qu'il ne devait laisser à aucun prix pénétrer dans sa vie, pour quelque intérêt si minime qu'il fût, ou si étranger qu'il parût être à des projets d'un ordre très-élevé. Il est fort peu important que l'homme qui entre dans votre maison, y vienne pour une cause importante ou pour un accident indifférent ; ce qu'il importe, c'est qu'il ne puisse y voir, surtout quand c'est un homme capable de démêler la vérité de ce qui s'y passe, et qu'il peut en témoigner.

M. Norton pensa à se défaire de l'abbé For-

tin, et il y procéda avec cette lenteur calculée et ténébreuse, qui lui avait toujours réussi, et pour cela, il répondit sans que sa voix semblât altérée par la moindre émotion :

— Vous m'avez signalé, monsieur, pour mademoiselle Marguerite, un danger peut-être imaginaire, mais je l'ai accepté comme réel, j'ai retiré mademoiselle Marguerite de la maison où elle était exposée aux attaques d'une femme égarée par une passion aveugle. En cela j'ai suivi vos conseils. J'ai placé cette jeune personne dans une maison dont le choix vous paraîtra convenable, je l'espère. Elle est dans la maison religieuse des dames de...

— Me serait-il permis d'aller la voir?

— Quand il vous plaira, et comme il vous plaira, monsieur.

— Je vous remercie sincèrement de cette permission, monsieur, dit l'abbé Fortin, surpris de cette réponse catégorique à ses questions.

— Mademoiselle Marguerite a foi en vos conseils, monsieur ; ce sont ceux d'un homme prudent et austère, je le pense ; j'aime à croire qu'elle en profitera mieux qu'elle n'a fait.

— Je l'espère, monsieur, j'espère ramener dans son âme le calme qu'elle a perdu ; mais

vous le savez, monsieur, nul n'est le maître des sentiments qui l'agitent; la vertu même n'est si recommandable, que parce qu'elle en domine la violence.

— Vous avez raison, monsieur, nul n'est le maître de ses sentiments; mais chacun est le maître des actions qu'il fait, et mademoiselle Marguerite a déjà prouvé que ce n'étaient pas seulement des sentiments involontaires qu'elle avait à combattre, mais des actions répréhensibles qu'elle avait à réparer.

— Elle, monsieur ! dit vivement l'abbé Fortin, Marguerite a pu faire quelque chose de répréhensible !

— Cette lettre que je ne connais pas, que je ne veux pas connaître, dit M. Norton, de ce ton impassible et sec dont il parlait quand il était profondément irrité, cette lettre en est la preuve.

— Si vous le croyez ainsi, monsieur, repartit l'abbé Fortin, avec le vif entraînement d'un cœur confiant, lisez-la, j'espère que vous y trouverez sa justification.

En parlant ainsi, il tendit la lettre à l'abbé Norton, qui la repoussa par un signe de la main et par un léger mouvement de tête.

— Non, monsieur, dit-il; je ne veux pas en

savoir plus que je n'en sais. Cette lettre seule est une faute. J'avais dit à mademoiselle Marguerite que, pour des raisons que je ne pouvais lui révéler, sa présence dans la maison des dames de... devait rester ignorée.

— Même de moi? dit l'abbé Fortin.

— Même de vous, monsieur; et j'avais dit à mademoiselle Marguerite que je me réservais de vous apprendre le lieu de sa retraite.

— Mais peut-être, en écrivant, ne me l'a-t-elle pas dit, fit l'abbé Fortin en brisant le cachet de la lettre de Marguerite.

Dès les premières lignes, l'abbé Fortin baissa les yeux d'un air confus; car si nos lecteurs se le rappellent, cette lettre dit dès le commencement en quel asile l'abbé Norton désirait conduire Marguerite. Celui-ci n'eut pas l'air de comprendre la confusion de M. Fortin; il attendit que le vieux prêtre humiliât par un aveu l'espoir orgueilleux qu'il avait conçu de l'innocence de Marguerite.

— Elle vous a désobéi, monsieur, dit l'abbé Fortin en baissant la tête.

— Et elle a amené ainsi le scandale que je voulais éviter. La manière dont je viens de répondre à vos questions vous doit prouver, monsieur, que la défense que j'avais faite à

mademoiselle Marguerite, n'avait pas pour intention de la priver de vos conseils. Mais d'après vos avertissements, d'après les emportements de la femme qui sort d'ici, emportements contre lesquels vous vous êtes élevé comme moi, j'avais prévu que cette femme voudrait connaître à tout prix l'asile où se cachait celle qu'elle supposait sa rivale. Ce secret, confié à une des personnes de la maison de madame de Morency, pouvait être aisément arraché à une indiscrétion verbale par une femme qui n'a pas craint de le surprendre dans une lettre close. Mes précautions n'étaient donc pas trop minutieuses ; et si je n'en ai pas confié le motif à mademoiselle Marguerite, c'est que, d'après ce que vous m'avez dit d'elle, monsieur, je n'ai pas voulu porter la lumière dans cette âme qui, selon vous, ignore les sentiments qui l'agitent.

Pendant que l'abbé Norton parlait ainsi, M. Fortin, tout en l'écoutant, avait parcouru du regard la première page de cette longue confession de Marguerite, et il y avait vu qu'elle disait à chaque instant l'ignorance où elle était de la cause du désespoir qui s'était emparé d'elle; il reprit donc avec ce même entraînement confiant qu'il avait déjà montré :

— Lisez donc cette lettre, monsieur ; vous y verrez que j'avais bien jugé de l'état de l'âme de Marguerite, qui cherche, sans pouvoir le comprendre, d'où lui vient le malheur qu'elle éprouve.

L'abbé Norton repoussa la lettre par le même geste sec et lent qu'il avait déjà employé, et reprit :

— Qu'elle ne voie pas clair en elle-même, monsieur, je veux le croire ; mais peut-être que si au lieu de porter ses regards sur ceux qui l'entourent, peut-être que si au lieu de se faire le juge des autres, elle s'était mieux considérée elle-même, elle n'eût pas autorisé la femme qui sort d'ici à accuser une femme qui avait donné l'abri de sa maison à une orpheline.

L'abbé Fortin fit un mouvement, mais M. Norton reprit aussitôt :

— Vous l'avez entendu comme moi, monsieur, cette lettre renferme un nom que je n'ai pas voulu entendre, parce que ce nom était celui d'une femme qu'on accusait de manquer à ses devoirs. D'après ce que vous m'avez dit lors de notre première entrevue, vous devez savoir quel est ce nom.

L'abbé Fortin paraissait douloureusement

surpris de voir que M. Norton avait si nettement raison, et il se taisait en baissant la tête. Ce fut alors que M. Norton, donnant plus d'accent à son regard et à sa voix, ajouta :

— Ce nom que vous n'avez pas craint de prononcer, votre pénitente, monsieur, n'a pas craint de l'écrire, et en me désobéissant, elle l'a livré à la femme sans frein, contre laquelle j'avais voulu la protéger elle-même, et elle seule ; car, d'après vos propres paroles, cette jalousie ne menaçait que mademoiselle Marguerite. Si ignorante d'elle-même, elle est d'une grande perspicacité envers les autres. D'où lui vient tant de savoir, monsieur? Vous qui, dès sa plus grande enfance, avez été appelé à diriger son esprit, pourriez-vous me l'apprendre?

A cette interrogation accusatrice, l'abbé Fortin regarda M. Norton d'un air calme et ferme, et il lui répliqua :

— La vie d'un prêtre obscur comme moi, monsieur, ne vous est pas, je le sais, assez connue pour pouvoir vous répondre de la pureté des conseils que j'ai pu donner à celle que vous appelez ma pénitente ; sans cela vous ne m'eussiez pas adressé cette question?

— Je ne doute nullement, monsieur, de la

pureté de vos conseils ; je considère le résultat qu'ils ont produit, et j'ai peut-être le droit de m'alarmer en pensant que celle qui les comprend si mal, continuera à les entendre.

— Je ne suis ni un théologien célèbre par mes écrits, ni un prédicateur fameux par mes sermons ; mais je crois avoir assez bien compris la mission que je me suis imposée pour ne pas me croire responsable d'une faute, si tant est qu'elle existe.

— Chacun comprend sa mission à sa manière, repartit l'abbé Norton ; mais Dieu n'a pas donné la lumière à tous les dévouements, il n'a pas donné la force à la main de tous ses serviteurs.

Il y avait dans la manière dont ces paroles furent dites une expression de dédain sur laquelle comptait sans doute l'abbé Norton, pour irriter l'amour-propre de son antagoniste à le pousser, dans un mouvement de vanité blessée, à abandonner la partie. Mais l'abbé Fortin se contenta de sourire et repartit doucement :

— Je crois vous avoir déjà dit, monsieur, qu'il est des hauteurs d'où l'on voit mal les choses qui sont en bas, quelle que soit l'étendue du regard. Le général qui, du sommet

d'une colline, dirige toute une armée, sauve la patrie; mais c'est le modeste médecin, qui marche dans la foule, qui sauve le blessé sur le champ de bataille.

A cette phrase de M. Fortin, l'abbé Norton, flatté de la comparaison, adoucit un peu la roideur de son accent, et reprit en examinant l'effet de ses paroles sur celui à qui il les adressait :

— Mais, monsieur, n'est-il pas déplorable que ceux qui pourraient prendre un certain rang dans cette grande bataille, le désertent, pour s'adonner à des soins obscurs et indignes d'eux ?

Cette insinuation, faite cependant avec toute la retenue possible, parut frapper vivement l'abbé Fortin. Il se recula d'un pas et se redressa de toute sa hauteur, et regardant alors l'abbé Fortin tout à fait en face, il lui dit d'une voix sévère :

— Je suis prêtre, monsieur, pour prier et pour consoler.

L'explication commencée entre ces deux hommes, pour un intérêt en apparence tout à fait minime, et où elle s'était débattue si mal à l'aise, venait enfin d'aborder le véritable sujet qui les divisait. Du moment qu'ils s'étaient

rencontrés, ils s'étaient sentis ennemis ; et si la prudence de l'abbé Norton lui avait inspiré d'abord de se défaire de son adversaire par de petits moyens cauteleux, il n'était pas homme à reculer lorsqu'on l'abordait avec cette assurance que venait de montrer l'abbé Fortin, et il répliqua :

— Oui, monsieur, vous êtes prêtre pour prier et pour consoler ; mais vous êtes prêtre pour combattre : et quand la société, depuis son sommet jusqu'à sa base, est dévorée de vices, gangrenée d'incrédulité et de principes mortels, le prêtre qui prie pour extirper les vices et qui attend le repentir du crime pour lui rendre la foi, ce prêtre n'accomplit pas sa mission, soit qu'il ne l'ait pas comprise, soit qu'il la déserte.

— Oui, monsieur, repartit l'abbé Fortin, le prêtre qui ne dit pas tous les jours à ceux dont le Seigneur lui a confié l'âme : L'œil de Dieu vous voit et vous juge ; suivez sa route, qui est celle de la justice, sans vous laisser épouvanter par la clameur des méchants ; car cette clameur est la première glorification de votre vertu : celui qui ne dit pas au pécheur : Espère en ton repentir ; celui-là ment à la loi du Seigneur, qui a dit : Je pardonnerai.

L'abbé Norton haussa les épaules avec un mouvement manifeste de dédain :

— Bienheureux ceux qui marchent dans cette voie facile et cachée, s'ils n'en voient pas de plus vaste et de plus rude. Mais le devoir de l'un n'est pas le devoir de l'autre ; et celui qui ne prend qu'un léger fardeau lorsqu'il peut en porter un plus pesant, déserte la cause du Seigneur, comme celui qui jette sa charge sur la terre.

— Bienheureux plutôt, dit l'abbé Fortin, celui qui n'a pas l'orgueil de tenter plus qu'il ne lui est permis, et qui ne sème pas sa marche de cœurs abandonnés et d'esprits qu'il laisse au milieu de la route dans le doute et le désespoir.

— De tous les orgueils, dit l'abbé Norton en regardant pour la première fois M. Fortin en face, le plus détestable aux yeux du Seigneur c'est celui de la feinte humilité.

— C'est pour cela que je suis fier de la tâche que j'ai choisie.

— Et que vous blâmez celle que d'autres se sont imposée.

— Je ne la blâme pas, je la déplore.

— Vous êtes donc un bien tiède soldat de la cause du Seigneur, que vous pleuriez sur les

efforts que d'autres, plus ardents sinon plus puissants, tentent pour son triomphe ?

— Monsieur, dit l'abbé Fortin d'un ton ferme, mais retenu, le modeste bon sens qui m'a servi de guide en ce monde, ne me permet de voir dans ces efforts qu'un combat d'intérêts humains hors de la voie par laquelle le Seigneur doit triompher.

— Vous oubliez que tout à l'heure vous reconnaissiez la supériorité du général qui sauve la patrie, tandis que le médecin obscur sauve seulement le blessé ?

— Oui, monsieur, et si vous aviez bien pesé chacun de mes mots, vous auriez compris que ce n'est pas sans intention que je me suis servi du mot patrie.

« Notre patrie, à nous, c'est la foi. »

— Je comprends votre distinction, monsieur, dit l'abbé Norton, et elle me fournira mon meilleur argument. Eh bien, monsieur, quand la patrie, quand la foi est en danger de périr, parce qu'elle est corrompue dans son premier principe, dans le principe social enfin, le premier devoir du prêtre est de renverser, d'extirper, d'anéantir ce principe mortel et pervers d'où découle toute l'immoralité sociale. Monsieur, monsieur, ajouta l'abbé Norton en se

grandissant pour la première fois aux yeux d'un étranger à la grandeur du rôle qu'il croyait jouer, la lutte du prêtre dans ces temps d'anarchie et de désordre, n'est puissante et productive qu'à la hauteur où je l'ai placée.

— Eh bien ! monsieur, dit l'abbé Fortin, parlons sans figure : vous attaquez le gouvernement actuel, parce que son principe vous paraît mortel à la foi ?

— Oui, monsieur. Quand c'est en vertu de serments trahis, de perfides ambitions réalisées, de proscriptions coupables qu'un gouvernement existe, cette existence est l'excuse de tous les crimes qui en tirent la conséquence fatale, qu'on peut glorifier en bas ce qu'on glorifie en haut.

— Mais plus haut, monsieur, dit l'abbé Fortin, plus haut que les gouvernements et les prêtres qui les jugent avec tant de sévérité, plus haut y a-t-il glorification ? Au lieu d'arrêter la pensée sur le mal qui se fait ici-bas, dans quelque sphère élevée qu'il ait lieu, s'il a lieu, élevez le regard de l'homme jusqu'à la Divinité, et il ne tirera pas des événements humains les conséquences fatales que vous êtes le premier à lui montrer. Notre mission n'est pas d'organiser les ressorts matériels de l'État, monsieur,

mais d'établir le culte du bien dans les âmes. Remplacez par votre prédication quotidienne, l'espérance du lendemain par l'espérance dans l'éternité ; donnez, comme Dieu vous le commande, le respect des enfants à leurs parents ; comptez aux pauvres le malheur comme une épreuve et non comme un droit; rendez aux familles la fraternité qui n'existe plus ; inspirez aux époux la fidélité que Dieu n'a pas imposée seulement aux plus faibles ; dites aux humbles qu'ils seront élus, mais non pas qu'ils sont humiliés ; aux faibles d'esprit, qu'ils seront les premiers dans la grâce du Seigneur, et non pas qu'ils méritent d'être les premiers sur la terre ; prêchez aux ambitieux la modération, et n'appelez pas leur chute ; donnez enfin à tous la charité, cette vertu immense plus difficile à exercer lorsqu'il s'agit de laisser au riche que lorsqu'il s'agit de donner au pauvre ; marchez à la conquête des âmes, à l'établissement des vertus chrétiennes, et vous aurez fait pour l'humanité et pour Dieu ce qui est le devoir du prêtre, vous aurez créé un ordre moral supérieur à toutes les formes mobiles de la société, vous aurez assis la société sur la base éternelle, au lieu de l'étayer sur un appui fragile et périssable comme tout ce qui est de

ce monde; appelez à vous tout ce qui est homme, et par conséquent tout ce qui souffre et tout ce qui a besoin d'espérer ; raffermissez sa foi, relevez son courage, montrez-lui la vertu pour sentier et le salut éternel au port, et vous pourrez, sans remords et sans crainte d'avoir manqué à votre mission, vous pourrez dire comme Jésus-Christ : Rendez à César ce qui appartient à César.

— Mais si cela ne lui appartient pas? s'écria l'abbé Norton, qui avait écouté avec un sombre mécontentement la parole solennelle et forte de M. Fortin.

— Qui vous en a fait le juge? répliqua celui-ci. Trop haute ou trop basse, cette question n'est pas de mon domaine ni du vôtre; pour le prêtre humble et obscur, qui descend dans l'âme des affligés pour la fortifier et la consoler, elle n'existe pas. Le plus souvent la souffrance vient à l'homme de sa nature, de ses passions, et non pas de sa position sociale. Saint François de Salles descendait-il dans les bagnes pour crier aux coupables qu'ils étaient mal jugés, et qu'il leur fallait briser leurs chaînes et tuer leurs gardiens? Saint Vincent de Paule ramassait-il les enfants nouveau-nés pour apprendre aux innocents à maudire leurs mères coupa-

bles? Ces saints prêchaient aux coupables la résignation, aux innocents le pardon. Pour celui qui croit que la parole s'étend assez loin pour convier l'humanité à la connaissance de la vie éternelle, cette question n'existe pas davantage; car, sans cela, cette voix resterait aux limites d'un État, pour y discuter sa forme et son droit avant toutes choses. Rappelez donc vos missionnaires des Amériques! rappelez-les de l'Inde! rappelez-les de l'Océanie! Qu'y vont-ils faire, à votre sens? Prêcher quelques prosélytes obscurs, quand le mal général vient de principes mauvais, contestables, absurdes. Si vous avez le droit de décider ici des intérêts temporels de la politique, comme prêtre, vous avez ce droit partout; si vous vous imposez, comme prêtre, le devoir d'attaquer l'organisation politique comme le principe corrupteur, vous devez remplir ce devoir partout; car la religion du Christ ne reconnaît ni limites, ni peuples, ni origines diverses, ni nationalités: l'humanité est son domaine, et ce qui est bien ici ne saurait être mauvais là-bas.

— Ceci, monsieur, dit l'abbé Norton, est un sophisme qui ne vaut pas la peine d'être discuté; la conséquence que vous en avez tirée vous en montre l'absurdité. Non, monsieur,

nous n'abandonnerons pas la prédication, qui doit éclairer patiemment et humblement les peuples demeurés encore dans l'ignorance, nous procéderons avec les moyens qui sont en notre pouvoir, pour faire triompher la parole évangélique, si faibles que soient ces moyens; mais lorsque Dieu nous a donné ici la force de faire triompher la foi, par la restitution d'un principe sacré, nous manquerions à sa volonté en jetant loin de nous la force qu'il a mise dans nos mains.

— Ainsi, monsieur, répliqua l'abbé Fortin. lorsque cette humble prédication que vous portez au loin, vous aura donné chez d'autres peuples la force que vous vous croyez ici, vous chercherez donc alors si le principe politique est juste; et s'il ne l'est pas, à votre avis, vous le renverserez? Et quel sera le principe que vous mettrez à sa place, si vous ne respectez pas celui qui est? Ce sera sans doute pour aller chercher dans le passé celui qui aura été. Et à quelle limite du passé vous arrêterez-vous? Et si vous y posez une limite, savez-vous ce que vous y rencontrerez? Là le droit imprescriptible d'une famille, ici le droit antique d'une oligarchie, ailleurs le droit temporaire d'une multitude. Tous ces droits, vous les consacrerez

donc à côté les uns des autres comme le principe vénérable et immuable de l'organisation politique? Vous serez donc monarchique, oligarchique ou démocrate, selon les faits existants ou accomplis? et vous serez obligé de proclamer alors cette vérité qui éclaire le monde, qui vous presse, qui vous condamne, qui vous réduit à l'impuissance : c'est que la religion n'est vraie et éternelle que parce qu'elle part d'un principe qui est au-dessus de toutes les organisations politiques; c'est qu'elle est possible comme la vertu sous tous les gouvernements; c'est qu'elle est comme la lumière du soleil que nul pouvoir humain ne peut voiler à l'humanité, et qui réchauffe également l'esclave des satrapes de l'Inde et le citoyen du nouveau monde. Vous êtes prêtre comme moi, monsieur, eh bien! je vous dis, moi : rendez les hommes forts contre leurs passions, et vous les aurez faits assez libres; rendez-les vertueux, et vous les aurez faits assez heureux; car vous leur aurez donné l'éternelle force et l'éternel bonheur. Que si vous ne croyez pas cette mission assez vaste et assez haute, que si vous voulez faire plus que n'a fait le Christ, jetez votre robe de prêtre, ne touchez pas à l'hostie, descendez de la chaire, revêtez les armes du

monde, prenez une épée ou une plume, montez à la tribune, faites triompher vos opinions si vous les croyez justes; mais ne dites pas que vous prêchez la parole de Dieu, car vous ne parlez que des intérêts transitoires de l'homme; l'intérêt éternel n'est plus votre but. Ce champ des âmes qui vous a paru si étroit est désormais trop vaste pour vous; vous avez le droit de parler au forum de votre pays, mais vous ne pouvez plus parler à l'humanité; vous pouvez être le chef d'un parti qui se compte par cent mille hommes, mais vous n'êtes pas le pasteur de ce troupeau qui ne se nombre pas; vous pouvez être un homme politique, mais vous n'êtes pas un prêtre.

L'abbé Fortin, en parlant ainsi, s'était animé d'une expression véritablement inspirée; et quoique l'abbé Norton l'écoutât d'un air sombre, il y avait en lui une sorte de satisfaction intérieure, qui probablement venait de la part que lui faisait son antagoniste. Aussi lui répondit-il d'un ton où perçait son orgueil popolitique au milieu de son indignation affectée :

— Dieu jugera, monsieur, si j'ai abandonné sa cause en la défendant comme je le fais. Mais je suis encore prêtre, monsieur, prêtre pour

dire la vérité et pour l'attester par ma mort, s'il le fallait.

— Monsieur, lui dit sévèrement l'abbé Fortin, les insensés qui attaquent la société à main armée, dans les rues, meurent pour attester ce qu'ils croient la vérité, et ils n'attestent que leur aveuglement.

— Leur aveuglement! dit l'abbé Norton avec une colère concentrée; mais celui qui juge si fièrement, n'est-il pas le premier aveugle?

— Celui qui atteste Dieu ne peut se tromper; celui qui ne tire pas sa lumière de lui-même, mais de la parole divine, est rarement aveugle.

Il y eut un moment de silence où l'abbé Norton lutta contre le désir de continuer cette discussion, mais il résista à ce désir, et s'inclinant devant M. Fortin d'un air impératif :

— Je n'ai qu'un exemple de cette infaillibilité, monsieur, et comme il me semble qu'elle n'a pas suffisamment éclairé l'âme qui lui a été confiée, je désire qu'elle ne soit plus confiée qu'à des conseils plus humbles, mais qui seront peut-être mieux compris.

— C'est-à-dire, monsieur, reprit l'abbé Fortin, que vous me défendez de revoir Marguerite.

— Je vous en prie, sinon comme prêtre, du moins comme celui qui s'est chargé jusqu'à ce jour de son existence, de son avenir et de sa fortune.

— J'obéirai, monsieur; j'obéirai jusqu'au jour où Marguerite m'appellera. Je vous avertis que j'irai demain, si cette lettre m'appelle aujourd'hui.

— Et de quel droit, s'écria l'abbé Norton, osez-vous vous mêler du sort de cette jeune fille?

— Du droit que vous avez abdiqué, du droit du prêtre qui doit venir quand une âme en peine l'appelle, du droit du prêtre qui doit la consolation aux affligés innocents comme Marguerite, ou coupables comme la femme qui sort d'ici.

A ces mots, l'abbé Fortin salua et se retira.

XII

Lorsque madame Chambel sortit de chez l'abbé Norton, elle se jeta tout en pleurs dans la voiture qui l'attendait à la porte. Le cocher lui ayant demandé où il fallait la conduire, elle lui répondit sans penser à ce qu'elle disait : « Où vous voudrez. » Le brave phaëton avait considéré qu'il avait pris le matin, à huit heures, une femme qui était venue le chercher à pied sur la place, qu'elle était belle, que sa jeunesse avait dépassé cependant l'âge des timides sentiments et des premières amours qui doivent durer toujours ; il avait remarqué que

cette femme avait l'air inquiet quand elle était montée dans son carrosse, qu'il l'avait conduite à la porte d'un vaste hôtel, où il l'avait attendue deux heures, et qu'elle en sortait pâle, tremblante, étouffant de larmes et de sanglots.

Pour un cocher de fiacre qui n'est pas un jeune rustaud de l'Auvergne, mais un vétéran de la place, qui connaît le cœur humain pour l'avoir promené depuis trente ans dans les rues de Paris, l'histoire de tout cela était facile à faire : Cette dame s'était échappée de chez son mari pour aller clandestinement surprendre un amant qu'elle soupçonnait de la tromper; il y avait eu une scène, une explication, et elle venait d'être assurée de son malheur; une rupture avait été la suite de ce qu'elle avait découvert, et la pauvre veuve s'en retournait tout en désespoir chez son mari et près de ses enfants. Or il ne fallait pas rentrer avec des yeux rouges et un visage défait; il fallait le temps nécessaire à la douleur pour se calmer et se contenir. Voilà pourquoi on avait dit « où vous voudrez. »

Bien, se dit le cocher; les Champs-Élysées sont à deux pas, au bout le bois de Boulogne; une tournée de deux heures, l'air est frais, et la petite dame rentrera chez elle pimpante et

refaite comme une rose qui vient d'éclore. Sur ce il monta sur son siége et se mit à trotter dans l'avenue des Champs-Élysées, de ce pas si indiscret quand il y a deux visages dans une voiture, mais difficile à expliquer quand il ne s'y trouve qu'une seule personne.

Isaure ne fit d'abord nulle attention à l'endroit où on la conduisait; sa douleur, sa colère, longtemps contenues, débordaient en elle-même; elles envahissaient son âme, et elles y jetaient un trouble, une confusion, où les pensées les plus opposées se mêlaient, se heurtaient, se brisaient l'une l'autre.

« Ah! se disait-elle, cet homme m'a comprise, et c'est moins ma faute qu'il a repoussée que le crime de cette femme qu'il a voulu protéger. Mais pourquoi la protége-t-il? Parce qu'elle a caché le scandale de ses intrigues sous des apparences où tout le monde voit, mais qu'on est convenu de ne pas percer. Ainsi donc une dissolution sans frein, mais de l'hypocrisie, voilà son droit à la protection du monde, et qui plus est à la protection d'un homme dont la sévérité de mœurs est attestée même par ses ennemis. Est-ce là de la justice? non. Eh bien! ce que le monde n'a pas fait, je le ferai, moi; je remettrai cette femme à sa place, je la des-

cendrai à mon niveau ; que dis-je ? je la jetterai sous mes pieds ; je dirai tout ce que je sais. Mais, que sais-je qu'on ne sache déjà et qu'on ne respecte, parce qu'il convient à un mari imbécile et lâche d'accepter tous les affronts ? Où trouverai-je un appui qui me soutiendra contre elle ? personne ; et pour avoir dit la vérité je passerai pour avoir calomnié. Et puis, quand je réussirais à me venger, à quoi cela me servira-t-il ? M'aimera-t-il mieux quand je l'aurai si cruellement blessé, lui qui ne m'aime plus lorsque je lui ai tout donné de moi, fortune, amour, honneur ? Ah ! mieux vaut mourir... oui, et ma tombe sera un abîme que je creuserai entre eux ; je serai le spectre qui viendra s'asseoir au milieu de leurs entretiens. Folle et inutile vengeance qui ne sera peut-être qu'un embarras de moins à leurs intrigues. Non ! non ! je veux vivre, vivre pour les épouvanter sans cesse de mes menaces ; je tiendrai l'accusation sans cesse suspendue sur leurs têtes, et ce mari si complaisant parce qu'il fait semblant d'être sourd et aveugle, n'osera peut-être plus être si lâche, quand on lui mettra la lumière en face de lui, quand on lui criera la vérité aux oreilles de tous. »

C'est ainsi, et toujours, et à peu près dans le

même cercle, mais plus confusément encore que roulaient les pensées d'Isaure, sans qu'elle s'aperçût de l'endroit où elle allait. Mais enfin, comme les eaux d'un torrent qui, après s'être précipitées dans une vallée, y tourbillonnent longtemps jusqu'à ce qu'elles trouvent ou se fassent une issue par où elles suivent un cours, sinon calme, au moins régulier et dans un sens déterminé, toutes ces tumultueuses pensées de madame Chambel s'apaisèrent et se dirigèrent dans un sens unique. Ce sens était celui de la lutte et de la vengeance. Et ce parti une fois pris, elle se reconnut en son âme, se rendit un compte plus exact de ce qu'elle avait fait, dit, entendu, et fut très-surprise de se trouver à l'entrée du bois de Boulogne, où elle n'avait aucun dessein d'aller. Elle fit arrêter la voiture et demanda au cocher pourquoi il l'avait menée en cet endroit. Le cocher lui expliqua comme quoi elle lui avait répondu : « Où vous voudrez, » et comme quoi, ayant cru remarquer que madame était indisposée, il avait pensé qu'une petite promenade au grand air ferait du bien à madame.

Isaure rougit d'avoir été si bien comprise par cet homme, et lui demanda l'heure qu'il était.

— Onze heures.

Onze heures, pensa Isaure, et je suis sortie depuis huit heures! Que va penser Pierre?

C'était le premier mouvement d'une bonne pensée ou plutôt de ce sentiment accoutumé qui est dans la vie de ceux qui se sont crus aimés et qui sont inquiets de l'inquiétude des autres. Mais aussitôt cette crainte d'Isaure se changea en une espérance. Que m'importe, se dit-elle, ce que pensera Pierre? Lui dois-je un compte régulier de chaque instant de ma vie, de chaque mouvement de mon cœur, de l'emploi de tous mes instants? Est-il si soucieux de mes douleurs? s'occupe-t-il, lui, de ce que je souffre? Et s'il doit en souffrir, tant mieux! Quelque sentiment qui l'alarme, tant mieux! jalousie, crainte ou remords. Qu'il souffre comme moi, c'est juste, trop juste!

En vertu de cette conclusion, Isaure dit à son cocher de continuer sa course à travers le bois et d'attendre qu'elle lui donnât l'ordre de retourner chez elle. Laissons-la promener ses projets de vengeance et de lutte, et retournons auprès de Chambel qui, voyant les heures se passer sans entendre parler de sa femme, commençait à prévoir les plus affreux malheurs.

La pensée d'un suicide s'était déjà présentée

à son esprit et il y croyait, non-seulement parce que le caractère emporté de sa femme lui paraissait de nature à la pousser à une action de cette violence, mais encore parce qu'il s'imaginait en être digne. Oui, c'est vrai, la vanité de certains hommes va jusqu'à ce point que la pensée qu'une femme peut se tuer pour eux chatouille agréablement cette féroce vanité. Ce n'est pas un désir, ce n'est pas un espoir, c'est quelque chose qui passe dans l'esprit comme un parfum byronien : on se voit un moment dans un vague nuage de grandeur romantique, comme un don Juan pour qui on se meurt ; on pose à ses propres yeux, dans un paysage fantastique, à côté d'une tombe sur laquelle se penche un vaste saule pleureur. Tout cela n'est pas beaucoup plus arrêté, beaucoup plus sérieux qu'une idée de roman, de drame ou d'élégie, mais enfin on y pense, et cela n'est pas trop effrayant.

Il faut dire, à l'excuse des gens ainsi faits, qu'ils ne diraient pas un mot qui pût amener ce résultat en vue de leurs idées poétiques. Une fois ce rêve passé, ils redeviennent des hommes à peu près comme les autres ; et si par hasard ils font assez de mal pour qu'une telle catastrophe arrive, c'est qu'ils ont agi

en vertu des passions communes, comme eût fait un agent de change qui trompe sa femme, ou toute autre profession antilittéraire de ce monde.

Donc, après avoir épuisé toutes les suppositions possibles, la supposition d'un suicide s'était présentée à l'esprit de Chambel; elle passa dans son esprit comme nous avons dit, et cela parce qu'il n'y croyait pas. Mais à mesure que l'heure avançait, il y crut plus réellement, et alors il eut de sincères et véritables alarmes; mais son embarras était énorme : où s'informer? où aller? Il avait bien pensé à madame de Morency; mais comment lui dire la vérité, comment lui dire l'accusation d'Isaure et ses menaces? Chambel commençait à perdre la tête, à se repentir, et à penser qu'il eût mieux valu rompre une liaison qui pouvait amener de tels événements, lorsqu'un mot de madame de Morency le fit prier de passer chez elle.

Si Isaure, au lieu de continuer sa promenade, était arrivée à ce moment, à l'heure où Chambel éperdu n'avait plus que remords et terreur, tout se serait réparé peut-être. Isaure eût compris dans ce trouble qu'elle eût surpris à l'improviste, le reste d'un amour qu'elle avait tant aimé. Pierre eût peut-être eu de ces re-

proches désespérés qui disent si bien qu'on sent encore une part de sa vie et de son bonheur dans le bonheur d'un autre, et peut-être Isaure lui eût-elle alors parlé seulement de sa douleur, et non pas de ses droits ; peut-être cette amertume de paroles qui les divisait encore plus que leurs vrais sentiments se serait-elle assez effacée pour laisser parler leurs cœurs, et peut-être un aveu et un pardon fussent-ils sortis de cette explication ; mais il était trop tard déjà, lorsque Chambel était près de madame de Morency ; car tout ce qu'il éprouvait de repentir allait s'y perdre dans une nouvelle colère.

En effet, Chambel trouva madame de Morency pâle, irritée, les dents serrées et dans une agitation menaçante que n'avait jamais vue Chambel, et dont il ne soupçonnait pas madame de Morency susceptible. Elle n'était pas seule, et madame Ansier se tenait dans un coin, l'air solennel, hautain et indigné.

Lorsque Chambel entra, madame de Morency se détourna avec désespoir, et alla se jeter sur un divan où elle cacha ses larmes. Chambel s'approcha d'elle.

—Laissez-moi, monsieur ! s'écria-t-elle, laissez-moi ! vous m'avez perdue ; ah ! malheureuse, d'avoir cru en vous !

Chambel, épouvanté, se tourna vers madame Ansier, en lui disant avec une alarme sincère :

— Mais qu'y a-t-il, mon Dieu ? qu'y a-t-il ?

— Le voici, monsieur, repartit madame Ansier avec indignation : Ce matin, comme j'entrais chez M. l'abbé Norton pour lui remettre un travail qu'il m'avait demandé, j'en ai vu sortir madame Chambel, pâle avec l'air d'une furie. Pardonnez-moi, monsieur, la dureté de cette expression; oui, elle avait une figure qui m'a épouvantée. J'ai pressenti un malheur, et, quoique je n'eusse rien à dire à M. Norton, j'attendis qu'il eût terminé une conférence qu'il avait avec M. Fortin, et je lui fis demander un moment d'entretien. L'abbé Norton est un homme, monsieur, dont la vie exemplaire est trop au-dessus de toutes les faiblesses pour les condamner; mais cette indulgence lui rend également odieuses les basses et indignes vengeances d'une femme qui devrait se souvenir de ce qu'elle a fait...

Madame Ansier, malgré sa prétention littéraire, ou peut-être à cause de sa prétention littéraire, s'embarrassait pour dire le plus durement possible à Chambel ce qu'elle avait appris de l'abbé Norton; mais madame de

Morency, qui n'y mettait point tant de prétention, céda à la colère qui la dominait, et s'écria en se levant :

— Enfin, monsieur, madame Chambel est allée ce matin chez l'abbé Norton et a osé lui dire que j'étais votre maîtresse ; et elle l'a menacé d'un scandale, d'un éclat, de scènes infâmes. Voilà, monsieur, voilà la vérité que madame Ansier craint de vous dire par honte de la conduite de madame Chambel, mais que vous devez connaître et que je vous apprends.

— Ce n'est pas possible ! s'écria Chambel qui, abasourdi et de la nouvelle et de la colère de madame de Morency, et de la haute indignation de son honneur outragé, ne sut trop que répondre.

— C'est vrai, monsieur, dit madame Ansier, M. Norton me l'a appris avec tous les ménagements possibles pour madame Chambel ; mais c'est la vérité.

Ce qu'il y avait d'admirable dans la façon de parler de ces deux femmes, c'est que madame Ansier avait honte pour M. Chambel de la conduite de sa femme, c'est que l'abbé Norton avait mis tous les ménagements possibles pour madame Chambel. Quant à la conduite de madame de Morency, quant aux ménagements

qu'il eût fallu à l'abbé Norton pour parler d'une chose vraie, il n'en était pas question ; madame Chambel était seule indigne, madame Chambel seule avait besoin qu'on parlât d'elle avec tous les ménagements possibles.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable, c'est que Chambel écoutait cela comme une chose toute simple, toute naturelle ; c'est qu'il était sincèrement indigné de la conduite de sa femme, et qu'il était honteux, devant ces deux dames irréprochables, des fautes de madame Chambel. Aussi répondit-il :

— Heureusement l'abbé Norton n'est pas un homme à se laisser influencer par de pareilles délations (il n'osa pas dire calomnie), et je vous jure que je mettrai un terme à ces indignes emportements.

— Si vous le pouvez, lui dit aigrement madame de Morency. Madame Chambel est d'un monde, ajouta-t-elle avec un souverain dédain, où les querelles domestiques, les cris, les fureurs sont de mise. Vous a-t-elle fait déjà beaucoup d'algarades de ce genre ?

Chambel se mordit les lèvres, et jura en lui-même qu'il punirait Isaure de ce qu'elle lui attirait. Un mot sévère et mérité eût averti madame de Morency de quitter ce ton de vertu

indignée ; mais quel homme a jamais eu le courage de défendre sa femme qu'il trompe, contre sa maîtresse qui l'injurie ? et Chambel répondit avec mauvaise grâce, mais avec d'autant plus de lâcheté qu'il se sentait humilié :

— Je vous jure que c'est une folie qui ne recommencera pas ; je prendrai des mesures sévères.

— La meilleure mesure, monsieur, dit madame de Morency d'un air digne, c'est de ne plus nous voir, monsieur ; c'est de briser des relations dont on s'arme avec cette impudeur.

— Nous séparer ! s'écria Chambel dans un tendre effroi, jamais !

— Eh ! que voulez-vous donc que je fasse ? dit madame de Morency avec des larmes qui éclatèrent avec un admirable à-propos ; voulez-vous que j'attende que cette méchante femme vienne porter le trouble, le désordre, le déshonneur dans ma maison ? Ah ! Pierre, quel malheur pour un homme comme vous d'avoir ainsi livré votre vie à une pareille femme, en proie à de si cruelles passions.

Ceci fut dit avec un accent de tendre pitié qui toucha profondément le cœur sensible et

vaniteux de Chambel, et madame Ansier ajouta à cette émotion en disant d'un accent plein de sympathie pour le malheur de Chambel :

—Hélas ! quand les hommes comme M. Chambel rencontrent, trop jeunes encore, et lorsqu'ils n'ont aucune expérience du monde, des femmes qui s'emparent d'eux pour en faire les esclaves de leurs caprices et d'une ambition qui veut se parer de leur gloire et de leur renommée, ils se sont fait un avenir bien malheureux.

— Pauvre Pierre ! dit madame de Morency avec un soupir, c'est vous que je plains.

— Ah ! fit madame Ansier, quand on est sous un pareil joug, il faut, pour le briser, un caractère que bien peu d'hommes possèdent.

— Me croyez-vous donc un enfant ? s'écria Chambel en se relevant de toute sa force. Non ! non ! et ce joug, je saurai le briser tout à fait, si cela est nécessaire.

— Pierre, s'écria madame de Morency d'un ton alarmé, que dites-vous là ? Non, ne faites pas cela, si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi.

Madame de Morency se reprit à pleurer, et continua d'une voix pleine de sanglots :

— Madame Chambel dirait partout que c'est pour moi que vous vous êtes séparé d'elle, et

le monde est si empressé d'accueillir toute calomnie, qu'on le croirait peut-être. Non, Pierre, je vous l'ai dit, il vaut mieux nous séparer à tout jamais.

— Ah! ne répétez pas cela, dit amoureusement et douloureusement Chambel. Reposez-vous sur moi du soin de vous protéger.

—Ah! dit madame de Morency, ce n'est pas pour moi que je vous parle, c'est pour vous. C'est tout votre avenir qui est en jeu. Céder aujourd'hui, c'est perdre votre liberté à tout jamais. Vous ne pourrez plus avoir un désir, une volonté qu'il ne faille soumettre à la volonté d'un maître... Ah! Pierre, prenez garde.

— C'est un essai de tyrannie que j'arrêterai à temps, croyez-moi.

— Oh! ce n'est pas seulement cela, Pierre, et il faut que je vous aime bien pour vous dire la vérité, car elle doit vous être cruelle; c'est la légèreté avec laquelle on se joue de votre repos, de votre honneur, et si je n'avais éclairé la jeunesse de Jules...

— Que dites-vous? s'écria Chambel.

— Rien..., rien...; mais je n'ai pas voulu qu'un enfant qui m'est si cher, vous le savez, fût pour vous une cause de chagrin; mais d'autres seront peut-être moins délicats, ou ne

trouveront pas des conseils qui les arrêtent, et alors...

Le regard qui finit la phrase eut une éloquence qu'aucune parole écrite ne peut remplacer. Chambel pâlit de pressentiment, et madame Ansier, dont la parole ressemblait assez au marteau qui enfonce le clou piqué dans un mur, ajouta de sa voix la plus prophétique :

— Ce qu'elle a fait, monsieur, peut vous faire craindre ce qu'elle fera. C'est horrible à dire, mais on ne ment ni à la nature ni à ses antécédents.

Est-il vrai que l'homme soit bête à ce point? est-il vrai qu'un homme d'un véritable mérite comme Chambel, puisse arriver à ce degré d'imbécillité de se laisser dire de pareilles choses par deux femmes dont l'une était sa maîtresse et dont l'autre était sa complaisante, sans compter tout ce qu'il avait de purement personnel à se reprocher? Cette imbécillité peut-elle aller jusqu'à croire de pareilles paroles, jusqu'à s'en irriter, jusqu'à en être furieux contre celle qu'on accuse, comme cela arriva à Chambel? Hélas! oui, c'est vrai de la plupart des hommes et des hommes d'esprit surtout.

Pauvre niais placé entre deux serpents, Chambel les écoutait comme des voix amies ; cette impudente accusation dans de pareilles bouches, lui venait sous la forme d'une flatterie personnelle, et le lâche désertait sa cause et sa vie, parce qu'on lui disait qu'il valait mieux que ce qu'il avait obtenu. Les violences d'Isaure qui disait hautement et en face sa pensée, lui semblaient autant d'ignobles transports, comparés à cette bonne et digne pitié dont on le couvrait. Il resta ainsi plus d'une heure entre les mains de ces deux femmes, et il en sortit sur un mot qui acheva leur victoire. En effet madame Ansier lui ayant dit :

—Mais qu'avez-vous pensé en apprenant que madame Chambel était sortie si matin et en ne la voyant pas rentrer ?

— En vérité, repartit Chambel, dans mon trouble et ne supposant pas qu'une femme pût s'égarer au point de faire ce qu'a fait madame Chambel, j'ai craint que, dans un moment de folie, l'idée d'un suicide ne l'eût emporté....

— En vérité, fit madame Ansier d'un air de raillerie perfide, c'est trop de naïveté... Elle... ah ! vous êtes bien enfant...

— Non, il est bon, dit madame de Morency avec un accent langoureux.

Chambel sortit sur l'idée qu'il était dupe de sa bonté pour sa femme, et il rentra chez lui au moment où la voiture d'Isaure s'arrêtait à la porte.

XIII

Eh quoi ! M. Chambel s'était inquiété durant deux heures de l'absence de sa femme, il avait eu la bonté de craindre qu'elle ne se fût tuée par désespoir de son abandon ; et point du tout, elle n'y avait pas songé le moins du monde ; bien loin de là, au contraire, elle avait été bassement dénoncer son mari à l'homme qui tenait dans ses mains sa fortune et sa position ; non-seulement elle avait été lui dire qu'il avait une maîtresse, ce qu'il lui eût pardonné ; mais elle avait fait encore bien pis, elle avait nommé cette maîtresse, elle avait compromis

une femme respectable malgré sa faiblesse, oui respectable aux yeux de Chambel, par cela seul que l'intrigue était sans scandale ; tandis qu'elle-même la malheureuse, avait publiquement abandonné son mari pour lui Chambel ! Vous comprenez quels transports de juste colère une telle conduite devait exciter dans l'âme de ce mari si insolemment bravé. Il le sentait, il n'en avait pas trop dit lorsqu'il avait parlé à madame de Morency d'une séparation, et, quelque chagrin que celle-ci en dût éprouver il y était résolu, s'il ne rencontrait immédiatement une complète soumission.

Nous avons déjà dit dans quelles dispositions Isaure était rentrée chez elle, décidée à ne pas céder, et irritée surtout de cette froide répulsion de l'abbé Norton qui lui avait semblé la plus humiliante des injures. C'était encore une de ces scènes auxquelles nous avons fait assister nos lecteurs, mais qui cette fois, armée de part et d'autre de ressentiments exaspérés, devait amener une solution définitive. Au premier regard que Pierre et Isaure échangèrent en se rencontrant, ils le comprirent ainsi l'un et l'autre, et tous deux s'y préparèrent sans peur. La colère était également aveugle des deux côtés.

— Pourriez-vous me dire, fit M. Chambel quand ils furent tous deux dans la chambre d'Isaure, pourriez-vous me dire d'où vous venez ?

— Cela m'est aussi impossible qu'à vous, monsieur, de me dire où vous allez tous les jours de trois à cinq heures.

— Je ne réponds pas, madame, j'interroge, reprit Chambel d'un ton froid et décidé.

— Et moi, monsieur, je n'interroge ni ne réponds. Vous allez où il vous plaît, moi où il me convient. C'est trop juste.

— Je vous préviens, madame, que ces façons ne sont plus de mise.

— Je vous préviens, monsieur, que je n'en aurai pas d'autres.

— A qui croyez-vous donc parler de ce ton, madame ?

— Mais, repartit Isaure d'un ton dégagé et dédaigneux, à M. Pierre Chambel, un grand poëte dont j'ai l'honneur d'être la femme.

Cela commençait bien, comme on voit, et chacun des deux acteurs de cette scène était si bien résolu à ne pas reculer, que tout ceci fut dit avec une sorte de calme apparent; il n'y avait eu ni grands gestes ni grosse voix de la part de Chambel, ni commotions violentes

et regards furieux de la part d'Isaure. Cela continua de même, car Pierre repartit :

— Eh bien ! madame, ce ton ne convient pas au grand poëte dont vous avez l'honneur d'être la femme, comme vous dites. Je ne veux pas le supporter plus longtemps.

— Vous êtes libre de ne pas le supporter, monsieur, mais je ne puis pas en avoir d'autre.

La querelle languissait dans des généralités inutiles. Les deux champions le sentaient, et chacun attendait que l'autre touchât enfin au point véritable de la question. Chambel était tellement décidé qu'il fut le premier à l'aborder et qu'il répliqua :

— Est-ce de celui-là que vous avez parlé ce matin à M. l'abbé Norton ?

A cette interpellation directe, Isaure se retourna et regarda son mari. Ils se mesurèrent pour ainsi dire l'un l'autre, et Isaure repartit en se détournant avec indifférence :

— J'ai parlé à M. Norton du ton convenable à ce que j'avais à lui dire.

— Et qu'aviez-vous à lui dire ?

— Celui ou celle qui vous a si bien instruit de ma visite a pu vous en dire aussi le motif.

— Je désirerais l'apprendre de vous, car je crains qu'on ne m'ait trompé.

—Vous a-t-on dit par hasard que j'étais allée chez M. Norton pour le séduire?

— La séduction, madame, s'adresse à plus d'un sentiment; et lorsqu'une femme va chez un homme de l'austérité et de l'importance de M. Norton pour lui peindre son mari comme un homme sans conduite et abandonné au désordre, elle peut exercer sur son esprit une séduction aussi coupable que celle qu'on exerce sur un juge dont on égare l'équité.

— Un juge, d'une austérité comme celle de M. Norton, ne se laisse pas égarer par une femme comme moi. Vous pouvez être tranquille à ce sujet pour vous et pour d'autres.

— Qu'il ait repoussé vos accusations, c'est une reconnaissance de plus que je lui dois, mais je n'en ai pas moins le droit de juger sévèrement ce que vous avez voulu faire.

— Ce que j'ai voulu faire, monsieur, est bien simple : je suis allée chez l'abbé Norton, à qui vous devez tant de reconnaissance, pour le prier de vous faire entendre les conseils de sa superbe austérité, et de vous avertir qu'il n'était pas convenable à un homme marié d'être l'amant de la femme d'un homme qui l'a accueilli dans sa maison, et à la recommandation de l'abbé Norton lui-même.

— Vous avez osé dire cela à M. Norton?

— Je ne l'ai pas pu, monsieur, il a si bien fait qu'il n'a pas voulu m'entendre.

— Je le conçois, son âme vertueuse devait avoir horreur d'une pareille indignité.

— De laquelle, monsieur, de la mienne ou de celle de madame de Morency?

— De la vôtre, madame, s'écria Chambel; car madame de Morency est trop à l'abri de pareilles calomnies.

— Sans doute elle est à l'abri de pareilles calomnies, comme les pauvres sont à l'abri des voleurs; quand on n'a rien à perdre...

—Madame!... s'écria Chambel avec violence.

—Monsieur!... lui repartit madame Chambel avec sang-froid. Me suis-je trompée? N'êtes-vous pas l'amant de madame de Morency?...

— Non, madame, non! C'est une calomnie inventée par votre jalouse rage!

— Vraiment! lui dit Isaure de ce ton railleur qui était son arme la plus cruelle; eh bien! j'en suis charmée. J'ai été une calomniatrice, soit; pour une femme comme moi, un vice de plus et une faute de plus sont si peu de chose que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Tandis que si cela eût été vrai, cela eût pu vous faire du tort, et, ce

qui est plus fâcheux, vous rendre ridicule.

— Me rendre ridicule !

— Mais je le crains, reprit Isaure. Vous avez vingt-cinq ans, ce me semble; et, quoique je sois vis-à-vis de vous une vieille femme, je ne le suis pas encore assez pour pouvoir être votre mère, comme madame de Morency, qui a bien quarante-quatre ou quarante-cinq ans bien comptés.

Malheureux Chambel! après avoir été doucement poignardé au sujet de sa femme, le voilà exposé à des coups de couteau encore plus aigus au sujet de sa maîtresse. Ce mot « une femme qui pourrait être votre mère » l'avait fait bondir ; mais l'occasion n'était pas bonne pour éclater, et il se contint, et repartit avec assez de bonheur pour faire croire à Isaure qu'elle ne l'avait pas atteint.

— Que madame de Morency ait quarante-cinq ans ou cinquante, c'est une chose qui ne me regarde pas ; mais ce qui me regarde, c'est que vous vous taisiez sur une femme respectable.

— Par son âge...

— Madame ! s'écria Chambel, à qui ce second coup fut d'autant plus sensible qu'il l'interrompait dans une phrase dont il attendait beaucoup d'effet. Oui, madame de Morency doit vous être respectable...

— Par ses vertus,... dit Isaure d'un ton qui affectait une insolente niaiserie.

— Oui, par ses vertus, madame!... reprit Chambel que sa colère rendait absurde ; par ses vertus, car elle ne s'est pas donnée en spectacle au monde !...

— Je ne sais pas si elle s'est donnée en spectacle, mais on prétend qu'elle s'est donnée au monde entier, et cela n'eût pas été flatteur pour vous de succéder...

— Madame, madame, taisez-vous ! s'écria Chambel exaspéré ; ne prononcez plus le nom de madame de Morency ; ne répétez pas ce que vous venez de dire... taisez-vous !

— Mon Dieu ! qu'avez-vous donc ? reprit Isaure. Je comprends que si madame de Morency était votre maîtresse, cela pût vous blesser ; mais vous m'avez dit qu'il n'en était rien. Je puis bien en dire ce qu'en disent ses meilleurs amis.

— Est-ce un parti pris à vous d'insulter madame de Morency ? dit Chambel en s'avançant vers sa femme.

— Est-ce un parti pris à vous de la défendre ?

— Oui, madame, contre vous.

— C'est prudent à vous, monsieur, de choisir le plus faible de ses ennemis.

Chambel était arrivé à cet état de colère où un homme est prêt à perdre toute retenue; il le sentit, et dit à Isaure :

— Vous comprenez, madame, qu'une telle discussion ne peut continuer entre nous sur un pareil ton. Je ne veux pas sortir des bornes que votre qualité de femme m'impose; je ne puis vous faire taire comme on fait taire un homme.

— Comment fait-on taire un homme, je vous prie? lui dit Isaure d'un ton méprisant.

— En le soufflетant et en le tuant, madame ! reprit Chambel la pâleur sur le visage.

— En ce cas, je ne sais pas, lui dit Isaure, si la fameuse Durandal pourrait suffire à l'immense extermination que vous aurez à faire.

— Isaure... Isaure... dit Chambel, par grâce et par pitié pour vous, quittez ce ton insolent !

— Bah ! fit Isaure.

— Mais vous n'avez donc pas peur de ce que je puis faire? lui dit Chambel avec menace.

— Peur, moi ! dit Isaure. Et de quoi voulez-vous que j'aie peur, monsieur ! Est-ce de vous séparer de moi? Mon Dieu, monsieur, vous m'avez déjà fait cette menace, et vous voyez que je n'en suis pas si effrayée que cela ait arrêté mes calomnies; peur que vous ne me traitiez

comme un homme, que vous ne me souffletiez?...

— Ah ! madame !

— Et que vous n'alliez jusqu'à me tuer ? Eh bien ! monsieur, faites ! C'est une fantaisie qu'il vous sera peut-être agréable de satisfaire.

— Vous êtes folle, lui dit Chambel qui se calma tout d'un coup en reconnaissant que sa fureur tournerait contre lui avec une femme aussi décidée qu'Isaure ; vous êtes folle, et je suis aussi fou que vous de discuter avec une femme dont l'aveugle emportement briserait les liens les plus sacrés plutôt que de céder devant qui que ce soit.

La justesse de ce reproche frappa Isaure ; elle sentit qu'elle était elle-même le premier obstacle à un retour sincère, et se calmant à son tour elle repartit :

— Vous avez raison, monsieur, je n'ai jamais cédé à une menace ; mais j'ai souvent fléchi devant une prière, vous le savez.

— Vraiment ! fit Chambel qui prit à son tour l'ironie en main. Si je veux bien vous demander pardon de ce que vous avez été faire ce matin, vous daignerez l'oublier ?

— Pierre, lui dit Isaure, êtes-vous raisonnable ? voulez-vous l'être ?... Eh bien ! ma dé-

marche de ce matin était honorable; point de vains mensonges entre nous; vous savez bien que j'allais dire la vérité, que j'allais demander une juste protection à un homme qui, comme votre ami et comme prêtre, me la devait, et qui me l'a refusée avec une dureté qui m'a prouvé qu'il savait aussi bien que moi une intrigue à laquelle il ne voulait pas être mêlé.

— Continuez, dit Chambel; il ne vous manque plus que de dire que M. Norton est le complaisant de cette prétendue intrigue.

— Prétendue intrigue! répéta Isaure avec impatience.

— Oui, prétendue! reprit Chambel en faisant sonner le mot, car il avait, pour défendre madame de Morency, une ténacité qui venait chez lui d'un principe assez vrai, c'est qu'en fait de pareilles choses, il n'y a de certain que ce qui est avoué.

Isaure regarda son mari un moment en silence, puis elle lui dit :

— Vous êtes en bonnes mains, monsieur; on n'a pas été long à tuer en vous tout sentiment loyal et honnête.

— Que signifient encore ces paroles?

— Rien, monsieur, rien que vous puissiez désormais comprendre.

— Je comprends parfaitement, madame, que votre fureur jalouse jette le mépris sur une femme que vous accusez, et contre laquelle vous ne pouvez arriver qu'à des injures.

— En tout cas, monsieur, je ne suis qu'un écho, car je vous affirme que ce n'est pas moi qui ai inventé l'histoire des amours de M. Milon et de madame de Morency, de M. Albens et de madame de Morency, de M. Frécourt et de madame de Morency, de M...

— Madame, s'écria Chambel en interrompant une nomenclature qui menaçait de devenir longue, vous savez bien que vous mentez.

— Je vous ai dit que je n'étais qu'un écho.

— Vous mentez encore. Qui donc, s'il vous plaît, vous a si bien instruite? Est-ce M. Milon?

— Oh! M. Milon ne se vante pas de si peu de chose.

— Vraiment! Est-ce M. Frécourt?... M....

— Je n'ai pas l'honneur de les connaître.

— Eh bien! moi je voudrais connaître celui qui vous a dit tout cela... Serait-ce par hasard M. Jules? dit Chambel qui voulait prendre à son tour l'offensive.

— Oui, monsieur, c'est lui, repartit madame Chambel, quoique ce ne fût pas la vérité.

— Lui ! s'écria Chambel avec un accent de reproche terrible... Lui !... répéta-t-il.

— Oui, reprit Isaure, qui était charmée de l'effet qu'avait produit sa réponse ; j'ai voulu essayer comment on menait à sa guise les pauvres jeunes gens qui se prennent d'amour pour des femmes expertes ; les lauriers de madame de Morency m'ont fait envie en ce genre, et en copiant un peu ses façons de faire, j'ai assez bien réussi pour faire causer M. Jules sur des choses qu'il peut savoir.

— Et savez-vous ce que vous avez fait ? s'écria Chambel avec un accent tragique ; malheureuse et méchante femme, vous avez poussé un fils à calomnier sa mère !

Ce rapprochement de mots a toujours quelque chose de si solennel qu'Isaure en fut d'abord terrifiée, et qu'elle s'écria avec un véritable effroi :

— Que dites-vous ?

— La vérité ; et voilà où vous a poussée votre aveugle violence.

A ce moment la figure d'Isaure changea tout à coup d'expression ; un léger sourire se montra sur ses lèvres, puis elle parut contenir un rire étouffé qui finit par éclater, et au milieu duquel elle se mit à dire :

— Comment ! c'est charmant ce que vous m'apprenez là ; la vertueuse madame de Moreney a un fils qu'elle appelle son neveu ? (Elle se mit à rire.) Mais d'où lui vient-il, ce neveu, ou plutôt ce fils qui est un neveu ? Mais c'est délicieux, c'est nouveau, le moyen est adroit. Comment donc, c'est de la vertu à sa suprême puissance ! Je conçois qu'une pauvre femme, qui a le malheur d'être mère par une faute, soit perdue, si elle a la sottise d'appeler son fils « mon fils » ; mais du moment qu'elle l'appelle son neveu... c'est bien différent... tout est changé. En effet... on eût été une mère coupable, on est une tante vertueuse... C'est fort amusant !...

Et elle continua à rire.

— Isaure! s'écria Chambel avec colère.

— Ah ! monsieur, laissez-moi rire, je vous en prie, c'est à en mourir.

— Isaure! répéta Chambel plus furieux, taisez-vous...

— Ah non ! voilà une heure que nous faisons de la tragédie à propos de cette respectable personne ; ah ! que nous sommes niais, mon cher ami... M. Jules le neveu... le fils... le... ah ! ah ! c'est adorable !

Et elle se jeta sur un siége en riant avec un

éclat, une violence qui mettaient Chambel hors de lui. « Isaure ! » s'écriait-il à chaque instant ; Isaure, taisez-vous : mais il semblait que chaque menace fût un coup d'éperon à la gaieté cruelle d'Isaure qui faisait semblant de rire à se tordre, et qui balbutiait comme quelqu'un qui n'a plus le pouvoir de parler.

— Ah ! je raconterai cela... j'en veux faire un roman... ça aura du succès, j'en suis sûre.

Chambel, éperdu, furieux surtout de sa sottise qui venait de donner à Isaure une arme si puissante contre lui et contre madame de Moreney, Chambel, dis-je, prit les deux mains de sa femme dans les siennes, et, la forçant de le regarder en face, il lui dit probablement avec un accent de délire qui alla jusqu'à la vérité :

Mais vous ne savez donc pas que je suis capable de vous tuer ?

Isaure retomba sur son siége d'où elle s'était levée, et, pressant sa tête dans ses mains, elle répondit d'une voix étouffée :

— Pour elle !

— Oui, pour elle, s'écria Chambel qui, ayant enfin franchi la barrière, ne ménagea plus rien; pour cette femme que vous insultez et que j'aime ; qui coupable ou non, perdue ou non, me plaît ainsi...

— Mais taisez-vous à votre tour, s'écria Isaure; vous vous déshonorez en parlant ainsi...

— Oh! fit Chambel, assez, assez, madame, de ces sentiments extravagants dont il vous plaît de faire des vertus. Le monde est fait comme il doit être : il est indulgent pour ceux qui, du moins dans leurs fautes, ne bravent pas insolemment toutes les lois de la convenance et de l'honneur.

— Pierre, s'écria Isaure avec désespoir. taisez-vous, je vous en prie, taisez-vous.

— Vraiment! fit Chambel ; allons donc, madame, vous qui dites si durement leurs vérités aux autres, il faut que vous appreniez à entendre les vôtres.

— Ah! fit Isaure en éclatant en larmes, il me l'avait bien dit... Pauvre Victor!

Ce souvenir, qui eût dû arrêter Chambel s'il avait eu quelque souci d'un autre que de lui-même, ne fit que l'irriter et lui parut une injure au bonheur qu'il donnait à sa femme.

— Lui avez-vous fait souvent de semblables scènes?

— Ah! Pierre! Pierre! lui cria sa femme avec des sanglots déchirants, il ne m'a pas insultée, lui, et pourtant il en avait le droit.

— Eh bien! madame, si vous ne voulez plus l'être, n'insultez plus les autres.

— Vous avez raison. Je me tairai.

— N'excitez pas des représailles qui, vous le voyez, peuvent être terribles.

— Assez, monsieur, assez, s'écria Isaure en se relevant terrible. Mais vous êtes donc descendu au dernier degré de la lâcheté? Vous, c'est vous qui me reprochez ma faute, vous qui m'avez perdue, vous qui êtes venu, pauvre et tremblant, à mes côtés, vous plaignant d'une existence abandonnée, d'une puissance méconnue, d'un talent étouffé, vous que j'ai pris en amour, parce que je vous ai pris en pitié.

— Isaure, prenez garde!...

— Oui, en pitié! Méconnu dans une étroite ville de province, moqué, raillé, renié par votre famille qui ne voyait en vous qu'un homme qui ne voulait pas suivre une carrière honorable, je vous ai pris criblé de dettes, misérable, inconnu, désespéré. Je vous ai sauvé de la misère où vous alliez vous perdre, je vous ai soutenu de ma foi en vous et de ma fortune aussi, monsieur, et le jour où vous êtes arrivé à être quelque chose, plus que vous ne valez, je vous retrouve vis-à-vis de moi, superbe, insolent, impitoyable. Oh! non, monsieur, non! ce ne sera pas. Perdue par vous, je ne veux pas être humiliée par vous! Vous

suivrez à votre aise la carrière qui vous rend si fier ; je vous laisserai, pauvre niais qui sert d'instrument à un ambitieux, je vous laisserai aux mains de cet homme sans cœur et de l'intrigante qui vous tiennent. Dépêchez-vous de profiter de votre position, je vous le conseille ; car le jour où l'un vous aura pris tout ce que vous avez dans l'esprit, ce qui n'est pas grand' chose, et l'autre tout ce que vous avez dans le cœur, ce qui n'est rien, ils vous jetteront à la porte et vous diront : « Monsieur, le monde est comme il doit être, et un homme scandaleusement séparé de sa femme souillerait la pureté de nos mœurs. »

— Comme il vous plaira, dit Chambel, je préfère la misère et l'obscurité, madame, l'ingratitude même, à de pareilles scènes et à la vie que vous me faites.

— Je la laisserai libre d'être ce que vous voudrez.

— Je n'attendais pas moins de vous, dit Chambel, arrivé à un résultat qu'il eût provoqué peut-être, mais qui l'épouvantait à mesure qu'il le voyait de plus près.

— Je pense, lui dit Isaure, qu'en cela je satisfais au moins l'un de vos plus chers désirs. Dans tous les cas, monsieur, j'obéis aux miens.

— Je ne m'en étonne pas, dit Chambel, le passé devait m'avertir de l'avenir.

— C'est ainsi en toutes choses, ce qu'on m'a prédit m'est arrivé ; et ce que vous auriez dû prévoir arrivera.

— C'est un parti pris, madame ?

— Irrévocable, monsieur, et en cela encore le passé peut vous répondre de l'avenir.

— Soit, dit Chambel.

Il sortit et alla s'enfermer chez lui ; quant à Isaure, elle se livra aux soins de sa maison avec une apparence de tranquillité qui prouvait jusqu'à quel point dans ce cœur si violent et si incertain il y avait de force lorsqu'une décision y était arrêtée.

Plus de deux heures s'étaient écoulées lorsqu'on annonça à madame Chambel la visite de l'abbé Fortin.

XIV

Isaure donna sur-le-champ l'ordre d'introduire l'abbé Fortin. L'épreuve qu'elle avait faite près de M. Norton n'était pas de nature à lui faire considérer cette visite sous un aspect favorable. Isaure partageait ce préjugé assez commun qui attribue à tous les prêtres un même esprit et une sorte de solidarité d'opinions qui les pousse à juger tout du même point de vue. Si madame Chambel avait eu affaire à un de ces abbés mondains dont les salons causent comme d'un roman nouveau ou d'une actrice célèbre, elle eût pu croire qu'elle rencontrerait

autre chose que ce qu'elle avait trouvé. Mais la réputation de l'abbé Norton était irréprochable, car le monde a souvent le tort d'accorder son admiration à l'absence des vices plutôt qu'à la pratique des vertus, et pour les prêtres la continence est aux yeux du vulgaire un titre qui en remplace beaucoup d'autres. Parce que M. Norton n'avait jamais été soupçonné d'une faiblesse, parce qu'il observait dans toute sa rigueur la sobriété des jeûnes, on voyait en lui le prêtre chrétien dans toute son austérité. Ces sacrifices corporels suffisaient à couvrir d'un bouclier respecté l'intrigue cauteleuse, l'ambition ardente, la haine persévérante de son âme et la perversité de ses opinions.

Comme lui l'abbé Fortin avait aussi une réputation irréprochable, et il est assez facile de comprendre qu'Isaure se laissât aller à l'idée que sous le même habit et la même renommée elle trouverait la même âme et la même inflexibilité. Si donc elle le reçut, ce ne fut avec aucune espérance d'en recevoir des consolations, mais seulement pour ne pas avoir l'air de reculer devant qui que ce fût dans la lutte qu'elle venait d'engager, et peut-être aussi pour dire à l'abbé Fortin tout ce qu'elle n'avait pu dire à l'abbé Norton.

Ce fut donc avec une sorte de roideur qu'elle échangea avec lui les premières salutations, et qu'elle se mit en devoir de l'écouter.

— Madame, lui dit l'abbé Fortin, je suis venu vous voir au sujet de la lettre de mademoiselle Marguerite, que vous m'avez remise ce matin.

Madame Chambel ne répondit que par une légère inclination, et l'abbé Fortin continua :

— Sans doute, vous en avez pris connaissance ?

— Oui, monsieur, dit sèchement madame Chambel ; c'est une faute, je le sais, une faute grave, et je ne cherche point à l'excuser.

— Oui, madame, c'est une faute grave ; car elle a déjà fait du mal à une jeune fille innocente, vous le savez, madame, puisque vous avez lu cette lettre, à une jeune fille indignement sacrifiée au secret d'une intrigue coupable.

Madame Chambel regarda l'abbé Fortin d'un air étonné, comme s'il eût été extraordinaire qu'il crût à la liaison de madame de Morency, et qu'il osât la qualifier de coupable. Mais la défiance d'Isaure ne se laissa pas désarmer par cette première parole, et elle répondit avec moins de sécheresse, mais avec une égale retenue :

— Croyez, monsieur, au chagrin que j'éprouve d'avoir été une cause de malheur, si léger qu'il puisse être, surtout envers une personne qui a été, comme vous le dites, si légèrement sacrifiée.

— Eh bien ! madame, je viens vous demander, s'il en est temps encore, de ne pas rendre ce malheur plus grand.

— J'en éprouverais beaucoup de regrets, monsieur, et je ne ferai rien pour cela. Mais je ne comprends pas comment je pourrais avoir une action quelconque sur la destinée de mademoiselle Marguerite.

— Puisque vous avez lu sa lettre, madame, vous avez dû y voir qu'il lui était défendu de m'écrire. Dans l'ignorance où j'étais de cette défense, j'ai moi-même appris à M. Norton que cette lettre était de Marguerite. M. Norton, madame, est le bienfaiteur et le protecteur de cette jeune fille, et il a le droit d'être blessé de sa désobéissance. Moi-même j'ai peut-être trop écouté le sentiment d'affection que j'ai pour cette jeune fille, en disant à M. Norton que je me placerais entre elle et lui. Mais je crois à M. Norton des sentiments trop élevés pour faire supporter à une pauvre abandonnée un dissentiment d'opinions où elle s'est trouvée

mêlée à notre insu, sans doute. Mais, madame, l'indulgence qu'en ma qualité de prêtre j'ai le droit d'attendre et de demander à M. Norton, je ne la trouverais peut-être pas chez les personnes qui sont nommées dans cette lettre. Marguerite est destinée à vivre d'une manière subalterne, il est vrai, dans un monde où l'une de ces personnes peut avoir quelque accès. Un mot malveillant peut suffire à perdre une existence si précaire, et peut-être que si l'on savait...

— Je vous comprends, monsieur, et jamais, je vous le jure, madame de Morency ne saura par moi l'existence de la lettre de mademoiselle Marguerite ; ou, si elle le sait, elle en ignorera toujours le contenu.

— Pardon, madame, dit M. Fortin, si je demande davantage. J'aborde un sujet dont il doit vous être cruel d'entendre parler par un étranger ; mais vous me pardonnerez, madame, de le faire dans l'intérêt d'une pauvre enfant qui n'a personne au monde pour la défendre.

— Dites, monsieur, répondit madame Chambel avec un commencement de déférence pour l'abbé Fortin.

— Ce ne serait pas assez, madame, de garder le secret vis-à-vis de madame de Morency ; il

y a quelqu'un vis-à-vis de qui vous voudriez peut-être vous armer du témoignage de Marguerite et lui dire ce que vous avez lu... et...

— Ce serait le dire à madame de Morency, dit Isaure avec amertume.

— Je le crains.

— Vous en êtes sûr, monsieur ; vous avez mesuré l'empire inouï que cette femme exerce sur l'esprit de M. Chambel. Mais quel charme a-t-elle donc pour le dominer ainsi ?

— Elle est calme, madame, répondit doucement l'abbé Fortin.

— Elle est calme et je ne le suis pas, voulez-vous dire?

— Je le crois, dit l'abbé Fortin.

— Et vous avez raison, monsieur ; non, je ne suis pas calme, et je méprise ce misérable sang-froid qui calcule cruellement une mauvaise action et pèse chaque parole pour la faire servir à d'indignes desseins.

— Vous vous trompez, madame, lui dit l'abbé Fortin gravement.

— Je me trompe, monsieur ! lui dit Isaure avec un vif mouvement d'indignation.

— Vous vous trompez sur le jugement que vous portez, comme sur le sens que vous supposez à mes paroles. Mais je n'ai aucun droit à

vous donner des conseils ; seulement je dois vous dire que vous m'avez mal compris si vous m'avez supposé l'intention de vous condamner dans votre cause.

— Cependant, monsieur, vous m'avez dit, vous venez de me répéter que je me trompais dans les jugements que je portais, et voudriez-vous aussi me persuader que j'accuse faussement ?

— Pardon, madame, mais ce peu de paroles que nous venons d'échanger vous montreront combien j'ai raison, si vous me permettez de vous les rappeler.

— Parlez, monsieur, parlez ; je ne demande pas mieux que d'être éclairée.

— Eh bien ! madame, vous m'avez dit que vous méprisiez ce misérable sang-froid qui calcule de basses actions : je vous ai répondu que vous vous trompiez, et votre premier mouvement a été de me croire du parti de vos ennemis. Voilà, madame, ce que c'est que de ne pas être calme.

— J'ai eu tort sans doute, monsieur, s'il est vrai que je n'aie pas compris le sens de votre désapprobation.

— Non, madame, vous ne l'avez pas compris. Vous méprisez le misérable sang-froid qui cal-

cule de mauvaises actions, et en vertu de ce mépris, vous êtes peut-être fière de ne pas posséder ce sang-froid coupable.

— Oui, monsieur, j'en suis fière.

— C'est que vous ne considérez cette vertu, car c'en est une, qu'appliquée à de mauvaises actions. Le courage est une des plus nobles qualités de l'homme, et cependant il arme souvent le bras d'un meurtrier. La patience est la meilleure force de l'homme, et pourtant il l'applique quelquefois à préparer une ruine. Le calme est sa première défense, et ce n'est pas parce que d'autres s'en servent pour mal faire, qu'il faut le mépriser et le dédaigner pour soi.

— Je vous comprends, monsieur ; mais en quoi le calme me sauverait-il du malheur que je ressens?

— Peut-être en diminuerait-il l'intensité et le danger.

— Je fais tous mes efforts pour vous croire, monsieur, mais souffrirai-je moins parce que je serai plus calme?

— Oui, madame, parce que vous jugerez mieux votre position.

— Mais elle est intolérable!

— Il y a cependant beaucoup de femmes qui

en acceptent de plus cruelles avec résignation.

— C'est qu'elles ont plus de vertu que moi.

— Elles ont celle-là du moins, madame, dit l'abbé doucement.

— Monsieur, je ne l'ai pas et je n'ai pas non plus celle d'écouter patiemment des leçons que je n'ai pas demandées.

— Ne venez-vous pas de me dire que vous ne demandiez pas mieux que d'être éclairée?

— C'est vrai, monsieur; mais quand je vous ai dit cela, je m'attendais à recevoir de vous des conseils salutaires.

— Et vous ne trouvez pas que ceux que je vous donne soient salutaires?

Madame Chambel se mordit les lèvres de dépit et s'agita sur sa chaise; mais le calme inaltérable de l'abbé Fortin, la persistante douceur de son langage, étaient un frein que madame Chambel n'osait briser ouvertement, et elle répondit en se contenant avec peine :

— Mais, monsieur, quels sont donc les conseils que vous m'avez donnés? Je n'ai encore entendu que des accusations contre moi.

— Vous vous trompez encore, madame.

Isaure regarda M. Fortin d'un air fort étonné, et reprit amèrement :

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je ne me

crois pas encore tout à fait dénuée de raison ; il me semble que vous m'avez dit que je manquais de calme ?

— Prenez-vous pour une accusation une chose dont vous avez dit être lière ?

— Ne suis-je pas, selon vous, privée de cette grande vertu des autres femmes qu'on appelle la résignation ?

— Je crois que vous vous en êtes vantée vous-même.

— Oh ! monsieur, s'il en est ainsi, si chacune de mes paroles devient une arme contre moi, j'avoue que je ne suis pas assez habile pour résister à cette façon jésuitique d'argumenter.

L'abbé Fortin se leva, et salua madame Chambel en silence. Il alla vers la porte ; mais à l'instant même Isaure s'avança vivement à sa rencontre, et lui dit :

— Pardon, monsieur, pardon d'une parole échappée à ma vivacité, mais que je désavoue formellement.

L'abbé Fortin s'arrêta, et, regardant longtemps madame Chambel, il lui dit :

— Eh bien ! madame ?

— Eh bien ! monsieur ? dit Isaure en baissant les yeux.

— Je vais vous parler sévèrement, et vous

m'écouterez sans m'interrompre. Vous êtes malheureuse, madame, et vous avez le droit de vous plaindre ; mais, je vous le dis encore, vous aggravez vous-même votre malheur. Écoutez-moi : quelques minutes de patience ne sont pas un effort que vous ne puissiez faire lorsqu'il s'agit de votre avenir et de celui de votre mari.

— Cet avenir, monsieur, est irrévocablement fixé.

— Depuis longtemps ?

— Depuis une heure.

— Après de longues et mûres réflexions ?

— Monsieur ! fit Isaure avec un retour d'impatience.

— Ainsi, madame, en une heure, en quelques minutes peut-être, vous avez décidé de la destinée de deux longues existences, vous avez condamné la vôtre à l'isolement et celle de votre mari à l'abandon ; car, vous le savez aussi bien que moi, ce n'est pas un homme capable de donner à sa vie la direction qui lui convient : c'est un caractère violent avec un vice de plus que le vôtre, la faiblesse. Ses sentiments sont, comme ses écrits, des reflets exaltés de la pensée des autres. Et vous, madame, vous qui, à défaut d'amour, devriez trouver dans vos de-

voirs la force de le défendre contre tous et contre lui-même, vous l'abandonnez! Et cette résolution, il vous a suffi d'une minute pour la prendre! et, depuis qu'elle est prise, vous ne vous êtes pas demandé si, trop irritée de torts réels, mais pardonnables, car il n'y a pas de torts qui ne le soient, vous n'aviez pas écouté seulement votre colère! Vous vous êtes fait l'arbitre souverain de votre cause, sans en appeler à un conseil plus calme, à un ami.

— Mais je n'en ai pas, monsieur, d'ami; je suis allée ce matin chez M. Norton, et il m'a repoussée avec une dureté inflexible.

— Il a sans doute eu tort; mais s'il vous avait dit comme moi, et plus sévèrement que moi, que vous manquiez de calme et de patience, que, fière d'une franchise de bons ou de mauvais sentiments que vous croyez la suprême vertu, vous vous égariez dans vos soudaines résolutions, s'il vous avait enfermée dans vos paroles du moment, pour vous prouver combien il avait raison, vous lui auriez répondu comme à moi que vous n'entendiez rien à des argumentations jésuitiques; et, si irrité de cette injure, et c'en eût été une cruelle pour lui, il se fût fait votre ennemi, à qui en eût été la faute? A vous, madame. Aussi M. Norton

a-t-il été plus prudent que je ne le suis, en refusant d'intervenir dans une affaire où les meilleures intentions peuvent être ainsi jugées.

— A votre tour, monsieur, pensez-vous que les intentions de M. Norton me fussent bien favorables?

— C'est parce qu'on voit sans cesse les autres et jamais soi-même, qu'on se trompe si souvent sur ce qu'on doit faire. Vous avez mille fois raison de condamner la conduite de votre mari; mais avez-vous été aussi sévère envers vous qu'envers lui? Il a obéi en aveugle à une passion mauvaise, et vous en faites autant. Il vous fait mal, et votre seule pensée est moins de vous arracher à ce mal que de le lui rendre.

— Je me défends, monsieur.

— En frappant plus fort que lui; c'est un combat où vous pensez moins à parer les coups qu'à les rendre, au risque de périr.

— Mais, monsieur, à votre compte, je dois donc tout subir sans murmure?

— La vertu chrétienne le voudrait ainsi, madame; mais ce n'est pas à une fausse abnégation que je veux vous amener, ce qui serait peut-être moins difficile que vous ne croyez.

Isaure prit un air fâché.

— Pardon, madame, mais un homme qui

eût voulu flatter votre orgueil, vous dire que vous aviez la toute-puissance d'accomplir, sans faiblir un moment, la résolution que vous avez une fois prise, un homme qui vous eût fait ensuite un tableau splendide de cette résignation muette dont le silence glacé est une accusation qui parle plus haut que toutes les récriminations, cet homme eût pu vous amener à jouer un rôle au fond duquel il y eut toujours un sentiment de vengeance.

— C'est peut-être vrai, ce que vous dites là, monsieur.

— Un autre, madame, eût pu, profitant des vivacités de votre cœur, faire un appel à ce cœur qui est généreux et prompt, vous arracher la promesse d'un pardon qui eût été sincère un moment, mais que vous auriez bientôt considéré comme une indigne surprise à votre bonne foi.

— Ceci est encore vrai, monsieur, dit Isaure ; mais alors je ne vois pas comment je puis être amenée à une bonne résolution.

— En vous armant contre la violence et l'exagération de vos jugements et de vos résolutions, en vous montrant que ce calme que vous méprisez tant est la première force, contre les autres et contre vous-même.

— Prouvez-le-moi, monsieur.

— Eh bien ! madame, il est certain qu'il serait facile de trouver des termes magnifiques contre la perfidie, la lâcheté de la trahison de votre époux, et vous applaudiriez de tout cœur à ce que je vous dirais, et vous vous estimeriez la plus malheureuse des femmes, car le malheur sourit quelquefois à l'orgueil ; mais si j'osais vous remontrer que ce malheur, si grand qu'il soit, est un malheur assez vulgaire, ne diriez-vous pas que je prends le parti du vice ?

— Je vous en crois incapable.

— Si je vous disais que frapper incessamment et sans ménagement un homme de sa faute, c'est le pousser à y persévérer, ne diriez-vous pas que puisqu'il est coupable, c'est à lui de s'humilier ?

— Peut-être, monsieur.

— Eh bien ! madame, si cet homme, si votre mari, se faisant une vertu de la franchise de ses sentiments, vous disait alors : Oui, je fais mal, je le sais, mais je m'en vante, je l'avoue, ne l'auriez-vous pas poussé à faire encore plus mal qu'il n'a fait par l'obsession de vos accusations, et surtout par ce sentiment d'orgueil tout prêt à pardonner, j'en suis sûr, mais

à la condition qu'on vous demandera grâce?

Isaure réfléchit et devint triste, puis elle reprit doucement :

— Continuez, monsieur, continuez.

— Vous pouvez m'entendre maintenant, lui dit vivement l'abbé Fortin, vous avez compris enfin que c'était votre fierté plus que votre amour qui vous avait fait agir jusqu'à présent, et vous êtes sauvée.

Isaure le regarda d'un air stupéfait.

— Oui, madame, la conduite de votre mari est indigne et celle de madame de Morency est inqualifiable ; oui, je suis prêt maintenant à condamner avec vous, parce que je vous sais prête à raisonner avec moi ; car c'est à votre raison que je m'adresse, madame, et non pas à votre cœur. Eh bien ! madame, supposez un moment que vous soyez la coupable et votre mari l'accusateur, supposez que vous avez un sincère repentir de votre faute, et entendez mettre pour condition à votre pardon, de l'implorer en vous humiliant, vous ne l'accepteriez pas à ce prix, vous préféreriez une séparation, vous préféreriez l'isolement, la mort peut-être.

Isaure baissa la tête.

— Eh bien ! pourquoi demandez-vous à un homme, et pour une faute que les mœurs du

monde peuvent lui faire considérer comme légère, ce que vous vous sentez incapable de faire? Mais supposez au contraire qu'au lieu de vous accuser de vos torts, qu'au lieu d'en chercher la preuve à tout prix pour pouvoir mieux vous les reprocher et les venger, on vous dise : « Ce tort que vous niez, je ne veux pas y croire, ou plutôt je n'en veux rien savoir. Je vous ai confié mon honneur et ma vie, je vous en laisse le gardien et je vous laisse le soin de les défendre. » Que répondriez-vous à cet appel?

— Ah! monsieur, qui vous a donc appris mon cœur? Oui, vous avez raison, au prix de ma vie je voudrais redevenir digne de la confiance qui me ferait un pareil appel et qui m'eût épargné de rougir; mais il est trop tard!

— Il n'est jamais trop tard pour agir avec prudence et dignité. Que gagneriez-vous encore à de nouvelles discussions? des paroles blessantes et des bravades plus blessantes encore, en vertu desquelles on prendrait des résolutions fatales.

— Elles sont prises, monsieur, et déjà le mot de séparation a été prononcé entre nous!

— Eh bien, madame, avez-vous la force de le rétracter?

Isaure se tut.

— Pourrez-vous humilier à ce point votre volonté?

Isaure réfléchit longtemps et répondit enfin :

— Non, monsieur ; non, voyez-vous, c'est au-dessus de mes forces, au-dessus de mon courage ; je puis mourir, mais je ne ferai pas cette lâcheté. J'ai dit à M. Chambel que tout était fini entre nous ; j'ai peut-être eu tort, mais je l'ai dit et je me tiendrai parole.

— Madame, si vous lui aviez dit que vous l'empoisonneriez, tiendriez-vous votre parole?

— Ah ! monsieur ! fit Isaure avec dégoût.

— Alors, madame, ce n'est donc que l'énormité du crime qui vous arrêterait?

— Cela ne se ressemble en rien, monsieur.

— Pardon, madame ; si une parole prononcée dans la colère est un engagement sacré, vous croyez-vous bien sûre que votre colère n'ira pas un jour jusqu'à des menaces plus terribles? Pour cela, madame, il y a du pardon ; mais celle qui, froidement, s'assure dans une mauvaise détermination, vous savez, madame, ce que vous en pensez.

Isaure se tut encore et s'agita un moment, puis elle reprit en se parlant à elle-même :

— M'humilier à ce point,... moi !... Eh bien, monsieur, reprit-elle après une pause, je vous

promets de ne pas en parler, d'oublier ce que j'ai dit ; mais qu'on ne m'en fasse pas souvenir !...

— Point de demi-résolution, madame, point de transaction trompeuse avec vous-même.

— Mais que voulez-vous que je fasse alors, monsieur ?

— Attendre !

— Eh bien, soit ! monsieur, j'attendrai ; j'attendrai patiemment, sans cris, sans accusations, sans colère ;... est-ce assez ?

— Ce ne serait pas assez pour une autre, c'est beaucoup pour vous ; seulement, défiez-vous du premier moment, car il est possible que l'on considère votre détermination comme une défaite, qu'on vous le montre et que vous ne vouliez pas le supporter.

— Je le supporterai, monsieur... Et combien de temps doit durer cette épreuve ?

— Huit jours, je reviendrai vous voir dans huit jours.

— Je vous attendrai.

Isaure resta seule, et, le parti une fois pris, elle s'y affermit, non comme l'eût voulu l'abbé Fortin, mais à sa manière et selon son caractère. « Eh bien, soit ! se dit-elle ; on me jette de tous côtés le reproche de mon caractère vio-

lent, eh bien, je me contiendrai en face de tout, en face des injures les plus odieuses, s'il le faut. Je leur prouverai que les torts ne sont pas de mon côté; et lorsqu'on aura bien vu que ce n'est pas moi qui persévère dans le mal, alors j'aurai le droit d'éclater et de dire à tout le monde la vérité et ce que j'ai fait pour prévenir un scandale. Alors ni mari, ni prêtre, ne pourront me dire que c'est moi qui aggrave le mal par mes violences; alors j'aurai raison. »

On doit penser que de son côté Chambel avait dû faire d'assez graves réflexions, et qu'il n'était pas très-rassuré sur les suites de la séparation qu'il avait acceptée. Dans un moment de colère, il avait avoué la vérité à sa femme; il avait fait bien pis, il lui avait livré le grand secret de la vie de madame de Morency. Quel usage terrible Isaure ne pourrait-elle pas faire de ces aveux! C'était à considérer pour lui et pour madame de Morency. Quant à tromper Isaure, il n'y fallait plus penser. Quant à la faire plier, il en avait reconnu l'impossibilité. Il n'y avait donc qu'un moyen, c'était de la fléchir. Mais comment s'y prendre, comment aborder, même pour lui demander pardon, ce caractère tout hérissé de sarcasmes ou de violences? Tout l'esprit de Chambel ne lui mon-

trait pas un moyen d'arriver, et il se trouvait le plus malheureux des hommes. Quant à sacrifier madame de Morency, quant à donner le droit à madame Ausier de dire, avec sa voix de vipère : « M. Chambel a eu peur de sa femme, » il ne pouvait admettre un moment cette pensée.

Ces incertitudes durèrent deux heures ; elles eussent duré jusqu'au lendemain, elles eussent duré huit jours, car Chambel était de ces hommes qui ne savent rien vouloir, ni le bien ni le mal. La conclusion qu'il tira de tous ses raisonnements et de toutes ses réflexions fut de se laisser aller au flot des circonstances, et de se régler sur ce qu'elles lui présenteraient de déterminant. Si c'était une séparation, tant pis ; il n'y voyait pas plus loin. Ce fut donc avec cette incertitude d'un côté, et cette résolution de l'autre, que Chambel et sa femme se retrouvèrent en présence.

XV

Isaure et son mari avaient également redouté cette rencontre, car malgré sa ferme résolution, madame Chambel n'était pas bien sûre de ne pas laisser échapper quelques mots piquants si Pierre prenait vis-à-vis d'elle des airs de matamore, tandis que Chambel craignait que de nouveaux reproches de sa femme ne vinssent l'obliger à ratifier d'une façon formelle la séparation annoncée. Ce fut par conséquent un terrain neutre qu'ils choisirent pour se revoir, et ils s'arrangèrent de manière à ne se revoir qu'à l'heure du dîner.

Pour d'autres que pour eux-mêmes ce qui

se passa eût été une assez amusante comédie. En effet, il fallait bien se parler, ou montrer leur dissentiment à des regards curieux qui expliquent aussi bien le silence que les discours. Sans doute il fallait parler, et sur des sujets très-indifférents, et il ne pouvait y en avoir de plus indifférents que le dîner lui-même. Isaure ne s'était mise à table que pour faire acte de présence, et elle venait de servir son mari, sans se servir elle-même.

— Vous ne mangez pas ? lui dit Chambel.

« Bien ! pensa Isaure, si je ne mange pas, on dira que je fais des scènes muettes en ayant l'air d'avoir perdu l'appétit de désespoir. »

— Pardon, dit-elle en se servant, je m'étais oubliée, je pensais à autre chose.

Chambel fut sur le point de lui demander à quoi elle pensait; mais il eut peur de la réponse et ne dit rien, pendant qu'Isaure faisait tous ses efforts pour se donner l'air d'avoir de l'appétit. Un moment après, Chambel reprit :

— Qu'avons-nous à dîner ?

— Des éperlans au gratin, je crois, dit Isaure ; vous les aimez, ce me semble ?

— Beaucoup, dit Chambel.

— Tant mieux, repartit Isaure.

Chambel regarda sa femme pour savoir ce que sa physionomie pouvait ajouter à ce tant mieux si simple. Cette physionomie voulait dire seulement : « Je suis charmée que ce soit quelque chose qui vous plaise. » « Oh ! oh ! se dit Chambel ; qu'est ceci ? D'où vient tant de douceur ? Il y a quelque sinistre projet là-dessous ; prenons garde. » Et tout aussitôt il se sentit pris à la fois de peur et d'humeur. Cette nouvelle tactique ne s'était pas trouvée dans ses prévisions. Cependant il ne voulut pas avoir l'air de faiblir, et reprit bientôt après, avec un courage héroïque :

— Je trouve que ces éperlans sont fades.

— C'est peut-être ma faute, dit simplement Isaure ; comme depuis quelques jours je me sentais un peu mal à la gorge, j'ai recommandé de ne rien épicer.

« Toujours même douceur, se dit Chambel ; pas le moindre mot à double entente, elle qui est si habile à les trouver à propos de tout ; pas le moindre sourire équivoque et pincé. Il y a quelque chose, c'est certain, quelque chose de grave. »

Le dîner se passa ainsi le plus naturellement du monde en apparence, mais avec une

extrême anxiété des deux parts, surtout du côté de Chambel. Puis vint le moment où il fallut se lever de table, et à ce moment il y eut encore une grande appréhension de ce qui allait arriver. De la salle à manger on passait dans le salon, ouvrant à droite dans la chambre d'Isaure, à gauche, dans l'appartement de Chambel. « Si j'entre dans ma chambre, se dit Isaure, j'aurai l'air de vouloir m'enfermer chez moi et de bouder. » Elle resta dans le salon. « Je comprends, se dit Chambel ; on veut me laisser rentrer le premier chez moi pour pouvoir dire que je me tiens à l'écart; je n'en ferai rien. » Et il demeura dans le salon. Chambel avait fait les frais des premières paroles prononcées à dîner, Isaure jugea qu'elle devait en faire autant à son tour :

— Que devient, dit-elle, la pièce dont nous avons été voir la première représentation il y a huit jours ?

— Elle ne fait rien.

— Cela m'étonne ; elle ne manque pas d'un certain intérêt.

— Sans doute, un intérêt de curiosité, comme celui qu'on prend à deviner une énigme; mais une fois qu'on en sait le mot, on n'y revient plus. Tout cela n'a ni style, ni

vérité, ni connaissance réelle du cœur humain.

— Ah! fit Isaure, c'est que le cœur humain est un mystère difficile à connaître.

— Oh! oui, dit Chambel avec un profond soupir et en levant les yeux au ciel.

Isaure avait un peu deviné, avant le dîner, les appréhensions de son mari; mais ce Oh! oui, avec le soupir et le regard dont il fut accompagné, les lui montra tout à fait, et malgré sa colère et son chagrin, il lui prit envie de rire de l'anxiété de Chambel; mais elle résista et repartit :

— Oh! oui, ce doit être une étude fort difficile.

Chambel ne fit qu'un mouvement de tête pour toute réponse, et Isaure reprit :

— Si on peut appeler cela une étude; car enfin, quand on se met à étudier une science, un art, une langue, il y a une manière établie et connue de les apprendre; mais comment étudie-t-on le cœur humain? Où est le commencement et la fin de cette étude? où est la certitude des résultats acquis et de la vérité de ces résultats?

La question ainsi posée eût été embarrassante pour un plus habile que Chambel; mais

il ne pensait pas le moins du monde à y répondre, et se disait seulement : « Voici l'orage qui croît, on aborde des généralités banales pour en faire tout à l'heure des applications personnelles ; je ne serai pas assez sot pour donner dans le piége. » En conséquence, il répondit d'un ton professoral :

— Le cœur humain est un abîme où l'on regardera éternellement sans jamais en voir le fond.

— En ce cas, dit Isaure en s'asseyant et en prenant une broderie, ce qui l'établissait dans le salon, d'après ce que vous disiez tout à l'heure, cette étude sera éternellement intéressante, puisqu'on n'en saura jamais le dernier mot.

Chambel ne s'occupa point de la réponse à faire ; mais il regarda sa femme s'asseoir et s'assit de son côté en vertu de la réflexion suivante : « Il paraît que c'est un parti pris d'avoir l'air aimable ; eh bien ! je serai charmant. »

— Que faites-vous donc là ? dit-il assez gracieusement à sa femme en regardant la broderie qu'elle tenait.

Toute la résolution d'Isaure faillit s'écrouler à cette question ; elle avait pris cette broderie

sans y faire la moindre attention et seulement pour se donner une contenance ; et quand elle fut interrogée à ce sujet, il fallut bien se souvenir que c'était une paire de manchettes promises à madame de Morency. Il y eut un moment d'hésitation, et Isaure fut prête à mettre la batiste en morceaux ; mais elle avait promis d'être calme, elle voulut l'être, et ne se crut pas autorisée à échapper par un mensonge à une circonstance pénible de l'épreuve qu'elle s'était imposée. Elle répondit donc de la voix la plus tranquille qu'elle put prendre :

— C'est quelque chose que j'ai promis à madame de Morency.

Si la question avait vivement ému madame Chambel, la réponse, et surtout le ton dont elle fut faite, stupéfia singulièrement son mari. Le nom de madame de Morency venait d'être prononcé entre elle et lui, et il n'avait pas résonné comme une toesin d'alarme et de révolution ! Par quel chemin couvert, par quelle mine souterraine Isaure marchait-elle donc à ses projets, et quels étaient ces projets ? Chambel demeura muet de surprise, et Isaure, qui comprit son épouvante, lui dit le plus gracieusement du monde :

— Les trouvez-vous jolies?

Chambel prit son courage à deux mains, et, au risque de tout ce qui pourrait lui en arriver, il répondit :

— Je les trouve charmantes.

Après cette réponse, il y eut un assez long silence, comme celui d'un équipage qui se recueille un moment après avoir évité un écueil où il pouvait se briser. Isaure était contente d'elle, et Chambel se perdit en réflexions profondes sur l'étrange changement de sa femme. Nous ne suivrons pas cette conversation durant plus d'une heure où elle erra ainsi de sujet en sujet, craignant à chaque instant de se heurter à un sentiment, à un souvenir, à un mot, qui pourrait faire éclater l'orage. Enfin le moment arriva où madame Chambel et son mari avaient coutume de disposer de leur soirée, quand cela n'avait pas été convenu d'avance. De son côté Isaure ne voulut prendre aucune détermination à ce sujet. « Je ne l'engagerai ni à sortir ni à rester, se dit-elle, et il fera tout ce qu'il voudra. » Quant à Chambel, ses appréhensions revinrent plus inquiètes que jamais.

« On attend ma sortie, pensa-t-il, et toute cette comédie n'est faite que pour endormir

ma vigilance ; car, une fois que je serai hors de la maison , je suis certain qu'Isaure accomplira ce qu'elle a résolu. » Mais qu'avait-elle résolu ? C'était là la grande question. Chambel était moralement vis-à-vis de sa femme dans la position d'un homme qui s'imagine qu'un autre veut l'assassiner, sans pouvoir lui montrer cette crainte et sans savoir par quels moyens il y veut arriver. Il ne le quitte pas des yeux , il épie chacun de ses gestes et chacun de ses mouvements , sans oser cependant s'éloigner, de peur d'être frappé au moment où il se retournera. Cette anxiété arrive enfin au point où cet homme préférerait voir son ennemi tirer une paire de pistolets et l'en menacer, pour pouvoir lutter avec lui au risque de ce qui pourrait lui en arriver. Chambel était si convaincu que ce calme apparent cachait quelque sinistre dessein , qu'il prit une grande résolution , celle de ne pas quitter sa femme de vue. Il s'établit donc à côté d'elle, se fit apporter du papier, tout ce qu'il fallait pour travailler, et se mit à écrire pendant qu'elle brodait à la lueur de sa lampe. La nécessité de penser à ce qu'il composait arracha bientôt Chambel à ses préoccupations personnelles ; mais le travail manuel auquel se livrait Isaure

ne pouvait avoir sur elle la même action. Peu à peu ses pensées la gagnèrent ; elle oublia l'occupation qu'elle s'était imposée, et laissa tomber sa tête sur sa poitrine ; ses regards fixés devant elle regardaient sans doute dans un passé qu'elle estimait heureux ; car bientôt quelques larmes descendirent silencieusement sur son visage. A ce moment, et dans l'intervalle d'une page à une autre, Chambel leva les yeux, et vit sa femme ainsi perdue dans ses pensées ; il vit la douleur empreinte sur son visage, il vit ses larmes, et, pour la première fois, il sentit qu'elle souffrait, et il eut un mouvement de repentir. Mais tout à coup Isaure, honteuse de s'être laissé ainsi dominer par sa douleur, releva vivement la tête, et Chambel reprit son travail pendant qu'elle essuyait ses larmes et recommençait sa broderie.

Un des grands priviléges de l'homme qui écrit, c'est d'avoir, à côté de sa vie réelle, une vie fantastique et imaginaire dans laquelle il a le pouvoir de se retirer et de se mettre à l'abri des chagrins de l'autre. Souvent même il arrive que l'excitation d'un malheur prête aux choses inventées qu'il crée dans cette disposition une émotion qui le domine complétement

Chambel écrivait vite, et, comme il arrive souvent quand la pensée se présente vivement, il murmurait sourdement ses phrases à mesure qu'il les écrivait. Ce bruit monotone appela l'attention d'Isaure; elle se mit à le considérer, le front penché sur la table, et inondé des rayons de la lumière qui l'éclairait. Que de fois, lorsqu'il essayait ce talent qui n'avait pas encore pris rang dans le monde, que de fois ils avaient passé ainsi de longues soirées, tous deux près de la même table, tous deux éclairés par la même lampe, lui écrivant, elle brodant, ainsi qu'ils faisaient en ce moment; mais heureux alors, et croyant tous deux au bonheur de leur avenir! Isaure eût voulu que ce qu'elle voyait eût été un rêve, car elle en était à ce point de ne plus croire à une pensée heureuse que dans les illusions du sommeil, et il lui prit une de ces fantaisies du cœur si inexplicables à qui ne les a pas senties. Elle se prit à se dire : « Oui, je dors, je rêve; me voilà heureuse comme je l'étais autrefois. » Elle effaçait ainsi de son esprit le présent et sa triste réalité, pour ne pas détruire cet harmonieux tableau, cet aspect si semblable à son bonheur d'autrefois. A ce moment, et que le lecteur nous pardonne d'en-

trer dans des détails qui semblent presque puérils ; à ce moment, comme cela lui arrivait toujours lorsqu'il se laissait emporter par l'ardeur du travail, Chambel fit entendre une petite toux sèche et fatiguée qui souvent avait alarmé Isaure. Quand cela lui arrivait autrefois, dans ces mêmes soirées si semblables en apparence à celles-ci, Isaure se levait doucement pour ne pas le troubler, lui préparait silencieusement un peu d'eau sucrée qu'elle posait à côté de lui, et reprenait ensuite sa place, remerciée par un regard furtif que Chambel distrayait rapidement de son occupation. Sans le vouloir, sans le savoir peut-être, mais sous l'influence du souvenir de ce qui avait été, elle se leva doucement, prépara silencieusement le verre d'eau accoutumé, le posa doucement sur la table, et alla s'asseoir pour attendre le regard qui devait la remercier ; mais ce regard ne vint pas, et, pour la première fois peut-être, la douleur que ressentit Isaure fut une véritable douleur de l'âme, une de ces douleurs où il ne se mêle ni lutte, ni violence, ni accusation, une de ces douleurs où il n'y a que désespoir, et qu'elle eût exprimée par ces seuls mots, si elle avait pu parler :

« Oh ! mon Dieu ! il ne m'aime plus ! »

Oui, ce fut à ce moment que le cœur d'Isaure fut véritablement touché dans son amour : elle éprouva qu'elle pouvait encore plus souffrir que s'irriter, en se sentant manquer de force pour contenir les larmes et les sanglots qui l'oppressaient. Elle se leva désespérée, et alla se réfugier dans sa chambre pour pleurer. A ce mouvement, Chambel releva la tête, et, avec cette barbarie de l'homme qui ment et qui ne croit à la vérité de rien parce qu'il ment, il se leva en se disant : « Ah ! la comédie est finie ! La patience n'a pas pu aller plus loin, et on veut bien me rendre ma liberté. » Chambel oubliait à ce moment ce qu'il avait craint des projets de sa femme ; il était trop fier du triomphe qu'il avait obtenu : en effet, il n'avait point quitté la partie ; il était demeuré tant qu'on était demeuré ; il avait fort indifféremment parlé des choses indifférentes sur lesquelles l'entretien avait eu lieu, et ce n'était pas lui qui s'était le premier retiré dans son camp. Satisfait de sa belle conduite, Chambel quitta sa maison, et, un moment après, il était chez madame de Morency.

Mais, avant de raconter ce qui se passa, il est bon de revenir sur quelques circon-

stances de cette journée, circonstances qui s'étaient passées entre d'autres personnages de cette histoire.

Comme on doit le penser, Jules qui croyait n'avoir fait que céder à un caprice sans conséquence en remettant à Isaure la lettre de Marguerite, fut assez surpris de la réponse évasive qui lui fut faite lorsqu'il envoya redemander cette lettre pour la remettre à l'abbé Fortin. La disparition d'Isaure l'avait étonné sans l'éclairer, mais ce refus commença à lui faire craindre que cette lettre ne lui eût été demandée dans un but malveillant. Il ramena à lui tous ses souvenirs, et finit par y trouver la pensée que madame Chambel lui avait quelquefois paru jalouse de Marguerite. Cette pensée lui expliqua la demande de la lettre, le refus de la rendre, et lui fit craindre que madame Chambel n'en fît un usage fatal pour cette jeune fille.

Jules n'avait jamais fait beaucoup d'attention à Marguerite, il ne l'avait pour ainsi dire jamais regardée ; mais parce qu'il savait à peine si elle était belle ou non, si elle avait de l'esprit ou si elle en manquait, sans juger si madame Chambel l'accusait à tort ou à raison, le premier sentiment de Jules fut d'éprouver

un très-vif regret d'avoir donné à quelqu'un une arme contre Marguerite, fût-ce à madame Chambel qu'il aimait. A ce regret se joignit bientôt la pensée qu'il avait fait une chose indélicate, et qu'il y avait été sans doute amené par des coquetteries qui n'étaient qu'un jeu et dont on l'avait fait la dupe. Jules s'irrita d'autant plus vivement de la conduite de madame Chambel, qu'il s'arrêta à cette dernière conclusion, et, ne pouvant insister plus qu'il n'avait fait le soir où sa demande était parvenue à Isaure en présence de son mari, il se résolut à ne pas laisser passer la journée du lendemain sans ravoir la lettre. Toutefois il ne voulut pas avouer à M. Fortin la faute qu'il avait faite, et l'on sait comment le lendemain matin cette lettre arriva à sa véritable destination.

Mais Jules, dans cette même matinée, avait attendu avec anxiété l'heure où il pourrait faire remettre un billet à madame Chambel. Chaque fois qu'il l'avait essayé, il lui avait été répondu que madame Chambel était sortie dès le matin et n'était pas encore rentrée.

Madame Chambel, sortie à pareille heure et si longtemps absente, avait dû être poussée par quelque intérêt puissant. N'était-ce pas

cette lettre qui avait déterminé cette absence ? et que pouvait amener cette absence ? Jules avait attendu avec une vive anxiété le retour d'Isaure ; mais pendant ce temps il avait vu arriver madame Ansier chez madame de Morency, madame Ansier fort agitée, l'air soucieux ; et ces deux dames s'étaient ensuite enfermées ensemble. Puis on avait fait mander M. Chambel, qui était arrivé non moins agité et non moins soucieux. On s'était enfermé encore, et même à travers le plafond Jules avait entendu des éclats de voix qui annonçaient une explication. Cependant Jules avait profité de la présence de M. Chambel chez madame de Morency pour se présenter lui-même chez Isaure ; elle était toujours absente, et en rentrant chez lui il avait rencontré M. Chambel si préoccupé et si agité, qu'il se parlait à lui-même et n'aperçut point Jules. De tout cela il était aisé de conclure qu'il se passait quelque chose de grave et de pénible, et de là à supposer que la lettre de Marguerite, qu'il avait si imprudemment livrée à madame Chambel, fût la cause de cet événement qu'il ignorait, il n'y avait qu'un pas. Jules demeura donc bien convaincu qu'il en était ainsi, et dans la pensée que sa tante, madame de Morency, qui

sans doute voulait protéger Marguerite contre madame Chambel, le pourrait d'autant plus efficacement qu'elle connaîtrait les armes de celle-ci contre la jeune fille, il se décida à lui avouer la vérité. Il se rendit donc près de sa tante, lorsque madame de Moreney, demeurée seule avec son amie madame Ansier, lui disait :

— Comment ! l'abbé Norton ne vous a rien dit de plus ?

— Vous connaissez trop l'abbé, ma chère, lui répondit madame Ansier, pour penser qu'il s'aventurera à dire un mot de plus qu'il ne faut dans une pareille affaire. Voici ses propres paroles : « Madame Chambel, sans me rien dire positivement, me semble avoir accusé votre amie d'une faute à laquelle je ne crois pas ; mais cette femme est jalouse, violente, résolue ; c'est une femme à redouter.

— Pas plus ? dit madame de Moreney.

— Cela vous étonne ? Ah çà, entre nous, n'est-ce pas déjà beaucoup de la part de l'abbé Norton ? A-t-il jamais pensé à autre chose qu'à lui et à lui seul ? S'il vous a fait avertir, croyez que c'est dans son intérêt d'abord.

—Je n'en doute pas ; mais comment, en un

jour, cette femme a-t-elle tourné sa jalousie de Marguerite contre moi ?

— Voilà ce que M. Norton ne m'aurait pas dit, à supposer qu'il le sût, ce que j'ignore complétement.

— Et il vous a dit qu'il ne croyait pas à l'accusation de madame Chambel ?

— Oh ! ma chère, dit madame Ausier d'un air impatient, l'abbé Norton n'est pas un enfant ; il joue son rôle et il fait bien ; il me semble qu'il vous fait le vôtre fort commode. Vous n'avez qu'à croire qu'il ne croit pas, et vous pouvez alors, sans embarras de votre part, sans sermons obligés de la sienne, lui demander un conseil. N'oubliez pas que vous avez besoin de lui ; car M. Chambel, malgré tous ses grands cris, ne me paraît pas de force à faire taire sa femme.

— Ah ! fit madame de Morency, quelle horrible furie que cette femme !

— Que voulez-vous, dit madame Ausier, ce sont celles qui ont fait le plus mal qui sont le plus méchantes contre les autres ; la nature humaine est faite comme ça ; vous ne la changerez pas.

Madame Ausier en était à cette appréciation si juste de la nature humaine, lorsque Jules

entra. Il avait l'air fort embarrassé, mais il s'estima heureux de la présence de madame Ausier qui avait été toujours pour lui une protectrice assez gracieuse pour qu'un autre que Juless eût compris où elle voulait en venir. Heureusement que madame Ausier, fort occupée en ce moment d'un autre côté, n'avait fait de Jules qu'une question d'avenir et n'avait rien terminé; seulement elle le préparait en cas de solitude.

— J'étais venu, dit Jules, pour vous confier une chose assez grave qui m'arrive, et sur laquelle j'ai besoin d'un bon conseil.

— De quoi s'agit-il? lui dit assez sèchement sa tante qui n'avait aucun désir de s'occuper des chagrins de son bien-aimé neveu.

— Qu'est-ce que c'est? fit doucement madame Ausier.

— Il faut que je vous raconte tout ce qui s'est passé pour que vous compreniez comment j'ai pu être amené à un pareil oubli. Imaginez-vous qu'hier madame Chambel...

Ce nom fut comme un talisman, madame de Morency écouta de toute son attention et s'écria vivement :

— Eh bien ! madame Chambel...

Jules commença son récit, interrompu vingt

fois par les questions de madame de Morency, que madame Ansier cherchait vainement à calmer du geste et du regard, et qui se laissa si bien emporter au trouble qu'elle éprouvait, qu'elle s'écria au moment où Jules avait remis la lettre :

— Ah ! malheureux ! vous m'avez perdue !

Jules regarda sa tante d'un air si étonné, que madame Ansier s'empressa de prendre la parole en disant :

— Vous avez commis une grande imprudence...

— Mais comment cette prétendue innocente a-t-elle pu dire...

— Que voulez-vous qu'elle ait dit ? s'écria plus vivement encore madame Ansier. Allons, calmez-vous... qu'est-ce qu'il y a... mademoiselle Marguerite a fait une faute... l'abbé Norton est trop juste pour vous en rendre responsable...

Madame de Morency finit par comprendre, aux regards significatifs de madame Ansier, qu'elle se laissait aller à une colère indiscrète ; elle se contint, mais se tournant alors vers Jules :

— Mais comment, dit vivement madame de Morency, avez-vous osé vous charger d'une pareille lettre ?

— C'était une lettre adressée à M. l'abbé Fortin.

— Mais alors pourquoi la donner à cette femme?...

— La faute est faite, reprit madame Ansier, qui craignait toujours qu'un mot imprudent ne vint révéler la vérité à Jules. Tout ceci ne la réparera pas. Voyons, Jules, laissez-nous un moment. Votre tante a raison d'être fâchée... Je la calmerai... Laissez-nous.

Jules sortit, et madame de Morency s'écria :

— Voilà donc ces innocences de couvent! Une misérable orpheline que je reçois chez moi, que je traite comme ma fille, vraiment, et qui écrit à son confesseur, que je veux bien admettre chez moi à cause d'elle, des infamies sur mon compte! Ah! mais c'est une affreuse et horrible perversité! Quelles mœurs que celles des jeunes filles d'aujourd'hui! C'est honteux!

— C'est possible, dit madame Ansier; mais madame Chambel est en possession de cette lettre, et cette lettre, il faut la lui arracher.

— Mais comment?

— Laissez-moi faire, dit madame Ansier;

soyez calme, et demain vous l'aurez. Seulement, permettez-moi ce soir de parler seule à M. Chambel.

— Soit ! dit madame de Morency.

Voilà où en étaient restées les choses quand Chambel arriva le soir.

XVI

Lorsque Chambel fut depuis quelques moments chez madame de Morency, madame Ansier l'entraîna dans un petit coin écarté, et commença au sujet d'Isaure un interrogatoire en règle, auquel Chambel répondit en raison de sa vanité : c'est-à-dire qu'il raconta, dramatisa, arrangea à sa façon l'explication qu'il avait eue avec Isaure, puis la soumission tremblante qui s'en était suivie, et il en conclut fièrement que ce caractère rebelle était enfin brisé, et que maintenant c'en était fait pour

jamais de cette prétendue énergie, qui n'avait été si redoutable que parce qu'on n'avait pas osé lui résister. Mais madame Ansier avait trop bien apprécié le caractère de Chambel, sinon celui d'Isaure, pour croire à ce triomphe, ou plutôt à cette défaite. Un faux semblant de victoire pouvait suffire à la vanité du poëte, et surtout à sa faiblesse qui, lasse d'un premier combat, ne voulait pas en tenter un second; mais ce n'était assez ni pour madame de Morency, ni pour madame Ansier. Celle-ci, soit qu'elle le pensât réellement, soit que ce fût une ruse pour arriver à ses fins, montra à Chambel les craintes que lui-même avait éprouvées, et lui dit :

—Madame Chambel vous trompe, monsieur; cette douceur est une feinte pour arriver à quelque cruauté habilement préparée.

— Isaure est emportée, jalouse, mais elle n'est pas méchante.

— Vous a-t-elle parlé d'une lettre qu'elle a extorquée à Jules, je ne sais à quel prix?

Chambel fut aussi surpris que blessé de la révélation et de la façon dont elle était faite.

— D'où savez-vous qu'elle a cette lettre?

— Nous le savons; que vous importe? Mais vous, comment, sachant qu'elle la possède, car

vous le savez, à ce que je vois, comment avez-vous pu la lui laisser dans les mains?

Chambel se mordit les lèvres et ne répondit pas. Madame Ansier continua :

— Elle possède cette lettre, elle la garde, elle peut s'en servir. C'est une arme avec laquelle elle peut perdre madame de Morency ; et vous croyez avoir remporté une grande victoire parce qu'elle affecte une douceur et une résignation dont le passé, je le suppose, ne doit pas vous garantir la sincérité?

— Mais enfin, si elle refuse de me rendre cette lettre, je ne peux pas la lui arracher par la violence.

Madame Ansier regarda Chambel comme ferait l'adroit fripon à qui un novice passerait une objection d'une niaiserie stupide ; puis elle reprit :

— Supposez que vous soyez jaloux, et que vous ayez la ferme volonté de savoir la vérité ; supposez qu'il existe une correspondance que vous vouliez découvrir, iriez-vous tout simplement prier votre femme ou lui ordonner de vous la livrer? Eh! mon Dieu! vous feriez comme tous les maris : vous épieriez un moment favorable, une absence, et à force de recherches vous découvririez parfaitement ce

que vous auriez intérêt à trouver, fallût-il forcer une serrure...

Chambel tressaillit.

— N'est-ce pas vrai? reprit madame Ausier en levant les épaules; ne le feriez-vous pas? tous les maris ne le font-ils pas? Et pour sauver une femme qui vous aime, vous ne feriez pas ce que vous feriez pour vous-même! Je ne le crois pas, je ne veux pas le croire.

Chambel se tut encore.

— Songez, lui dit madame Ausier, que cette lettre, il nous la faut demain; demain, entendez-vous... Après-demain peut-être le coup qu'on prépare serait porté.

Chambel sortit de cette conversation plus mauvais que de la première. En effet, quand le matin de ce jour il avait promis de faire taire sa femme, ce n'avait été qu'avec le projet d'y arriver par des moyens peut-être violents, mais avoués; mais, à partir de ce moment, il descendait à des moyens ignobles en toute cause, la violation du secret et de la clef.

Un jour, deux jours, se passèrent sans qu'il pût arriver à trouver un moment pour pénétrer dans l'appartement de sa femme de manière à n'être pas deviné, et ces deux jours se passèrent comme la soirée que nous avons racontée.

Isaure s'enfermait dans une indifférence absolue, et prenait d'autant plus de courage à cette comédie de résignation, qu'elle ne lui réussissait pas. Sa pensée était encore toute au premier motif de sa résolution : « Je leur montrerai que la douceur patiente qu'on m'offrait comme un remède est une duperie, et alors j'aurai le droit de rompre une chaîne que rien ne peut alléger. » Chambel, pressé vivement par madame Ausier et par madame de Morency, se tourmentait vainement, car Isaure ne quittait plus la maison. Enfin, et en désespoir de cause, il lui proposa un soir d'aller au spectacle ; et une fois la représentation engagée, il laissa sa femme seule dans sa loge et revint en grande hâte chez lui. Il n'eut pas grand' peine à fouiller dans des tiroirs qu'Isaure fermait, à la vérité, avec soin, mais dont elle déposait la clef dans un endroit connu de Chambel. Elle n'avait pas songé un moment que son mari pût descendre à une si misérable action. D'ailleurs Isaure n'avait véritablement rien à cacher ; et du moment qu'elle avait remis à M. Fortin la lettre de Marguerite, elle avait pour ainsi dire oublié la copie qu'elle en avait faite, et ne considérait pas qu'elle pût être de la moindre importance.

Chambel fut longtemps à trouver cette copie; car, en parcourant tous les papiers l'un après l'autre, sa première inspection s'arrêta longtemps sur l'aspect même de l'écriture, et cette copie lui passa deux ou trois fois dans les mains, et il la rejeta en reconnaissant l'écriture d'Isaure. Enfin, dépité de son peu de succès, il reprit chacun des papiers et en parcourut quelques lignes pour mieux s'assurer de ce qu'ils étaient. Ce fut ainsi qu'il retrouva la lettre de Marguerite, et une fois qu'il l'eut commencée, il la lut d'un bout à l'autre.

Certes ni madame de Morency, ni madame Ansier, ni Isaure elle-même, qui connaissait cette lettre, n'eussent pu prévoir le changement étrange et soudain qu'elle apporta dans toutes les situations.

Jamais homme n'éprouva un étonnement si délicieux que celui de Chambel à la lecture de cette lettre mystique qui respirait tant d'amour pour lui. Mais qu'était-il donc, lui dont la vue inspirait de si subites et de si brûlantes passions? Qu'était-ce donc qu'Isaure qui prétendait l'enchaîner au joug du mariage, comme un mari qui a fait son temps de conquérant? Qu'était-ce même que madame de Morency? une vieille femme, Isaure avait raison, qui

avait été ce qu'Isaure lui avait dit, il le savait bien au fond de l'âme, et qui s'était emparée de son inexpérience et de l'ignorance où il était de son véritable mérite, pour l'attacher à un char très-déserté de tous les hommes qui s'estimaient ce qu'ils valaient. Est-ce que lui, Chambel, ne serait pas par hasard un niais, accaparé par une intrigue au-dessous de lui? Que de fois il avait remarqué les regards de pitié moqueuse de M. Milon qui, déjà vieux lui-même, ne voulait plus de cette madame de Morency dont Chambel faisait son culte et son admiration! Et il était demeuré assez aveugle pour ne pas voir qu'il était ridicule, ainsi qu'Isaure le lui avait dit, lorsque, près de lui, une jeune fille, un ange de lumière, la beauté dans toute sa splendeur, le cœur dans toute sa pureté, la vie dans toute sa première grâce, lui offrait le plus délicieux amour, le plus brûlant et le plus virginal!

Tous les efforts d'Isaure, toutes ses bonnes raisons, toutes ses épigrammes n'eussent pas détruit madame de Morency en un an si vite que le fit la lettre de Marguerite en quelques minutes. La vanité s'était chargée de ruiner cet amour vaniteux, si bien que Chambel se disait en allant rejoindre sa femme :

— Isaure avait raison ; son instinct de femme lui avait appris où devait être la vérité. C'est de Marguerite qu'elle a d'abord été jalouse ; elle avait compris l'amour que j'inspirais, et elle m'avait cru de moitié dans cette passion digne de moi. Je conçois sa colère quand elle a découvert à qui je la sacrifiais, car enfin c'est vrai. Isaure vaut cent fois madame de Morency. Mais cette femme est capable de tout. Avoir arrangé ses absences avec les absences de Marguerite, de manière à compromettre, à perdre cette innocente enfant, mais c'est véritablement monstrueux ! Et je lui aurais peut-être sacrifié Isaure, qui m'aime véritablement et qui, malgré ses violences, a dans le cœur une noblesse et une générosité qu'une femme comme madame Morency est incapable de comprendre ! Non, certes, je ne ferai point une pareille sottise et une si haute infamie. Pauvre Isaure, c'est qu'elle m'aime véritablement ! et je veux lui rendre le repos et la tranquillité. Oui ! oui ! je romprai avec madame de Morency, et je tromperai si bien ma femme au sujet de Marguerite, qu'elle redeviendra parfaitement heureuse.

Cependant Isaure, demeurée seule, avait éprouvé une vive inquiétude de l'absence de

son mari ; où était-il allé ? Pourquoi la traîner au spectacle pour l'y abandonner lorsqu'elle le laissait libre de disposer de toutes les heures de la journée et de ses soirées ? Prétendait-il, après avoir brisé entre eux les rapports de confiance et d'affection qui eussent dû toujours les unir, s'affranchir même de ces devoirs de politesse publique que les gens bien élevés gardent vis-à-vis l'un de l'autre, même dans leurs plus violentes discussions ?

Isaure, tour à tour irritée et accablée par cette cruelle appréhension, fut dix fois sur le point de se retirer. Mais on avait remarqué sa solitude ; quelques femmes et quelques hommes de son monde l'avaient reconnue, et les lorgnettes, dirigées de temps à autre sur sa loge, venaient lui dire : « Elle est toujours seule. » Ce fut la crainte de paraître, devant ces regards malveillants, accablée de son abandon, qui la fit demeurer le front haut et l'air radieux à ce spectacle où elle souffrait horriblement. Le retour de Chambel, cependant, au lieu de lui venir en aide, lui donna un nouvel effroi ; s'il venait s'asseoir à côté d'elle d'un air maussade, ennuyé, distrait, c'était encore pis que de l'avoir laissée seule.

Mais point du tout, à peine rentré il s'excusa

avec un empressement manifeste ; il lui raconta comme quoi il s'était rappelé tout à coup avoir oublié d'envoyer au journal quelques lignes fort importantes, comment il était rentré pour les écrire, et était revenu le plus vite possible désolé, désespéré de l'avoir laissée seule... Il lui parla de ce qu'elle avait vu, l'écouta avec complaisance, lui répondit avec des sourires approbateurs, fut charmant, attentif, presque amoureux, si bien qu'Isaure, sans chercher à s'expliquer d'abord la cause de ces façons tant aimables, les accueillit avec reconnaissance, le remercia par des manières non moins attentives et affectueuses, posant pour ainsi dire leur bonne intelligence à la face de ceux qui en avaient douté. Chacun d'eux revenait à l'autre en vertu d'un sentiment qui lui était étranger, mais enfin ils se retrouvaient, et, sans vouloir approfondir ce qui les poussait ainsi, ils sentirent sortir de cet accord apparent une ombre de ce bonheur passé qui leur avait été si cher.

Ce fut ainsi qu'ils rentrèrent chez eux. Chambel, tout préoccupé de cet amour inconnu sur lequel il bâtissait le roman le plus éthéré et le plus brûlant, était ravi de la douceur de sa femme, qui ne l'obligeait pas à se mettre en

colère et qui lui laissait la liberté de ses rêves suaves. Il ne s'inquiétait plus si cette douceur cachait des projets menaçants pour madame de Morency ; elle était bien femme à se défendre toute seule, et après tout Isaure était dans son droit, et sa rivale lui avait fait assez de mal pour qu'elle lui en rendît un peu.

Quant à Isaure, cette soirée avait presque complétement changé ses idées. « Serait-ce vrai, se disait-elle, que la patience et la douceur eussent une si grande puissance ? » Puis elle se remettait dans l'esprit les raisonnements de l'abbé Fortin, elle se souvenait de l'appel qu'il avait fait à ses propres sentiments, de l'aveu qu'elle avait fait elle-même de l'empire qu'eût exercé sur elle l'absence de toute récrimination et de toute plainte, et elle se laissa aller à la pensée que Chambel se repentait, que Chambel revenait, et, pour la première fois depuis longtemps, elle se trouva sans force pour chercher des motifs mauvais à la conduite de Pierre, et se donner à elle-même des raisons contre son bonheur. Voilà où en étaient les choses lorsque Chambel et sa femme se séparèrent, et il nous reste maintenant à raconter ce qui avint de cette découverte de ces nouveaux sentiments, et ce qui amena plus

rapidement qu'on n'eût dû le supposer la conclusion de cette histoire. Dès que Chambel fut seul, il reprit la lecture de cette lettre qu'il avait à peine parcourue, et se délecta dans cette chaste confidence d'un amour dont il était l'objet et qui s'ignorait lui-même; il s'exalta de cet amour, il se remit en présence cette belle tête calme et pure, et se rappela ses langueurs si tristes, ses regards éperdus, ses amers sourires; il fit si bien que quelques heures après il en était éperdument amoureux, et qu'il lui écrivait une lettre de poëte, une lettre d'homme de lettres, une lettre du roman qu'il avait fait en lui-même, une lettre qui commençait par ces mots :

« Vous m'aimez, Marguerite, je le sais, j'ai surpris la confidence que vous en avez faite à l'abbé Fortin. Vous m'aimez, et je vous aimais. Et cependant jamais je n'ai osé me l'avouer à moi-même. Je repoussais comme une folie le trouble de mon cœur à votre aspect. Qui pourrait se laisser aller à l'amour qu'il éprouverait pour un ange du ciel qui passerait devant ses yeux en traversant l'espace! Il garderait cette sainte apparition comme un pieux souvenir, mais il n'oserait se dire qu'il l'aime. Mais vous êtes descendue jusqu'à moi; je serai digne de monter jusqu'à vous... »

La lettre continuait ainsi avec une abondance infinie de phrases creuses, de sentiments où Chambel avait essayé d'imiter la chaste mysticité de la passion de Marguerite. Il ne demandait rien que de maintenir cet amour dans un échange de confidences toujours pures, et pour cela la maison où elle allait bientôt habiter lui laisserait la liberté de son âme et de sa correspondance. C'était enfin, en tout point, une lettre ridicule, mais qui pouvait être d'un effet bien pernicieux sur un esprit aussi inexpérimenté que celui de Marguerite, sur une âme aussi disposée à l'amour enthousiaste que la sienne.

Pour ne mettre personne dans son secret, Chambel alla dès le matin porter lui-même sa lettre à la maison des dames de***, où se trouvait Marguerite. Il fut à peine introduit derrière la petite porte à judas, qui ouvrait sur l'allée qui conduisait à la maison, que le regard dont l'examina la portière, qui portait une sorte d'uniforme religieux, quoiqu'elle n'appartînt pas à la congrégation, fit douter Chambel que son message pût arriver à son adresse. Cependant, il avait présenté sa lettre, en disant :

— Pour mademoiselle Marguerite.

La portière avait pris la lettre, avait regardé

l'écriture, le papier satiné, senti le parfum de la missive, et, après avoir considéré d'une façon étonnée le beau jeune homme qui se présentait, elle avait dit sèchement :

— De quelle part?

— De la part de l'abbé Fortin, avait répondu Chambel, s'imaginant avoir couvert son message d'un nom qui devait lui ouvrir les portes d'une maison religieuse.

— C'est bien, dit la concierge, cette lettre sera remise à qui de droit.

La pieuse servante, qui ne devait pas mentir, mâcha si sourdement les derniers mots de sa phrase que Chambel crut avoir complétement réussi et se retira triomphant. Puis, après cette expédition, il rentra chez lui disposé à être charmant avec Isaure. Mais, au moment de monter chez lui, un billet qui l'avertissait qu'on l'attendait chez madame de Morency lui fut secrètement remis, et cependant Chambel n'y alla point, il ne voulut pas laisser la passer matinée sans revoir sa femme, et il se fit annoncer chez elle. Un moment avant Isaure était triste et se demandait si ce qui s'était passé la veille n'était point un rêve. Mais elle avait épié le retour de Chambel; car elle savait qu'on était venu plusieurs fois le demander de chez ma-

dame de Morency, et elle s'attendait à le voir se rendre immédiatement à cet ordre ou à cette prière. Mais lorsqu'elle vit et entendit qu'il venait tout droit près d'elle, Isaure se sentit joyeuse, fière, confiante, et lorsque Chambel entra dans sa chambre, elle lui tendit la main avec une effusion charmante en lui disant :

— Merci, mon ami, merci.

Pierre l'embrassa, et se dit avec une non moins vive effusion de contentement de soi :

« Pauvre niais que j'étais, de m'imposer des scènes odieuses, des craintes perpétuelles pour vouloir conserver une liaison sous les yeux mêmes de ma femme. Eh, mon Dieu ! il n'y a qu'à savoir s'arranger ; il n'y a qu'à placer son amour tout à fait en dehors de ses relations, et l'on a à la fois le bonheur du cœur et le repos du ménage. »

Ravi de lui-même, Chambel fut très-aimable pour sa femme, il déjeuna avec elle dans sa chambre, et, tandis qu'elle mettait à le retenir une coquetterie empressée, triomphante, il mettait à demeurer un empressement ravi. N'était-il pas le plus heureux mortel de la terre ? adoré de tous côtés, impatiemment attendu, ardemment retenu, et sans doute lu et

relu au milieu des plus délirantes émotions; la tête en tournait à ce pauvre Chambel, il rayonnait, et Isaure prenait tout cela pour elle, elle bénissait l'abbé Fortin, elle eût voulu le remercier à deux genoux de ses bons conseils qui avaient opéré un si magnifique prodige. Elle était heureuse enfin.

Cependant il paraît que l'impatience de madame de Morency, avertie de la rentrée de Chambel, était arrivée à un degré d'exaspération qui ne connaissait plus de bornes. En effet on vint avertir Chambel que M. Jules l'attendait dans son cabinet. Chambel s'y rendit d'assez mauvaise humeur; mais il paraît que la leçon avait été bien faite au neveu, car ce fut d'un ton presque épouvanté qu'il dit à Chambel:

— Monsieur, ma tante désire vous parler; je ne sais ce qu'elle a, mais il doit se passer quelque chose de fort extraordinaire, car elle a eu de violentes attaques nerveuses, et madame Ansier elle-même me paraît on ne peut plus alarmée.

Il n'y avait pas moyen de résister, et Chambel passa jusque dans la chambre de sa femme pour lui dire qu'il allait rentrer à l'instant même. Cette sortie rendit à Isaure toutes ses appréhensions malgré la précaution de son mari.

car elle ne doutait pas qu'il ne se rendit près de madame de Morency.

A ce moment il se passa une petite scène que la description de la localité que nous avons donnée expliquera au lecteur. Chambel, en sortant de son cabinet pour aller chez sa femme avait traversé le salon où Jules l'avait suivi et où il s'était arrêté. De son côté Isaure avait quitté sa chambre en suivant son mari pour examiner de quel air il sortait, de façon qu'elle se trouva en face de Jules, pendant que son mari était déjà à la porte du salon. Jules salua madame Chambel d'un air glacé et lui dit tout bas :

— La lettre de mademoiselle Marguerite, madame?

— Je l'ai depuis deux jours remise moi-même à M. l'abbé Fortin.

— Dois-je le croire?

— C'était chez M. Norton, demandez-le-lui, dit Isaure d'un air tout aussi froid que l'air de Jules.

Chambel se retourna, et voyant la figure hautaine et impassible de sa femme, il se dit :

« Voilà un petit jeune homme que je n'aurai pas besoin de mettre à la raison, on vient de lui donner son congé.

Ils sortirent ensemble, et le visage peiné et colère de Jules convainquit le mari de la justesse de sa supposition. En conséquence, lorsque Chambel arriva chez madame de Morency, il était dans l'ivresse d'un homme qui se croit assuré de tout, dont toutes les positions sont sauvées, et qui se sent assez fort pour tout braver. Au moment de l'entrée de Chambel, la mise en scène des personnages était à peu près la même que celle du jour de la première explication relative à la visite d'Isaure chez M. Chambel. Madame de Morency violemment agitée, debout au milieu de son salon ; madame Ansier assise dans un coin, avec une majesté aigre et menaçante ; seulement Chambel, qui ce jour-là s'était présenté pâle et éperdu, entra à ce moment la tête haute et l'air décidé.

— En vérité, monsieur, lui dit madame de Morency, je vous dois mille remercîments de vos attentions. Je n'ai pas eu l'honneur de vous voir hier soir, et ce matin, lorsque je vous prie de venir, vous ne daignez pas vous déranger.

— Pardon, madame, des affaires indispensables...

— Celle de conduire madame Chambel au spectacle, et de faire de votre loge un nid de tourtereaux aux yeux du public?

— Madame ! fit Chambel d'un air superbe.

— Je vous préviens, monsieur, que vous avez paru fort ridicule.

— Je ne sache pas, madame, dit Chambel d'un ton solennel, qu'un mari et une femme qui paraissent en bonne intelligence soient une chose ridicule.

— Alors la comédie a été bien jouée, car tout le monde en a été touché.

— C'est que peut-être ce n'était pas une comédie.

A cette foudroyante parole, madame Ansier et madame de Morency se regardèrent avec une stupéfaction inouïe ; il y eut un moment de silence, puis madame Ansier se leva, et, venant à madame de Morency, elle lui prit les mains et lui dit en pleurant :

— Je vous l'avais prédit, ma pauvre enfant ; vous êtes trop noble et trop loyale pour lutter avec une femme de l'espèce de madame Chambel.

— Madame Chambel est une femme honorable, madame, s'écria vivement Chambel, qui ce jour-là mesurait à leur juste valeur les grands airs de madame Ansier.

Ceci dépassa de beaucoup tout ce qu'attendait madame de Morency, qui repartit d'un ton furieux :

— Est-ce à surprendre et à soustraire des lettres, qu'elle est devenue tout à coup si honorable?

— Ma chère, ma chère, dit madame Ansier, cela devait être ainsi, cette méchante femme triomphe. Eh! mon Dieu! après l'avoir amené à se faire épouser, croyez-vous qu'elle ne le poussera pas à faire plus mal encore?

— Madame Chambel, madame, reprit Pierre, ne m'a donné ni bons ni mauvais conseils, elle s'est résignée; et si sa douleur a éclaté dans les premiers moments, ce n'est pas moi, ce n'est personne de nous qui puisse se montrer sévère à cet égard. Mais j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit, madame, et plus encore pour vous que pour moi, j'ai pensé que nous devions...

Chambel s'embarrassait dans sa phrase, tant le regard que madame de Morency attachait sur lui était fier et irrité.

— Vous avez été bien long à comprendre, monsieur, lui dit-elle, que j'étais honteuse d'une erreur où mon honneur a été compromis.

— Je m'estime heureux de l'avoir compris, si tard que ce soit, dit Chambel, piqué d'être si bien accueilli selon ses projets.

— Pourvu que ce ne soit pas assez tard pour

que je n'aie pas à vous maudire, dit madame de Morency, qui pleurait de rage au milieu de sa dignité. Avez-vous enfin cette lettre?

— Je l'ai lue, dit Chambel, et elle n'a rien qui puisse vous compromettre.

— C'est ce dont je jugerai mieux que vous, quand vous me l'aurez remise.

Chambel prit un grand air de vertu, et repartit :

— Cette lettre ne m'appartient pas.

— Mais madame Chambel l'a lue, mais vous l'avez lue, et c'est moi qu'elle accuse, et je ne pourrais la lire!... Vous devenez pas trop sûr de vous-même.

— Cette lettre, madame, fit Chambel, qui se mit à parodier les paroles que sa femme lui avait dites à ce sujet, cette lettre renferme des secrets qui n'appartiennent qu'à mademoiselle Marguerite, et...

— Et à monsieur et madame Chambel, dit madame de Morency avec colère. Voulez-vous me remettre cette lettre?

— Non, madame.

— Et vous voyez bien qu'il ne l'a pas, qu'il n'a pas osé la prendre! dit madame Ansier.

— J'ai fait ce que je devais, dit Chambel. Je ne puis ni ne dois vous la livrer.

Madame de Morency regarda Chambel, et, sans lui répondre, elle lui montra la porte d'un geste impérieux ; et Chambel salua et sortit.

Un moment après Jules frappa, et croyant sans doute annoncer une bonne nouvelle à madame de Morency, il lui dit :

— Madame Chambel a remis, il y a deux jours, la lettre de Marguerite à l'abbé Fortin, et cela chez M. Norton.

— Depuis deux jours, fit madame Ansier ; M. Chambel n'a donc pu la voir.

— Ah ! s'écria madame de Morency, il y a dans tout ceci quelque horrible machination.

XVII

Le retour de Chanbel chez lui fut un nouveau triomphe pour Isaure, car son mari avait gardé un air de menace et de dédain qu'on sentait aisément s'adresser à ce qu'il avait laissé derrière lui. Plusieurs jours se succédèrent sans que rien parût devoir changer le nouveau bonheur de ce ménage, et Isaure, de plus en plus ravie, avait vis-à-vis de Pierre cette charmante coquetterie du cœur qui rend si fier celui qui en est l'objet, et qui lui dit sans cesse : Vois comme je suis heureuse d'un peu d'amour que tu me donnes !

Cependant Chambel sortait souvent, demeurait longtemps absent, et lorsqu'il rentrait, il rapportait toujours une certaine inquiétude à laquelle Isaure avait cru trouver une excellente raison. Elle ne doutait pas que madame de Morency, furieuse d'avoir été si vite et si complétement abandonnée, ne suscitât à Chambel des tracasseries près de M. Norton, et que l'abbé ne fût plus le protecteur enthousiaste de son mari. Elle s'expliquait le silence de Pierre à l'égard de ses inquiétudes par une délicatesse qui ne voulait pas découvrir ce que pouvait coûter à sa carrière le sacrifice qu'il avait fait, et c'était de la part d'Isaure une reconnaissance de plus pour son mari. Isaure se trompait également sur les dispositions de M. Norton et sur la cause des inquiétudes de Chambel.

En effet, voici ce qui s'était passé le lendemain de cette rupture qui, à vrai dire, n'avait été si facile et si rapide que par la bonne volonté des deux parties. Madame de Morency était accoutumée à des intrigues plus calmes que celles où elle était si imprudemment engagée, et les rivales de l'espèce de madame Chambel lui donnaient des insomnies qui altéraient la fraîcheur d'un teint arrivé à ce dernier degré de conservation qu'un rien peut

détruire à tout jamais. Elle n'avait donc pas hésité à prendre au bond la première parole de Chambel pour amener cette rupture nécessaire à sa beauté. Mais en femme prudente, elle ne voulait pas cependant laisser dans les mains de personne un acte d'accusation dont on pourrait se servir plus tard. Elle se perdait dans la contradiction des paroles dites par Chambel et des paroles d'Isaure rapportées par Jules. Chambel prétendait avoir lu la lettre, et, au dire d'Isaure, la lettre avait été remise à l'abbé Fortin bien avant que Pierre fût averti par madame Ansier de son existence. Il y avait un moyen facile de savoir lequel des deux avait menti : c'était de s'informer du fait près de l'abbé Norton ; et comme la dernière négociation de madame Ansier, qui devait amener la remise de la lettre, n'avait pas eu le succès promis, madame de Morency se décida à aller chez l'abbé Norton, en vertu de ce principe, que personne ne fait si bien ses affaires que soi-même.

Ce fut de la même façon que nous avons vu M. Norton recevoir l'abbé Fortin et madame Chambel, qu'il reçut madame de Morency. Lorsque son tour arriva, elle fut introduite. Rien ne pouvait porter atteinte à la règle que

cet homme avait arrêtée. Que ce fût un importun ou un homme d'une haute valeur, que ce fût un de ces fous qui ont toujours dans leur poche des projets qui doivent régénérer la société, ou un cœur désolé qui venait lui demander appui, M. Norton les accueillait toujours à leur rang d'inscription ; il appelait cela de l'égalité évangélique. Madame de Morency le savait ; mais elle s'était imaginé qu'en faisant passer à M. Norton un mot qui lui disait combien sa démarche était urgente, il se départirait en sa faveur de son inflexible régularité ; l'abbé lui fit répondre qu'elle entrerait à son tour. L'antichambre, ce jour-là, était remplie, et madame de Morency voulut savoir combien de gens devaient la devancer ; elle se fit donner la liste des personnes inscrites. Son nom était le dix-septième, et était précédé d'un autre nom de femme : c'était celui de madame B***, la supérieure de la maison des dames de***, où était Marguerite. Madame de Morency, sans prévoir précisément ce qu'elle pourrait tirer de cette rencontre inopinée, la considéra comme heureuse, et chercha à se rapprocher de cette dame, ne fût-ce que pour passer moins ennuyeusement le temps de l'attente. Elle la découvrit dans un coin de

l'antichambre où la religieuse, le chapelet à la main, disait à voix basse ses prières accoutumées.

— Pardon, madame, de vous troubler dans vos pieuses occupations, lui dit madame de Morency; mais je crois avoir l'honneur de parler à madame B*** la supérieure de la maison des dames de***.

— C'est moi, madame.

— C'est dans votre maison que M. l'abbé Norton a placé une jeune fille nommée Marguerite.

— Vous la connaissez? dit assez froidement la supérieure.

Ceci parut d'un assez bon augure à madame de Morency. « Si on accueille si mal les personnes qui connaissent mademoiselle Marguerite, c'est qu'on n'a pas une passion décidée pour elle. »

Aussi madame de Morency reprit-elle d'un ton d'humilité qui aurait pu faire envie à toute une congrégation :

— Hélas! madame, je suis madame de Morency, chez qui mademoiselle Marguerite a demeuré près de deux mois.

Cet hélas! fut compris comme il devait l'être, car la supérieure se rangea pour faire

à côté d'elle une place à madame de Morency, et lui dit :

— Je sais, madame, que vous avez bien voulu donner l'hospitalité à cette demoiselle, et cela a dû vous causer bien de l'embarras.

— Ma maison est ouverte aux protégés de M. l'abbé Norton, mais la position de mon mari exige que je reçoive beaucoup de monde, et une jeune fille, sur laquelle, à vrai dire, je n'avais aucune autorité, est difficile à surveiller, et j'ai dû prier M. Norton de la placer sous une protection plus efficace que la mienne.

Cette phrase donnait ouverture à toutes les accusations, s'il y avait lieu d'en faire, et, dans le cas contraire, pouvait demeurer comme non avenue. Mais il paraît que madame de Morency avait touché juste, car la supérieure lui dit en baissant la voix :

— Auriez-vous eu à vous en plaindre?

Madame de Morency leva les yeux au ciel et dit d'un air mystérieux :

— Je venais parler d'elle à M. Norton.

— Je viens pour le même sujet, madame, fit la supérieure en accompagnant ses paroles d'un regard tout plein de l'abomination de la désolation.

— Ah ! fit madame de Morency, je crains que M. Norton n'ait pas bien placé ses bienfaits.

— Je le crains aussi.

— C'est triste, fit madame de Morency.

— Pardon, madame, reprit madame B***, si je vous adresse cette question, mais je crois que vous en savez autant que moi ; ne receviez-vous pas chez vous un monsieur Pierre Chambel ?

Ce nom fit tressaillir madame de Morency ; elle se demanda comment il avait pu arriver jusque dans la maison sainte, et eut un moment de véritable frayeur. Cependant elle se rappela les précautions savantes par lesquelles elle était d'abord parvenue à diriger sur Marguerite les soupçons d'Isaure. D'autres qu'elle avaient pu être pris à ce manége sans avoir été détrompés comme madame Chambel l'avait été, et avaient pu en dire quelque chose. Madame de Morency répondit d'un ton d'intelligence :

— Oui, madame, je le recevais ; c'est l'un des collaborateurs les plus actifs de notre journal ; c'est un protégé de l'abbé Norton.

— En ce cas, M. Norton est bien indignement récompensé de ses bontés. Imaginez-

vous que ce M. Chambel a eu l'audace d'écrire à cette demoiselle, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que l'abbé Fortin, un ecclésiastique, est, à ce qu'il paraît, le confident de ces amours.

Madame de Morency ne comprenait pas très-bien ; Chambel amoureux de Marguerite, ne lui était jamais venu à la pensée, et M. Fortin confident de cet amour, était pour elle une chose tout à fait inouïe d'après ce qu'elle savait. Elle regarda la supérieure comme pour s'assurer de ce qu'elle venait de dire, et celle-ci reprit :

— Tant d'audace et tant de perversité vous étonnent, madame ?

— En vérité oui, madame, et j'avoue que vous me surprenez étrangement.

— Mais ne veniez-vous pas vous plaindre de mademoiselle Marguerite à l'abbé Norton ?

— Sans doute, dit madame de Morency qui ne savait pas trop sur quel terrain elle marchait, mais qui comprenait, au ton de confiance de la supérieure, qu'elle devait se trouver en dehors de ses soupçons ; sans doute, mais il s'agit d'autre chose.

— Vraiment ! mais cette jeune fille est donc tout à fait perdue ?

Madame de Morency risqua une petite confidence pour en gagner une grande et surtout pour s'éclairer, et elle dit en hésitant :

— Je dois croire... je crains... que cette demoiselle n'ait indignement calomnié une femme qui est au-dessus de pareils soupçons, mais...

— Ah ! fit la supérieure, vous m'expliquez une partie de la lettre de M. Chambel, qui dit à mademoiselle Marguerite qu'elle s'est trompée en le croyant épris d'une femme indigne de lui être comparée.

Madame de Morency serra les mains comme si elle eût tenu Chambel et Marguerite en position d'être étranglés, et la supérieure continua :

— Une femme dont les coquetteries l'avaient cent fois fait rougir lui-même.

— Le misérable ! murmura madame de Morency.

— Si cette femme est votre amie, madame, reprit la supérieure, je comprends votre indignation, mais il ne faudrait pas lui révéler la manière dont on parle d'elle ; car quoique je sois en dehors des passions du monde, je ne pense pas qu'on puisse traiter quelqu'un d'une manière plus méprisante.

La colère, la rage qu'éprouvait madame de Morency l'occupaient si violemment qu'elle avait tout à fait oublié dans quel but elle s'était rapprochée de madame B***, qui continuait ses doléances sur la perversité de la protégée de l'abbé Norton. Enfin une pensée de vengeance perça à travers les fureurs intérieures de madame de Morency, et elle y procéda avec assez de sang-froid.

— Vous avez surpris cette lettre, madame?

— J'ai lu cette lettre, comme c'était mon devoir, dit la supérieure d'un ton digne; et comme cette demoiselle n'appartient pas à la maison, je venais la communiquer à M. l'abbé Norton pour qu'il avise à faire cesser ce scandale. Mais je crains de ne pouvoir attendre jusqu'à l'heure où il pourra me recevoir; car j'ai des devoirs sacrés à remplir vis-à-vis des jeunes âmes qui ne doivent pas souffrir pour celles qui font mal.

— Hélas! madame, fit madame de Morency, ce sera demain comme aujourd'hui, et M. l'abbé Norton est malheureusement trop occupé des grands intérêts de la religion pour avoir le droit de faire passer les nôtres avant ceux-là.

— Aussi, madame, dit la supérieure, suis-je à peu près décidée, si dans une heure

M. l'abbé Norton n'a pu me recevoir, de rentrer chez moi et de lui envoyer cette lettre, en lui expliquant moi-même le but de ma visite.

— Il y a plus de dix personnes d'inscrites encore avant vous, madame, et je crois que, si vous ne pouvez dépasser cette heure, il est inutile d'attendre plus longtemps. Mais vous pourriez faire ici ce que vous ferez chez vous; vous pouvez écrire un mot et mettre la lettre sous enveloppe; je la remettrai moi-même à M. l'abbé, car il faut absolument que je lui parle.

— Seriez-vous assez bonne pour cela, madame? fit la supérieure en se levant pour écrire.

— Je suis tout à vos ordres, dit madame de Morency, à moins que vous ne préfériez que je lui dise de vive voix le sujet de votre visite.

— Je vous serai fort obligée de vouloir bien vous en charger, mais il est nécessaire que j'écrive.

La supérieure fit comme elle disait; mais, au grand déplaisir de madame de Morency, elle suivit trop exactement ses avis, et mit son billet et la lettre de Marguerite sous une enveloppe qu'elle cacheta avec soin, et la remit à madame de Morency.

Ceci s'était fait devant dix personnes, de façon qu'il n'y avait pas moyen de rompre le cachet, une fois la supérieure sortie, et de prendre connaissance de cette infâme lettre qui brûlait les doigts de madame de Morency à travers sa grossière enveloppe. Dix fois elle fut tentée de sortir à son tour pour faire cette lecture; mais la supérieure avait dit au valet de chambre, ou plutôt à l'huissier de l'abbé Norton :

— Vous direz à M. Norton que je n'ai pas eu le temps d'attendre, et que j'ai chargé madame de Morency de lui remettre ce que je lui apportais.

Était-ce précaution, était-ce régularité? c'était régularité probablement; mais ces petites circonstances mettaient un frein aux brûlantes curiosités de madame de Morency, et il lui fallut attendre deux heures avec ce tison dans les mains. Mais ces deux heures donnèrent à madame de Morency le temps de réfléchir et de se faire un plan de conduite vis-à-vis de l'abbé Norton; plan de conduite devenu bien plus hostile, grâce aux nouvelles armes qu'elle s'était procurées, et dont elle se jura bien de ne pas se dessaisir, en se disant que la soustraction de madame Chambel auto-

risait la sienne, comme si elle était femme à ne pas se passer d'une pareille excuse, dans le cas où elle lui aurait manqué. Mais on aime souvent à se tromper comme on trompe les autres, et cette raison n'avait même pas permis de naître aux prétendus scrupules que madame de Morency voulait bien se supposer. Enfin ce fut son tour d'être introduite, et l'huissier de M. Norton, car cet homme n'avait pas d'autre emploi que celui des huissiers de ministère, quoiqu'il n'en eût ni la chaîne ni le titre, et l'huissier de M. Norton, dis-je, en annonçant madame de Morency, répéta textuellement la phrase que lui avait dite la supérieure. Madame de Morency se trouvait donc dans l'obligation de remettre la lettre; mais elle l'avait prudemment mise dans sa poche, pour ne l'en tirer qu'au besoin.

M. Norton accueillit madame de Morency avec une sorte de bonne grâce qui lui était particulière. En ce cas il offrait un siége et pinçait ses lèvres en sourire.

— Pour procéder par ordre comme c'est mon habitude, madame, veuillez d'abord me dire le motif de la visite de madame la supérieure des dames de***. Veuillez me remettre sa lettre, et puis nous passerons à ce qui vous concerne.

— Peut-être comprendrez-vous mieux le but de la visite de madame B*** lorsque vous connaîtrez le motif de la mienne, dit madame de Morency froidement.

L'abbé Norton jeta sur elle un regard pareil à celui d'un juge qui s'apprête à décider du sort d'un accusé et repartit sèchement :

— Parlez, madame.

— Est-il vrai, monsieur, qu'il y a trois jours une lettre de mademoiselle Marguerite ait été remise en votre présence à M. l'abbé Fortin par madame Chambel ?

— C'est vrai, madame.

— Vous savez ce que contenait cette lettre, monsieur ?

— Elle ne m'était point adressée et je ne l'ai pas lue.

— Elle contenait une accusation infâme contre moi.

— Cela se peut, madame, mais je l'ignore.

— Cependant l'avis que vous m'avez fait donner par madame Ansier prouve que vous connaissiez cette accusation.

— J'ai cru démêler dans les paroles de madame Chambel des suppositions qui pouvaient vous être désagréables, et comme ami de M. de Morency j'ai cru devoir vous en avertir.

L'abbé Norton en cette circonstance se fût complétement révélé à qui eût pu supposer qu'il avait des confidences pour ceux qui le servaient. Cet homme, quand on le comprenait, laissait faire ce qui pouvait lui être utile et le payait généreusement, mais jamais à titre de service convenu, et toujours il s'était gardé le droit de dire : « Je n'ai été pour rien dans ce que vous avez fait. » Madame de Morency le savait, et elle ne se sentait ni l'envie, ni le pouvoir d'arracher ce masque à l'abbé Norton, il lui suffisait qu'à son tour il voulût bien la comprendre et la servir. Elle accepta donc la réponse de M. Norton pour bonne, et reprit avec assez de calme :

— Eh bien ! monsieur, cette accusation que vous avez cru démêler à travers les plaintes de madame Chambel, elle est nettement posée dans la lettre de mademoiselle Marguerite à l'abbé Fortin.

— Cela se peut, madame, repartit encore M. Norton sans paraître ému de ce qu'il entendait.

— Eh bien ! monsieur, lui dit madame de Morency avec un emportement mal contenu, je viens vous prier de faire cesser ce scandale.

— Par quel moyen y pourrai-je parvenir ?

— M. Chambel, monsieur, vous doit tout ce qu'il est ; mademoiselle Marguerite est dans votre complète dépendance. Les moyens me semblent très-faciles, si vous voulez les voir.

— Madame, j'ai repoussé de tout mon pouvoir les confidences de madame Chambel, et si, plus prudent que je ne l'ai été, j'avais gardé pour moi mes suppositions et mes doutes, je serais resté étranger à une affaire où je n'entends parler que de lettres surprises et d'accusations que personne n'a vues. Ce que je n'ai pas fait, madame, je veux le faire ; il ne convient ni à mon caractère, ni à mes habitudes, de me mêler de choses dont la marche me semble peu honorable pour tout le monde. Je ne blâme ni n'accuse personne ; mais je ne puis rien en de telles discussions.

— A ce compte donc, dit madame de Morency indignée, vous m'aurez demandé l'hospitalité pour mademoiselle Marguerite, et vous trouverez bon que, pour m'en récompenser, elle m'ait indignement calomniée.

— Vous a-t-elle calomniée ? fit l'abbé Norton.

Ceci fut dit d'un ton si double, si étrange, si particulier à l'abbé Norton, que madame de Morency ne sut s'il voulait lui dire : « Vous savez bien qu'elle ne vous a pas calomniée, »

ou bien si c'était une simple question. Madame de Morency garda un moment le silence, puis elle reprit :

— Du reste, mademoiselle Marguerite a, ce me semble, assez à faire de se défendre de l'amour de M. Chambel, pour ne pas l'attribuer à d'autres.

— Ç'a été l'idée de madame Chambel, dit l'abbé Norton fort surpris en lui-même, mais toujours impassible.

— En ce cas, elle a deviné juste, car M. Chambel est en correspondance avec mademoiselle Marguerite.

— Vraiment ! dit l'abbé Norton ; je l'ignorais complétement, comme j'ignore ce que contient la lettre à M. l'abbé Fortin.

— Eh bien ! monsieur, je vous l'apprends, et c'est ce que madame la supérieure m'avait chargée de vous dire.

— En vous remettant pour moi une lettre de Marguerite peut-être ?

— Non, monsieur, une lettre de M. Chambel à cette demoiselle.

— Lettre qu'elle n'a pas reçue, par conséquent, d'après la règle de la maison. En ce cas, le mal n'est pas grand. M. Chambel est un étourdi...

— M. Chambel est un infâme, monsieur ! s'écria madame de Morency avec violence.

— Je comprends qu'il manque à ses devoirs de mari en aimant une autre femme que la sienne, dit M. Norton ; mais M. Chambel est bien jeune...

Madame de Morency se tordait de colère et de désespoir.

— En ce cas, monsieur, reprit-elle les dents serrées, je crois de mon devoir de prévenir madame Chambel de l'inconduite de son mari.

— Vous pouvez le faire mieux que personne, fit M. Norton.

Madame de Morency se leva tout à coup, et dit à l'abbé Norton en le regardant fièrement :

— Vous m'avez trop bien comprise, monsieur, pour qu'à mon tour je ne vous devine pas ; mais puisque c'est en vain que je me suis adressée à vous, je vous préviens que je me chargerai seule du soin de ma défense.

A ces mots elle se dirigea rapidement vers la porte et disparut, pendant que l'abbé Norton marchait gravement vers elle en disant :

— Madame... madame... vous oubliez... la lettre de madame la supérieure.

Non, certes, elle ne l'avait pas oubliée ; et c'est parce qu'elle s'en était souvenue à temps

qu'elle s'était ménagée cette sortie tragique, qui laissa l'abbé Norton dans le doute de ce qu'elle eût fait si elle n'eût pas été emportée par sa douleur et sa colère.

Une fois seule dans sa voiture, madame de Morency lut enfin cette fameuse missive commençant ainsi : « Vous m'aimez Marguerite, je le sais, j'ai surpris la confidence que vous en avez faite à l'abbé Fortin. » Donc Chambel avait lu la fameuse lettre. Mais cette fameuse lettre avait été remise depuis trois jours à l'abbé Fortin, il connaissait donc cet amour lorsqu'il faisait encore de la passion vis-à-vis de madame de Morency, car celle-ci ne supposait pas un moment qu'Isaure eût fait une pareille confidence à son mari, et l'idée que madame Chambel avait pu garder une copie de cette lettre ne pouvait lui venir à l'esprit.

C'était assez pour irriter madame de Morency ; mais lorsqu'elle arriva aux phrases où il était question d'elle, sans cependant qu'elle y fût nommée, madame de Morency faillit suffoquer de rage. Rien n'égalait le ton de dédain poétique et faquin avec lequel M. Chambel se disculpait d'un amour impossible, inimaginable, ridicule. Il y avait *ridicule*.

Voilà de ces circonstances où les femmes

maudissent leurs bonnets et leurs jupes, et voudraient porter bottes et éperons pour aller souffleter et tuer l'insolent qui les traite ainsi. Il ne faut donc pas s'étonner qu'en pareille occasion elles se montrent si méchantes, surtout lorsque, dans une occurrence comme celle-ci, elles ne peuvent armer ni frère, ni mari pour leur cause. Une seule pensée resta debout dans le cœur de madame de Morency : la vengeance. Vengeance contre M. Chambel, vengeance contre madame Chambel, vengeance contre Marguerite et contre l'abbé Norton lui-même. Il fallait les frapper tous à la fois et du même coup. Mais quand la combinaison ruinait les uns, elle épargnait les autres. Enfin, après de longues réflexions, des désespoirs successifs, des menaces incessantes, elle trouva le fil qui devait la conduire dans ce ténébreux complot où elle n'admit pas même sa chère madame Ansier, pauvre femme aux gages de l'abbé Norton, et qui voulait bien aider le mal de tout son pouvoir, à condition qu'il ne lui en coûterait pas le moindre risque. Maintenant disons comment madame de Morency procéda à cette terrible exécution.

Elle rentra chez elle et fit fermer sa porte à tout le monde. Puis elle s'enferma deux lon-

gues heures avec sa femme de chambre, pendant que le cocher brossait la voiture de cérémonie. Puis au bout de deux heures elle reparut dans son salon, où madame Ansier l'attendait avec Jules.

Ils furent tous deux éblouis : jamais plus coquette parure n'avait rehaussé la beauté de madame de Morency. A trente-huit ans (madame Chambel avait seule le droit de lui en donner quarante-cinq), madame de Morency passait encore pour très-belle ; ce jour-là elle était éblouissante ; elle était fraîche, elle était leste, elle était rayonnante, elle était jeune. Jules et madame Ansier se récrièrent à son aspect. Cette admiration ajouta à la beauté de madame de Morency l'éclat de la confiance. Elle traversa rapidement le salon, et, sans répondre aux questions inquiètes de madame Ansier qui la suivait avec un étonnement alarmé, elle gagna sa voiture ; et ce ne fut que lorsqu'elle fut à une certaine distance de chez elle qu'elle fit arrêter, et dit à son valet de pied :

« Chez le duc de V***. »

XVIII

Qu'on nous permette de ne pas raconter la visite de madame Morency à M. le duc de V*** ; nous allons seulement en faire connaître les résultats, et ces résultats l'expliqueront beaucoup mieux que nous ne pouvons et que nous ne voulons le faire. Dans ce récit, où nous avons essayé de tracer quelques caractères existants, nous ne voulons pas faire entrer des scènes à la façon de celles des *Liaisons dangereuses*. Le but que nous nous proposons n'en a pas besoin. Nous allons donc franchir sur-le-champ un intervalle de quelques jours, et nous

reporterons la scène chez madame Chambel.

La rupture entre Chambel et madame de Moreney était manifeste, mais chaque jour cependant les inquiétudes de Pierre semblaient devenir plus vives; il cherchait à pénétrer jusqu'à Marguerite sans y parvenir, et se désolait de son impuissance. Quant à Isaure, elle continuait à donner à cette tristesse le motif que nous avons dit, et, ne voulant pas en laisser plus longtemps le poids à son mari seul, elle se décida à aborder un sujet qui touchait de si près aux violentes discussions qui avaient été sur le point de les séparer complétement.

— Pierre, lui dit-elle un jour, si quelque malveillance voulait ébranler ou ruiner votre position près de l'abbé Norton, il ne faut point vous en faire un chagrin. Ma fortune, qui est la vôtre, nous permettra toujours de vivre honorablement, alors même qu'il faudrait réformer un peu du luxe que votre active collaboration à un journal important vous avait permis d'introduire dans nos habitudes. On est bien fort quand on n'a besoin de personne; et si, aux yeux de quelques-uns, vous paraissez vous arrêter dans votre carrière, ce sera pour la reprendre plus brillante, plus haute, et dans des œuvres plus étudiées, plus durables que

cette polémique journalière où les meilleurs esprits s'épuisent sans laisser rien d'achevé et de complet.

A ces bonnes paroles, Chambel répondit qu'Isaure s'alarmait à tort sur sa position ; que jamais ses rapports avec l'abbé Norton n'avaient été plus excellents, et que, s'il paraissait triste et inquiet, c'est qu'il était souffrant, et que sa santé s'altérait.

Cette réponse affligea Isaure. Il y a tant de différence entre le chagrin qui rend malade et la maladie qui rend triste, qu'Isaure ne pouvait s'y tromper. « Aimait-il donc cette femme à ce point, se disait-elle, que cette rupture lui fasse une peine si active? Toujours distrait, toujours préoccupé, il est rarement avec moi, même lorsqu'il me parle : il est donc avec elle dans sa pensée. » Cette supposition attristait Isaure à son tour. En effet, le droit de l'épouse était satisfait, mais le cœur n'avait rien obtenu. Pierre ne l'outrageait plus, ne la bravait plus; mais il avait laissé son amour à la femme qu'il avait quittée. Il arrive souvent alors que l'on regrette des torts au fond desquels on croit voir encore une espérance. Huit jours avant, Isaure n'était que trahie ; à ce moment, elle commençait à sentir qu'elle n'était plus aimée. D'ail-

leurs savait-elle comment cette rupture avait été amenée? Les conseils de l'abbé Fortin, les remontrances de M. Norton n'en avaient-elles pas été la cause? N'était-ce pas un sacrifice à des exigences étrangères plutôt qu'un retour à des sentiments intimes?

Toutes ces réflexions détruisaient la joie qu'Isaure avait éprouvée de son triomphe, et une tristesse gênée avait remplacée les cris et les fureurs réciproques dont la maison de Chambel avait été le théâtre.

Un soir Isaure, demeurée seule après son dîner, s'était retirée dans sa chambre, se demandant si le bonheur n'est pas, comme l'honneur, un asile où l'on ne peut plus rentrer dès qu'on en est sorti. En effet, à force de raison et de résignation, on peut se tenir pour satisfait de la position qu'on a reconquise; mais lorsque la foi, cette virginité du cœur, a été détruite, le bonheur manque de sa véritable essence. C'est un de ces aliments vides qui rassasient sans nourrir, qui trompent le besoin pendant une heure après laquelle la faim revient plus mordante. Isaure était toute en proie à ces pensées, plus désespérée de son avenir qu'elle voyait désert, que de son passé où l'amour avait habité, lorsqu'on lui annonça l'abbé For-

tin. Cette visite fut la bienvenue et jeta dans son âme une supposition d'espoir. Peut-être l'abbé Fortin lui ferait-il voir qu'elle ne considérait pas la vie sous son véritable aspect ; il fallait qu'Isaure fût bien abattue pour avoir envie de croire à l'appréciation d'un autre plutôt qu'à la sienne. Mais l'aspect de l'abbé Fortin détruisit immédiatement ce mouvement d'espoir. M. Fortin était sombre, soucieux, et il y avait sur son visage une sévérité qui ne lui était pas habituelle. Cependant la vue de madame Chambel le frappa aussi, tant son abattement était grand ; Isaure lui dit d'un air triste :

— Vous m'aviez promis de venir, et je vous remercie de votre visite, monsieur, aussi bien que des bons conseils que vous m'avez donnés.

— Ils ont porté des fruits bien amers, dit l'abbé Fortin, si j'en juge d'après ce que je vois.

— Non, monsieur, dit Isaure, je n'ai plus à me plaindre. La raison a fait place à l'égarement ; chacun ici est rentré dans le devoir, et il ne me reste plus qu'à espérer... si l'espoir peut m'être encore permis.

M. Fortin parut fort étonné de cette douleur resignée, et reprit :

— D'où vient cette tristesse après une si grande victoire?

Isaure hésita un moment à répondre, mais elle se décida à confier à l'abbé Fortin le vide nouveau de son âme, et elle finit par lui dire :

— Son cœur est-il donc resté avec cette femme? Ou s'il n'est pas resté avec elle, où donc est-il? car il ne m'est pas revenu.

— Comment! vous ne le soupçonnez pas? répondit l'abbé Fortin d'un air si étonné qu'Isaure comprit aussitôt qu'elle devait le savoir. Elle se releva, et une lueur de cette ardeur excessive que M. Fortin avait eu tant de peine à soumettre se montra tout à coup dans ses regards.

— Le soupçonner! moi? C'est donc vrai... Qu'y a-t-il? Encore trompée! Mon Dieu! ce n'est pas possible! Parlez! par grâce, monsieur, parlez!

L'abbé Fortin réfléchit, et après un moment de silence il reprit :

— Il est temps que la vérité se fasse jour, et peut-être vaut-il mieux que vous la sachiez de moi que du hasard. D'ailleurs il me faut une explication à moi aussi, une explication franche, et je l'attends de vous.

— Je ne sais pas mentir, monsieur, reprit

Isaure ; de tous les vices, le mensonge est le plus hideux et le plus coupable à mes yeux.

— Eh bien ! madame, répondez-moi donc franchement. Avez-vous tenu la parole que vous m'aviez donnée ?

—Je le crois, monsieur, repartit Isaure, j'en suis sûre. Nulle plainte amère ne m'est échappée, je n'ai fait entendre aucune récrimination, je n'ai montré aucune colère.

— Ce n'est pas tout, madame, dit l'abbé Fortin.

Isaure le regarda sans répondre, comme si elle cherchait à deviner à quoi il pouvait vouloir faire allusion.

M. Fortin continua en observant madame Chambel :

— Il y avait un secret sur lequel vous m'aviez promis le silence.

— Et ce silence, je l'ai gardé, monsieur, dit Isaure d'un ton offensé du doute de l'abbé Fortin. Je ne vous l'eusse pas promis, qu'en ma qualité de femme qui n'a pas perdu toute retenue, je n'eusse livré à la curiosité de personne les confidences d'un cœur qui croyait ne parler qu'à vous. C'eût été comme un outrage à la pudeur de cette jeune fille, et j'en suis incapable. Et si vous ne m'estimez pas assez pour

en croire mes scrupules, vous pouvez facilement imaginer que mon intérêt ne me permettait pas de me donner une pareille rivale, en avertissant quelqu'un des sentiments qu'elle éprouve.

— Pardon, madame, mais il y a en tout ceci quelque chose d'inexplicable, dont cependant il faut que j'obtienne la solution, pour savoir si l'homme que je soupçonne est le véritable coupable. La lettre de Marguerite vous a été remise cachetée?

— Oui, monsieur.

— Et du moment qu'elle vous a été remise jusqu'à celui où vous me l'avez rendue chez M. Norton...

— Elle ne m'a pas quittée.

— Vous en êtes sûre?

— Je vous l'affirme sur l'honneur.

— Eh bien! madame, M. Chambel connaît cette lettre.

Isaure poussa un cri, se leva soudainement, courut à son secrétaire, ouvrit tous les tiroirs, prit tous les papiers, les bouleversa, les tria, les compta, mais ne trouva point la copie qu'elle avait faite de la lettre de Marguerite.

— Oh! s'écria-t-elle, le malheureux! Descendre jusque-là! Ah! c'est infâme!

— Qu'est-ce donc? s'écria M. Fortin qui avait suivi cette recherche d'un regard anxieux.

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur? Eh bien! c'est ma faute, sans doute; mais, je vous le jure, je l'avais complétement oublié. Dans la nuit qui précéda la remise que je vous fis de cette lettre, j'en avais, je ne sais pourquoi, fait une copie : cette copie m'a été volée... volée, c'est le mot... volée par M. Chambel... qui s'en est vanté, sans doute... N'est-ce pas, monsieur, qu'il s'en est vanté, et qu'il a indignement étalé cet amour d'une innocente enfant aux yeux de sa maîtresse... aux yeux de tout le monde?

L'abbé Fortin baissa la tête et ne répondit pas. Madame Chambel crut voir dans ce silence une condamnation du mystère qu'elle avait fait de cette copie.

— Mais je vous jure, monsieur, reprit-elle avec un véritable mouvement de douleur, je vous jure que je l'avais oublié... je vous jure...

— Je vous crois, madame, dit l'abbé Fortin; mais le malheur n'en est pas moins grand parce que vous en êtes innocente.

— Qu'est-il donc arrivé?...

— Il est inutile que vous le sachiez, madame; ce qui est arrivé est irréparable.

— Irréparable ! monsieur. Pour qui ? Pour moi... pour Marguerite... pour M. Chambel ! Oh ! parlez, monsieur, je vous en prie ; vous me faites mourir !

Une interruption qui, au premier aspect, a l'air d'un de ces incidents romanesques qui viennent toujours à point pour dénouer une situation, mais qui était le résultat d'une machination habilement menée, suspendit les questions de madame Chambel. Un domestique entra et remit une lettre à Isaure. Celle-ci frémit en reconnaissant sur l'adresse l'écriture de madame de Morency ; elle brisa le cachet d'une main tremblante, et, la pâleur sur le front, elle lut les deux lignes suivantes :

« Puisque madame Chambel se plaît à faire collection de lettres volées, on croit lui faire plaisir en lui adressant celle-ci. »

Elle regarda ; c'était la fameuse lettre de Chambel à Marguerite, commençant par ces mots :

« Vous m'aimez, Marguerite, je le sais ; j'ai surpris la confidence que vous en avez faite à M. l'abbé Fortin. »

Isaure continua cette lecture au milieu de tremblements convulsifs et de sanglots étouffés ; puis, passant la lettre à l'abbé Fortin, elle lui dit amèrement :

— Si j'ai commis quelques fautes, monsieur, je suis punie, assez punie pour me croire délivrée de toute obligation envers qui que ce soit. Oh! maintenant, malheur à tous! malheur à cette femme, et malheur à lui! La ruine que je lui avais prédite va venir sans doute ; ce sera son châtiment à lui, car il serait insensible à tout autre. Oh! mon Dieu, s'écria-t-elle en serrant les poings avec rage, si vous êtes juste, vous le maudirez!

— Ainsi, madame, dit gravement l'abbé Fortin, vous appelez la malédiction du ciel sur la tête de votre mari pour une faute dont vous êtes peut-être la première cause. Vous maudissez, quoique coupable ; que feront donc ceux qui souffrent plus que vous, quoique innocents?

— J'ai été la première cause de tout cela, dites-vous? s'écria Isaure avec violence. Est-ce parce que j'ai surpris la lettre de mademoiselle Marguerite? Et si M. Chambel ne m'avait pas donné de justes motifs de jalousie, je n'aurais jamais pensé à m'occuper des correspondances de cette demoiselle, et tout ce qui est arrivé depuis ne serait pas arrivé.

— Mais elle était innocente de vos soupçons, madame, dit l'abbé Fortin.

— Mais elle n'était pas innocente de son amour, reprit Isaure que la colère emportait encore, et probablement M. Chambel ne s'adresserait pas à son innocente vertu, s'il n'avait pas trouvé dans cette innocente correspondance tant d'innocent amour.

Isaure s'était retrouvée tout entière. A ce mot, répété avec affectation, sa voix, son geste, son sourire, avaient ajouté un degré d'insolence qui fit naître dans le cœur de M. Fortin un profond mouvement d'indignation. Alors il se leva, et s'écria d'un ton qui força Isaure à baisser les yeux :

—Oui, madame, innocente comme les anges ; oui, madame, innocente devant Dieu, qui l'absoudra d'avoir aimé, et qui la récompensera de ne pas avoir failli ; qui la récompensera, madame, d'avoir souffert, et d'avoir encore à souffrir par toutes vos fautes ; car cette jeune fille, dont vous parlez avec un si fier dédain, elle est perdue, madame, elle est maintenant dans la misère et l'abandon !

— Oh ! mon Dieu ! s'écria madame Chambel, je n'ose vous comprendre, monsieur; perdue, dites-vous ?

—Je me suis trompé de mot, dit amèrement l'abbé Fortin ; non, madame, non ; ce n'est pas

une fille perdue comme tant de femmes honorées sont des femmes perdues, comme madame de Morency a été une fille perdue ; je veux dire que Marguerite est perdue, parce qu'elle est ruinée, parce qu'elle n'a plus d'asile que sous mon toit, qui est bien pauvre, parce qu'elle n'a plus d'amis que moi qui suis impuissant.

— Mais, que s'est-il donc passé, monsieur? Enfin, expliquez-vous, dit Isaure dans un véritable désordre de douleur et d'effroi ; je puis réparer le mal, peut-être, je le puis, je le veux. je le dois; oh! pardonnez-moi, monsieur, pardonnez-moi ; mais je souffre aussi beaucoup.

— Ce que j'ai à vous dire, madame, est inconcevable ; ce ne peut être que le résultat de scènes préparées d'avance ; les choses ne se passent pas ainsi d'ordinaire, et il y a une main qui en a dirigé les mouvements. Cette main, je crois la connaître maintenant, quoique je ne m'explique pas par quels moyens elle a pu associer un homme comme le duc de V*** à sa vengeance.

—Mais je ne vous comprends pas, dit Isaure; le duc de V***, dites-vous? N'était-ce pas chez lui que Marguerite devait entrer en qualité d'institutrice?

— Oui, madame, et ce matin était le jour

fixé pour que Marguerite entrât dans sa maison ; et jusqu'à ce matin c'était une chose convenue, et M. l'abbé Norton est allé lui-même dans la maison des dames de *** avertir Marguerite qu'on l'attendait dans la journée ; Marguerite a obéi, et, accompagnée de l'une des religieuses de la maison, elle s'est rendue chez M. de V***. Oh ! M. Norton devait ignorer tout cela ; si sévère qu'il puisse être, si insensible qu'il se soit montré aux douleurs de cette pauvre enfant, il n'eût pas voulu acheter à ce prix le droit de lui retirer sa protection et de la chasser à son tour de chez lui.

— Quoi ! dit madame Chambel, Marguerite a été chassée de chez l'abbé Norton ?

— Oui, madame, dit l'abbé Fortin, et après avoir été chassée de chez M. de V***.

— Mais je rêve, monsieur ; je ne vous comprends pas, dit madame Chambel, tout cela est impossible ; mais qu'a-t-elle fait cette malheureuse enfant ?

— Rien que m'écrire une lettre que vous avez surprise, et que votre mari vous a soustraite ; c'est en vertu de cette lettre qu'il a écrit celle qu'on vous renvoie si insolemment ; et cette lettre, elle avait été déjà donnée à M. le duc de V*** ; cette lettre, madame, où

il est parlé de l'amour de Marguerite dont se targue M. Chambel; cette lettre où il propose à Marguerite une correspondance qu'il sera très-facile de suivre dans la maison de M. de V***; cette lettre enfin a été montrée déjà par M. de V*** à Marguerite, et l'a autorisé à lui dire en face qu'il ne pouvait accueillir dans sa maison une jeune fille qui avait donné le droit à un homme marié de lui faire de pareilles propositions. La femme qui a repris cette lettre pour vous la renvoyer afin de vous en frapper à votre tour, l'avait livrée à M. de V*** pour qu'il en frappât Marguerite; tant de cruauté dans une vengeance ne peut partir que d'une rivale : vous la connaissez. Mais assurément l'abbé Norton devait ignorer tout cela.

— Et il a chassé à son tour la malheureuse Marguerite ! dit madame Chambel.

— Oh ! madame, dit l'abbé Fortin, ce n'est encore qu'un malheur de quelques heures, et cependant il est bien lamentable. Imaginez-vous la pauvre enfant sortant de chez M. de V***, seule, car la religieuse qui l'avait accompagnée l'avait laissée sur le seuil de l'hôtel ; imaginez-vous cette jeune fille, ne sachant où trouver un asile, et retournant dans la maison religieuse d'où elle était sortie, et qui lui resta fer-

mée parce que, lui dit-on, on n'avait pas d'ordre pour la recevoir. Elle n'y trouva rien que l'indication de la demeure de M. Norton, où elle se rendit. M. Norton est un prêtre, madame ; il me répugne de croire qu'il y a eu un sentiment de vengeance ou de faiblesse dans ce qu'il a fait. C'est sans doute, ce doit être une sévérité trop austère, une idée trop rigoureuse du devoir, qui l'ont poussé à agir comme il l'a fait ; mais après avoir entendu le récit de la malheureuse enfant, il lui a donné une dernière aumône, et lui a déclaré qu'il ne pouvait plus rien pour elle. C'est alors qu'elle est venue à moi, madame, à moi qui suis pauvre, je vous l'ai dit, mais qui la recueillerai ; qui, à défaut de ma maison, lui ouvrirai celle de Dieu ; qui la retirerai de ce monde où elle n'a passé qu'un jour parmi ceux qu'on dit les plus religieux et les plus saints de l'époque, et qui y a souffert toutes les avanies et toutes les calomnies. Et si je suis venu à vous, madame, c'est que, pour quitter Paris, pour entrer dans la maison de Dieu, il faut encore quelques centaines de francs que je n'ai pas, que je vous demande à titre d'emprunt, et que je vous rendrai quand j'aurai pu les économiser sur ma misère.

De grosses larmes roulaient dans les yeux

d'Isaure ; son cœur était gonflé ; mais il n'y avait plus dans sa physionomie ni le désespoir désordonné qui l'agitait quelques minutes auparavant, ni la menace arrogante qui lui était si habituelle. Elle fit un effort sur elle-même, et se remit presque aussitôt.

— Quand comptez-vous quitter Paris ? dit-elle à M. Fortin d'une voix assurée.

— Quand je le pourrai, madame, dit l'abbé Fortin.

— Demain, sera-ce trop tôt ?

— Demain, madame, puisque ce ne peut être ce soir, dit l'abbé Fortin ; demain, si vous voulez.

— Eh bien ! monsieur, vous pouvez vous préparer pour demain à midi, ainsi que Marguerite ; tout sera prêt pour votre voyage, je m'en charge ; et si je vous impose ce délai, c'est qu'il est nécessaire aux mesures que je dois prendre.

L'abbé Fortin se trompa sans doute à ce dernier mot, car il dit d'un ton très-humble à madame Chambel :

— Nous voyagerons le plus économiquement possible, madame ; ne vous mettez donc pas en peine de nous procurer plus qu'il n'est nécessaire.

— Je ferai ce qui est convenable, dit madame Chambel avec effort; mais demain à midi, monsieur, demain.

L'abbé Fortin se retira, et madame Chambel demeura seule chez elle.

Nos lecteurs ont dû sans doute comprendre comment madame de Morency avait accompli sa vengeance; seulement nous devons leur dire comment l'abbé Norton avait pu permettre qu'elle réussît aussi bien. C'était une conséquence de sa conduite habituelle. Quand M. Fortin était venu lui dénoncer la jalousie de madame Chambel, il avait fait semblant de ne pas y croire, et avait retiré Marguerite de chez madame de Morency sans en dire les raisons à personne. Quand madame Chambel était venue se plaindre à lui de la conduite de son mari, il n'avait pas voulu l'entendre davantage; il avait agi de même vis-à-vis de madame de Morency, poussant jusqu'à l'excès le grand art de vouloir ignorer tout ce qui pourrait le gêner dans ses projets et l'obliger à prendre parti pour ou contre quelqu'un. Ainsi, quoique averti par la supérieure de ce que contenait la lettre de Chambel, il n'en avait point parlé à Marguerite, pour s'épargner de la part de cette jeune fille des plaintes et des explica-

tions qui eussent pu déranger ses vues. Marguerite, demeurée vis-à-vis de lui dans la position où elle était en arrivant à Paris, ne pouvait refuser l'emploi pour lequel elle avait été mandée ; lui-même n'avait envers personne aucune raison pour ne pas faire ce qu'il avait décidé, et, une fois Marguerite chez le duc de V***, ce qui pouvait en arriver ne pouvait plus lui être imputé, même à imprévoyance. L'audacieuse révolte de madame de Morency dérangea les mystérieuses combinaisons de ce silence ; mais, lorsqu'il les vit déjouées, il prit un autre parti, sans que rien, pas même l'abandon de Marguerite, le fît hésiter un moment. La passion de Chambel pour la jeune fille était publiquement dénoncée ; il ne pouvait donc pas l'ignorer. Il sacrifia immédiatement le plus inutile de ses deux protégés, la jeune fille, qui ne pouvait plus le servir chez le duc de V***. C'était un saint holocauste à la morale ; mais l'abbé Norton ne devait pas accepter sans vengeance la lutte que madame de Morency avait osé établir contre lui, et le lendemain matin le journal de M. Norton portait en tête de sa première colonne les lignes suivantes :

« A partir de ce jour, la direction du jour-

nal est confiée à M. Chambel, rédacteur en chef, à la place de M. Morency. »

Probablement que la vengeance avait été prévue ; probablement que madame de Morency avait fait comprendre à M. de V*** qu'un homme de son importance ne devait pas recevoir le mot d'ordre de sa cause, mais le donner, car la note suivante fut insérée dans presque tous les journaux :

« Des dissentiments graves s'étant élevés sur la manière dont les amis de la légitimité doivent envisager cette cause, M. de Morency s'est séparé du journal dont il a été si longtemps le rédacteur en chef, et d'ici à peu de jours il paraîtra une nouvelle feuille destinée à faire prévaloir les véritables doctrines de la monarchie légitime. »

Voilà comment se fit cette grande scission de parti. Quant à l'abbé Norton, interrogé sur ces dissentiments, qu'il ne connaissait pas encore, il ne répondit qu'un seul mot à ceux qui lui demandaient pourquoi il avait remplacé M. de Morency :

— C'était un homme usé, dit-il.

Et en cela l'abbé Norton dit peut-être sa pensée véritable mieux qu'il ne l'avait dite de sa vie. Le même jour où tout Paris s'occupait

de cette importante nouvelle politique, une chaise de poste s'arrêtait à la porte de l'abbé Fortin : celui-ci descendit avec Marguerite, et fut très-étonné de trouver madame Chambel dans la voiture :

— Vous ici, madame ? lui dit-il.

— Moi, monsieur, qui pars avec vous, qui serez mon ami, je l'espère, qui pars avec Marguerite qui voudra bien être ma fille.

Une heure après, tous les trois avaient quitté Paris et quelques personnes à peine se souviennent que M. Chambel a en province une femme qui n'a jamais pu s'accoutumer aux habitudes régulières du monde religieux.

FIN.

LIBRARY
APR 22 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2429
S5M37

Soulie, Frederic
Marguerite